

Fluctuat nec mergitours

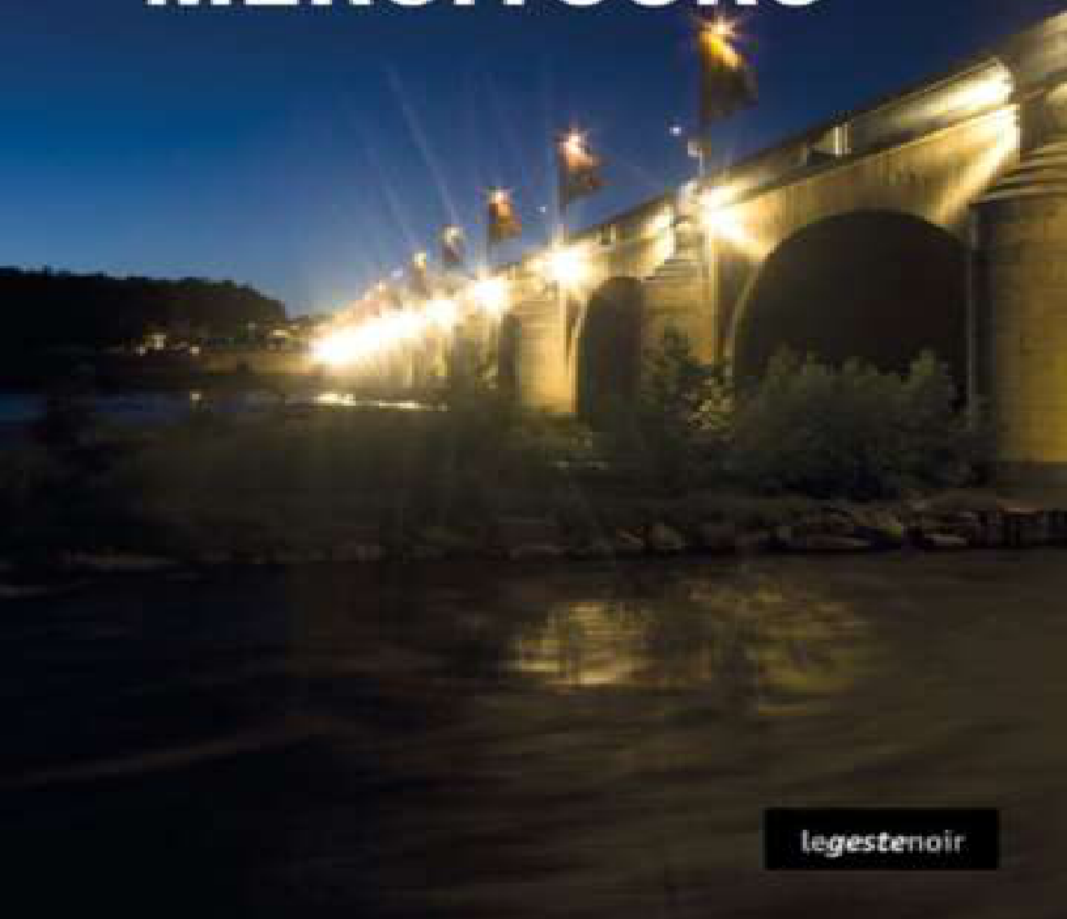
Jean-Noël Delétang

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-NOËL DELÉTANG

FLUCTUAT NEC MERGITOURS



legestenoir

FLUCTUAT
NEC
MERGITOURS

Collection dirigée par Thierry Lucas

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé
serait purement fortuite.

© 2018 – **LA GESTE** – 79260 La Crèche
Tous droits réservés pour tous pays

Jean-Noël DELÉTANG

FLUCTUAT
NEC
MERGITOURS

L A G E S T E

À
Michel, bibliophile déolois
François, latiniste tourangeau
Éphraïm, bouquineur bruxellois
à plus d'un titre...

« Les voleurs comme il faut, c'est rare de ce temps. »
Georges Brassens *Stances à un cambrioleur*

Où l'on découvre la rue de la Scellerie...

— Tiens ! C'est jour de fête, voici Tati !

C'est comme cela que le tailleur de la rue de la Scellerie annonce le facteur à son voisin bijoutier, avec lequel il bavarde souvent sur le pas de sa porte. Il vient d'apercevoir le vélo et la tenue réglementaire qui déboulent sur le trottoir. Mais ce matin, ô surprise ! ce n'est pas le préposé habituel mais une femme qui, cheveux au vent, fait la tournée. Cela n'échappe pas au bijoutier qui réplique à son ami :

— C'est plutôt Tatïe ! Encore que, vu son allure, elle me paraît bien jeunette. Regarde-là !

— Patience, laisse-la venir et quand elle te remettra des factures, tu la trouveras peut-être moins charmante.

En arrivant à leur hauteur, la jeune femme lance un vigoureux :

— Bonjour Messieurs, je suis votre nouvelle factrice.

— Bien le bonjour Mademoiselle, je suis Ferdinand Tiche, tailleur.

— Eh oui, bien qu'il soit tailleur, il est toujours là... Moi, c'est Yvan Barrault, bijoutier, pour vous servir...

— Méfiez-vous, Mademoiselle, pour vous vendre ses bijoux, il est prêt à se mettre à genoux.

— Pouh !

— Désolée, Messieurs, mais pas de courrier pour vous ce matin... À la prochaine !

Et la voilà repartie d'un dynamique coup de pédale, laissant les compères sur leur faim, face à face. Elle glisse une revue de sémiologie dans la boîte de l'immeuble suivant puis bloque son vélo pour donner leur courrier au magasin de lingerie féminine et au barbier. À peine le temps de repartir qu'il lui faut faire halte chez un bouquiniste, *Aux belles reliures* ; elle retire l'élastique retenant plusieurs enveloppes kraft et pousse la porte. Visiblement, elle interrompt une discussion animée dans l'arrière-boutique :

— Bonjour Messieurs ! Je suis votre nouvelle factrice. J'ai plusieurs lettres pour Monsieur Didier Miget.

Le plus âgé des deux lui répond assez sèchement, trop préoccupé pour faire assaut de galanterie :

— Oui... Posez-les là... Et il désigne la grande table où sont entassées toutes sortes de livres ; il semble pressé de reprendre la discussion avec son interlocuteur qui tourne le dos, appuyé au chambranle de la porte.

La jeune postière n'insiste pas mais, avant de déposer ses enveloppes, remarque tout un lot d'ouvrages de Colette. Elle n'a jamais rien lu d'elle mais elle sait que sa mère parle souvent des émotions ressenties à la lecture de cette auteure, sans doute une

écriture d'un autre temps. Elle préfère plutôt un bon écrivain de polar islandais au nom absolument imprononçable mais aux aventures glaçantes. En refermant la porte, elle entend immédiatement de nouveaux propos assez violents et esquisse un petit sourire en enfourchant sa bicyclette.

Au-delà du café *Molière* à la terrasse toujours très fréquentée, elle traverse en face du Grand Théâtre pour donner quelques lettres à la pharmacie. Elle reste sur le trottoir de droite pour revenir par celui de gauche tout à l'heure. Après le salon de coiffure et l'institut de beauté où elle dépose quelques factures sur les comptoirs sans déranger les commerçants, elle parvient à une boutique d'antiquaire, *Souvenirs du passé*, dont le rideau de fer est encore baissé alors qu'il est plus de onze heures. Elle réussit à glisser deux enveloppes sous la porte mais s'aperçoit que le courrier déposé par son collègue n'a pas été relevé depuis plusieurs jours. Rien pour la boutique d'ameublement *Aux charmes du logis* ni pour le vendeur de médailles et de monnaies. En regardant la vitrine, elle se demande bien qui peut encore acheter des décorations et des vieux billets de banque qui n'ont plus cours. Elle comprend maintenant pourquoi son collègue lui a présenté la rue de la Scellerie comme *une tournée de vieilleries*.

Et, un peu plus loin, encore un bouquiniste, *Des livres et vous*, lui aussi fermé mais cette fois l'enveloppe est trop épaisse pour passer sous la porte.

— J'arrive, Mademoiselle !

C'est le collègue entrevu dans l'autre boutique qui vient en courant, arborant un sourire trop enjôleur pour être honnête. La discussion vive est terminée et il voudrait donner le change avec un air de don Juan. Elle lui remet vivement le courrier qui lui revient et repart sans attendre qu'il lui débite les fadaises habituelles que certains lui réservent en la voyant jeune et plutôt jolie. Quelques lettres aux particuliers et, enfin, un coup d'œil dans la vitrine de la pâtisserie qui fait l'angle avec la place François Sicard. Beaucoup de gâteaux de toutes formes et toutes couleurs qui décidément ne la tentent pas ; elle n'a jamais été gourmande et cet étalage ne lui fait pas du tout envie.

Demi-tour : en revanche, elle aime bien regarder la vitrine de la modiste. Il faut dire que celle-ci sait présenter ses chapeaux et certains, qu'elle réalise elle-même, sont très originaux. Cela vaudrait le coup de revenir en choisir un pour l'été prochain quand sa sœur se mariera. Mais elle se demande si elle a une tête à chapeau... Déjà qu'elle a renoncé à la casquette professionnelle à cause de ses cheveux longs et bouclés. Elle craint qu'on se moque d'elle si elle s'accroche un bibi à voilette sur la tête ! Pourtant, bien présentés comme ça, ils lui font envie. Manque de chance, pas de courrier pour la modiste, elle ne peut pas prendre ce prétexte pour entrer. Après le restaurant exotique

où sa collègue Christine a enterré sa vie de célibataire le mois dernier – ah, il y avait de l'ambiance ce soir-là, c'était vraiment la fiesta ! – c'est une galerie qui présente des expositions de peinture. Puis, au-delà de la rue du Cygne, une boutique de décoration et un autre institut de beauté, *Le Salon d'Aphrodite*, où les Tourangelles viennent prendre régulièrement un petit coup de soleil artificiel. Ah là !... Elle s'est bien promis de ne jamais y venir, non seulement parce que ce n'est pas dans ses moyens mais aussi elle ne trouve pas cela vraiment sain. Et quand on voit certaines clientes en ressortir avec la peau burinée, elles ressemblent vraiment à de vieilles Tibétaines ayant passé leur vie au grand air sur les pentes de l'Himalaya...

Après une autre bijouterie, voici *Art Gallery*, qui présente des œuvres contemporaines qu'elle trouve plutôt bizarres. Là, il y a une lettre recommandée à distribuer et elle y entre donc. L'éclairage est puissant et des spots sont dirigés sur chaque tableau et sculpture. Personne... La jeune factrice appelle :

— Madame Sissot ?...

Mais rien ne bouge. Sur le bureau, l'ordinateur est allumé mais l'écran en veille diffuse des arabesques multicolores.

— Madame Sissot ?...

Elle s'approche de la porte du fond qui doit donner dans une réserve. C'est là qu'elle pousse un grand cri, laissant tomber son pli recommandé qui n'aura jamais la signature exigée car le nom va bientôt disparaître, recouvert par le sang d'une femme gisant au sol parmi des cartons éventrés.

La jeune femme serait bien incapable de dire ce qu'elle a vu car, sans attendre et toute tremblante, elle se précipite chez l'agent immobilier voisin. Après avoir tenté de la réconforter, celui-ci appelle la police sans avoir osé vérifier ce que la postière lui a rapporté.

— Inspecteur Abert, j'écoute...

En appuyant sur le haut-parleur, le policier fait signe à Karim, son jeune stagiaire, pour qu'il prenne en note le contenu de l'appel. Depuis quelques mois qu'ils travaillent ensemble, une vraie complicité s'est installée entre eux. Pas besoin de longs discours : Karim, qui a plus d'une fois montré son intelligence et sa vivacité d'esprit, comprend tout de suite ce que son chef attend de lui. Au bout du fil, l'agent immobilier essaie de résumer la situation mais l'émotion rend la chose un peu compliquée.

— C'est le facteur... enfin, non, c'est la nouvelle factrice qui est chez moi, elle se sent pas bien...

— Mais Monsieur, répond Abert, c'est le 18 qu'il faut appeler, les pompiers vont s'occuper d'elle.

— Oui... non... En fait, c'est à cause du cadavre...

— De quel cadavre parlez-vous ? La factrice est morte ?...

— Non, non... C'est ma voisine de la galerie d'à côté... Enfin, je pense... Je ne sais pas... Je ne l'ai pas vue...

— Bon Monsieur, reprenons dans l'ordre : qui êtes-vous ? Et quelle est votre adresse ?... Oui... *Agence Biraud*, d'accord... 46, rue de la Scellerie, très bien... Vous gardez la factrice près de vous et ne touchez à rien, on arrive !

Karim repousse déjà sa chaise en disant :

— Il est pas très clair, ç'ui-là ! S'il décrit ses appartements aussi bien, on risque d'louer un studio au lieu d'un duplex...

— Allons-y ! Je vais prévenir en route le docteur Bouyade pour qu'il se prépare à intervenir avec ses deux acolytes.

— Alcooliques ?! Vous voulez parler d'notre collègue Patit ?

— Mais non... Je pense à Jérémy et Kevin, les deux assistants scientifiques du docteur.

— Ah ! Les Dupondt ! Dites, Inspecteur, c'est encore dans vot'quartier qu'y a un crime, comme l'aut'fois ?!

Dans la voiture, Abert préfère ne pas répondre et compose son message pendant que Karim remonte toute la rue de la Préfecture, tourne à gauche rue Buffon et, devant le Grand Théâtre, prend à droite. Par chance, une place vient de se libérer devant l'institut de bronzage.

— Oh ! Vous avez vu, Chef ? Ici, y font vingt pour cent d'réduc' sur les séances d'UV. Je m'demande si...

— C'est sûr que tu es pâlot, t'es du nord, toi ! Mais du nord de l'Afrique, quand même !

— Non mais j'ai déjà eu des réflexions, des filles qui m'trouvent le corps trop blanc...

— Troublant ?! Eh bien... à toi de leur en faire voir de toutes les couleurs. Allons-y, c'est la boutique à côté, là où il y a un attroupement.

Immédiatement, les deux policiers demandent aux voisins et aux curieux de dégager l'espace pour pouvoir pénétrer dans l'agence immobilière. Les commerçantes voisines restent discuter sur le trottoir. La jeune factrice est prostrée sur une chaise et renifle à intervalles réguliers pendant que l'agent immobilier annule ses rendez-vous au téléphone en donnant une version dramatique des événements. Après avoir réconforté la jeune femme, Abert demande où se trouve la scène du crime et le directeur de l'agence les entraîne dans la boutique voisine. Mais il renonce à y entrer, craignant la vision sanglante.

Tout de suite, Abert se dirige vers le fond sans s'attarder dans la galerie alors que Karim semble visiblement intéressé par les différentes œuvres présentées. L'inspecteur découvre tout de suite le corps de la femme baignant dans son sang. Il n'est pas difficile de

reconstituer la scène : l'assassin a abandonné par terre l'arme avec laquelle il a fracassé le crâne de sa victime. Celle-ci repose, face contre le sol. En enjambant la mare de sang déjà coagulé, Abert se penche sur cet objet bizarre ; en fait, il s'agit d'une sculpture en métal représentant une femme allongée. Karim, qui vient de s'approcher, ne peut s'empêcher de commenter la scène :

— Wouah ! Ça sent l'crime passionnel. *Elle m'résistait, j'l'ai assassinée...*

— Peut-être..., répond Abert, en tout cas, c'est une œuvre d'art.

— Quoi ?! Vous trouvez qu'sa position est artistique ?

— Mais non ! L'assassin a utilisé une œuvre d'art pour la tuer. D'ailleurs, regarde dans la galerie, il a dû prendre ce qu'il avait sous la main...

Karim retourne dans la grande salle et lit le cartel sur la seule sellette vide : *La Vierge-Loire* de Michel Volard.

— Eh ben... C'est sûr qu'là, elle dort définitivement... comme un loir !

À ce moment, la porte de la galerie s'ouvre et le docteur Bouyade, suivi de ses deux anges gardiens blancs, entre en regardant de tous côtés les œuvres exposées :

— Salut les artistes ! Alors on fait dans le meurtre culturel, maintenant ?...

— Venez par ici, répond Abert. Ce n'est pas vraiment la Joconde.

— Ah oui ! je vois..., dit Bouyade en passant la tête. Ce serait plutôt *La Mort de Sardanapale*.

— Eh, dites donc, fait Jérémy, vous jouez à *Questions pour un champion* ?

— Désolé, ajoute Kevin, nous on fait dans la photo, pas dans la télé... Alors, si vous voulez bien vous pousser.

— Ah la nature morte, ça vous connaît les gars..., déclare Abert en s'écartant et en venant rejoindre Karim, décidément fasciné par certaines œuvres :

— Ça, ça m'plaît ! Et il montre une toile d'un artiste local néo-expressionniste.

— Mmmoui... C'est très coloré en tout cas. Si j'avais à choisir, je prendrais plutôt cette sculpture.

— Ben... C'est quoi ?

— Je ne sais pas mais, en art, tu n'as pas besoin de comprendre, c'est ça qui est bien, ce n'est pas comme dans une enquête. Si ça te touche, ça suffit.

— Ah oui ? Et ça, ça vous touche ?

— Je vois le mouvement, la forme générale, le grain de la pierre...

Bouyade intervient :

— Euh... pardon... La visite du musée se termine à quelle heure ?

Parce que, là, déjà, à vue de nez, la dame elle baigne depuis au moins vingt-quatre heures.

— OK, Docteur Jekyll ! À part ça ?...

— Le coup porté a été décisif, le meurtrier – je parle au masculin parce qu’il a fait preuve d’une belle force – l’a prise en traître. Il lui a massacré la nuque et je m’attends à une belle bouillie dans le crâne. Elle n’a pas eu le temps de réagir et s’est écroulée de tout son long.

— J’imagine qu’il portait des gants ?

— Aujourd’hui, réplique Jérémy, on ne trouve plus d’empreintes... C’est la faute aux séries télé. Le plus minable des assassins sait qu’il faut effacer ses traces.

— C’est la fin de nos métiers, renchérit Kevin, la crise, quoi...

— Rien d’autre à signaler ? demande Abert.

— Un détail étrange mais je confirmerai au labo, ajoute le docteur. La main gauche a été bougée *post mortem* et est retombée de manière peu naturelle. L’annulaire a subi un traitement spécial : l’assassin a dû lui retirer une bague avec difficulté, ce qui laisse à penser qu’elle la portait depuis longtemps. En tout cas, son doigt avait grossi et comme il tenait absolument à la prendre, semble-t-il, il lui a un peu malmené les phalanges.

— Intéressant, reprend Abert. Elle porte d’autres bijoux ?

— Oui, ce n’est pas un voleur qui l’a éliminée. Il lui a laissé son alliance, une autre bague avec une améthyste, sa montre et ses boucles d’oreille en or.

En se retournant, l’inspecteur constate que son assistant prend tout cela en note et qu’il s’est enfin détaché de la toile aux contrastes colorés qui lui plait tant. Les scientifiques emmènent le cadavre, laissant le soin aux policiers de faire l’inventaire de la galerie.

— Tiens ! commence à regarder dans la réserve si tu trouves quelque chose. Je vais libérer la petite factrice, on l’interrogera plus tard.

Celle-ci a retrouvé son calme mais ne se sent pas capable de poursuivre sa tournée. Elle part rapporter le courrier au service central, rue Marceau. Abert lui explique qu’il l’interrogera dans l’après-midi, juste en face, au commissariat.

L’inspecteur sent que l’agent immobilier voudrait bien en savoir plus mais, pour l’instant, il ne lui demande que d’attendre que l’on vienne l’interroger et il rejoint Karim dans la galerie. C’est alors qu’il se retrouve nez à nez avec un homme d’un certain âge qui s’apprête à y pénétrer lui aussi.

— Qu’est-ce qui se passe ? Où est ma femme ?

— Bonjour Monsieur... ?

— Sissot. Michel Sissot. Je suis le mari de Viviane.

— J’ai quelques questions à vous poser, Monsieur Sissot.

— Mais que faites-vous dans la galerie de ma femme ?...

Abert sort sa carte professionnelle et lui demande où il se trouvait ce week-end.

— J'arrive de Bordeaux. J'ai été chercher des meubles anciens, je suis antiquaire... Mais... qu'est-il arrivé à Viviane ?

Karim approche la chaise du bureau car il se doute que son chef va asséner la vérité au mari.

— Votre femme a été attaquée et malheureusement... elle est décédée.

— Vi-viane... ? hoquète Sissot, mais... par qui ?

La chaise trouve vite son utilité pour retenir la défaillance du mari. Abert observe l'antiquaire qui a largement dépassé la soixantaine et qui est vêtu d'une tenue confortable, costume trois pièces en pied de poule gris avec cravate en soie noire. Il se dit même, avec un certain détachement, que le veuf a déjà la tenue adéquate.

— Avez-vous de la famille sur Tours que vous pourriez prévenir et rejoindre ?

En s'essuyant les yeux, Sissot évoque sa fille, née d'un premier mariage, qui est institutrice à La Riche mais qu'il ne voit pas beaucoup. Il va se rendre chez des amis proches, plutôt.

— Je peux voir ma femme ?

— Désolé mais on doit pratiquer une autopsie. Laissez-moi votre numéro de portable, votre adresse et celle de vos amis. Je vous recontacte très vite.

Lorsqu'il se lève de la chaise, le mari a perdu son beau maintien. C'est maintenant un octogénaire qui avance, hagard, sans prêter attention à l'agent immobilier qui hésite à l'aborder.

Kevin reprend ses investigations en évitant de mettre les pieds dans la mare de sang coagulé pendant qu'Abert rapproche le fauteuil du bureau et commence à inventorier la masse importante de documentation posée en piles à droite et à gauche. Ce sont des catalogues d'expositions de France, de toute l'Europe et même des États-Unis : sculptures, peintures mais aussi des installations très contemporaines. L'inspecteur jette un coup d'œil rapide, faisant défiler toutes ces pages sur papier glacé. La galeriste s'était vraiment spécialisée dans l'art le plus actuel et il se demande quelle pouvait être sa clientèle, ici, à Tours. Tout cela ne peut apparemment pas lui servir pour son enquête. Une autre pile est constituée de chemises de couleurs différentes ; il comprend vite qu'il s'agit des contrats de dépôts signés par les artistes dont elle exposait les œuvres. La plupart des noms n'évoque absolument rien à Abert qui prend ainsi conscience de son manque total de connaissance en matière d'art contemporain. Il a une petite culture générale, vieux reste du lycée sans doute mais aussi souvenirs de visites dans les musées avec sa compagne. Celle-ci

était assez curieuse mais, depuis leur séparation, il n'a plus jamais franchi une salle d'exposition. Chaque fois que le musée des Beaux-Arts présente une rétrospective sur un artiste ou une époque particulière, il se dit qu'il a trois mois devant lui pour y aller et, finalement, s'aperçoit trop tard que c'est fini.

S'il sait faire la différence entre un Renoir et un Delacroix, il est bien incapable de citer des artistes contemporains. De plus, leurs œuvres ne lui parlent pas beaucoup. Il ouvre rapidement quelques dossiers : un tableau de Combas... des dessins de Spiesser... Tiens ! La chemise de Volard est plus remplie que celle des autres. Il trouve sans peine la sculpture qui a servi au crime mais aussi d'autres œuvres comme des stylos, ce qui le surprend un peu. En se redressant, il aperçoit en effet, dans la vitrine principale, plusieurs objets en métal très ouvragés qui doivent être les stylos à plume en question. D'autres artistes défilent mais, pour l'instant, aucun ne le retient vraiment.

Pendant ce temps, Karim fait du rangement. Il l'entend qui entasse des cartons, sans doute ceux qui étaient éventrés à côté du cadavre. Mais aucun commentaire ne s'échappe de la réserve. C'est en ouvrant le premier tiroir du bureau qu'Abert est interrompu par un cri de Karim :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?...

— Merde ! Ben, ça y est... j'ai mis l' pied dans l'sang !

— Tu re joues *Le Grand Brun avec une chaussure rouge* ?

— C'est visqueux, ça colle et, tout ça, pour rien...

— *Mirent tout sens dessus dessous, trouvèrent pas un sou*, comme chantait Brassens.

— Ah ! Ça f'sait longtemps qu'on l'avait pas entendu, ç'ui-là ! Et même pas foutu de mettre une lampe dans c'débarras...

— On compte sur toi, mon p'tit Karim, pour faire la lumière.

— Heureus'ment qu'j'ai encore d'la batterie sur mon portable parce que là, au fond, j'ai trouvé un carton plein.

— Tu vois que tu es bon, tu devrais jouer au loto... Et moi aussi, j'ai fait une découverte.

Au fond du tiroir, bien caché dans une petite boîte fermée par un gros élastique, Abert a déniché un pistolet de poche :

— Joli modèle... Un *Browning 6.35*, extra-plat et pas lourd du tout. Idéal pour une femme...

Il entreprend alors de collecter toute la paperasse des tiroirs pour l'étudier à son bureau. Il se relève pour aller prendre un carton dans la réserve.

— Regardez, Chef, j'ai r'péré ça derrière tous les emballages vides. J'sais pas si ça a d'la valeur... Et de sortir des lithographies numérotées et signées de Dali, Picasso, Chagall.

— Ben, dis donc, il doit y en avoir pour de l'argent là-dedans...,

s'exclame Abert, que des grands de la peinture du XX^e !...

— Y z'étaient bien planqués, tout au fond. Si j'avais pas tout bougé, on n'aurait pas les voir.

— On ne va pas les laisser là. Qu'on embarque aussi l'ordinateur pour le confier à Super Mario. Et on met tous les papiers dans ces deux cartons-là. Tiens, aide-moi...

— Eh ! Vous avez vu, Chef ?...

— Quoi ? réagit Abert en se redressant précipitamment.

— L'heure !

— Imbécile !

— J'm'disais aussi que j'commençais à avoir faim. En face, y a une boulangerie qui fait des trucs à manger à midi.

— Allez, on charge tout ça, on ferme la boutique avec les clés qui sont là, on s'achète une bricole et on rentre au bercail. Faut aussi aller prévenir le Grand Sachem avant qu'il ne nous joue la *Danse du feu*...

Un peu plus tard, munis de leur précieux chargement – entre autres et compte-tenu de l'horaire, des galettes à la pomme de terre et des brownies au chocolat –, les deux policiers regagnent la rue Marceau rapidement. Enfin, c'est vite dit car, avec le plan de circulation, il faut faire le tour de la place Sicard, revenir par la rue Émile-Zola, traverser la rue Nationale – toujours ce nom banal puisque la proposition du nouveau maire de l'appeler rue Balzac a été refusée alors que l'écrivain y est né – et regagner le commissariat par l'arrière.

En s'engouffrant dans le parking souterrain, Karim aperçoit Pichard, l'inamovible gardien de la paix et de la porte qui lui fait un petit signe de connivence. Abert ne peut s'empêcher de *décocher des flèches malignes* et de fredonner : *les gendarmes, même les gendarmes, qui sont par nature si ballots*...

— Oh, Chef ! Vous êtes dur avec l'collègue, c'est un brave type.

— Ce n'est pas méchant, tu sais bien que pour placer une citation de mon maître à chanter, je suis prêt à tout...

Confortablement installés dans le bureau de l'inspecteur, après avoir monté les cartons du garage et appelé Frolier, le spécialiste maison de l'informatique, les deux hommes peuvent enfin satisfaire leur faim. Abert mange en pensant silencieusement alors que Karim doit parler pour penser, ce qui provoque quelques bruits de mastication avec le risque, parfois, de s'étouffer un peu ; sans compter que les réflexions professionnelles sont régulièrement ponctuées d'avis gustatifs. Par exemple :

— Alors, pour vous, ça a d'la valeur, les feuilles qu'j'ai trouvées, cachées tout au fond ?... Ah ! Elles sont bien feuilletées, les galettes... J'connais les noms d'Picasso, d'Dali, d'ailleurs j'aime bien les tableaux d'Dali... mais ça fait beaucoup de miettes... C'est bizarre d'les avoir

laissées juste là, derrière les cartons... En plus, on s'graisse les doigts...

Abert le regarde d'un air amusé, il n'a pas besoin de lui répondre car la pensée du stagiaire continue de progresser et de poser les bonnes questions. En revanche, ses commentaires sur la galette à la pomme de terre nécessitent une mise au point :

— Ça vient de mon pays, tu sais que je suis originaire du Berry.

— Ah ! Dali a vécu aussi en Berry ? J'savais qu'il était espagnol mais...

— Non, le coupe Abert, il ne faut pas confondre, tu as le droit de ne pas aimer Picasso mais interdiction de dire du mal de la gastronomie berrichonne ! Ma mère me chantait souvent : « J'aime la galette, savez-vous comment ? Quand elle est bien faite, avec du beurre dedans... »

— Final'ment, je m'demande si j'préfère pas Brassens...

— Allez, je te laisse franchir l'Atlantique avec ton *brownie* et moi, je monte voir le commissaire Chapier.

— C'est moins loin mais moins sucré... Bon courage !

L'inspecteur sort dans le couloir et gravit l'escalier pour se trouver juste devant la porte de son chef quand celle-ci s'ouvre brutalement.

— Eh bien, Abert... Vous écoutez aux portes maintenant ? !

— Non, Monsieur le Commissaire, je venais vous informer d'une nouvelle enquête...

— Désolé, vous me raconterez cela plus tard. Je file aux obsèques de l'ancien président de la sat. La cathédrale va être bien remplie... À tout à l'heure !

En redescendant tranquillement, Abert se souvient qu'il s'agit du vieil homme qui s'est suicidé ; on a retrouvé son corps dans la Loire mais il n'a pas suivi l'enquête, c'est Laffrette et Patit qui en ont été chargés. Lui s'occupait alors de retrouver l'exhibitionniste des Halles ; son affaire a été vite réglée car ce pauvre type se plantait devant les clientes des rayons boucherie en ouvrant son manteau pour proposer, disait-il, « de la viande plus fraîche et moins chère ». Il l'a coincé dans le parking souterrain et, maintenant, on le soigne en psychiatrie à Bretonneau.

Karim finit son café et Abert le remercie de lui avoir apporté le sien.

— J'pensais bien qu'le Grand Sachem vous r'tiendrait pas longtemps mais, là, c'est plus d'*l'expresso*, c'est du *ristretto* comme disent les Ritals.

— Il était pressé d'aller suivre *les petits corbillards, corbillards de nos grand-pères*... Allez, cet après-midi, il faut qu'on interroge le veuf et la factrice. On se partage la galette ?

— Si vous y voyez pas d'inconvénient, Chef, j'prendrais bien la

factrice...

— Ah, Karim ! Le spécialiste de la levée, le stagiaire affranchi, toujours fidèle au poste... D'accord, alors prends-la en douceur... N'oublie pas qu'elle a été traumatisée ce matin, je te la recommande !

Face à cette avalanche de bons mots, Karim préfère s'éclipser sans répliquer ; il sait qu'il ne fait pas le poids. Abert décroche le téléphone pour appeler Michel Sissot et lui propose de le rejoindre chez lui, rue Bergson à Saint-Cyr.

Petit signe de loin à Pichard en remontant du parking et Abert passe devant le tri postal au moment où Karim y pénètre. Puis c'est le boulevard Béranger jusqu'à Saint-Éloi, la rue Léon-Boyer puis le quai Proudhon pour franchir la Loire au pont Napoléon. Bifurquant à gauche, il longe le fleuve, s'engage dans la montée après l'auberge du Gué Louis xi et enfile toute la rue Anatole-France pour rattraper la rue Victor-Hugo qui le mène au 27, de la rue Bergson. C'est un joli pavillon des années quatre-vingt-dix au milieu d'un grand jardin bien entretenu. Les affaires de l'antiquaire et de la galeriste ont apparemment bien marché.

Michel Sissot répond rapidement au coup de sonnette et l'accueille dans un salon fort bien meublé qu'Abert qualifierait de style Louis xvi mais aux tapisseries très originales. Après avoir refusé un café, l'inspecteur est invité à tester un beau fauteuil crapaud dont le décor résolument moderne reprend le design d'une célèbre marque de produits de beauté. Remarquant l'hésitation de son hôte, l'antiquaire lui vient en aide en expliquant que sa femme a fait retapisser le mobilier à partir des œuvres du peintre Mondrian.

— On s'est amusé à mêler nos deux négoes. L'ensemble du salon est Louis xv – Ah, pense Abert, à un Louis près... – et la tapisserie du XX^e.

— Ça surprend d'abord, se justifie l'inspecteur, mais... c'est très coloré... très gai.

Des souvenirs heureux submergent alors l'antiquaire. Il s'essuie les yeux en s'excusant. L'inspecteur pense que cela ne va pas rendre l'interrogatoire facile.

— Vous m'avez dit que vous étiez en déplacement et que vous n'avez pas couché à Tours hier soir. C'est bien ça ?...

— Euh... Oui. Je suis allé chercher quelques objets anciens à Bordeaux. Je suis parti hier matin, j'ai chargé dans l'après-midi et j'ai couché sur place. Ce matin, j'ai filé très tôt et suis venu tout de suite à la galerie.

— Vous roulez vite, Monsieur Sissot...

— J'ai mis environ trois heures, ça circulait bien sur l'autoroute.

— Je vous rassure, je ne suis pas gendarme. Quel genre de marchandises avez-vous rapportées et avec qui faites-vous des affaires

?

Abert remarque un léger embarras dans la réponse mais laisse l'homme s'expliquer.

— J'allais chercher quelques vieux tableaux chez un collègue, c'est un échange. Parfois, en fonction de notre clientèle, on se propose des transferts. Sur Tours, j'ai des demandes de natures mortes... XVII^e, XVIII^e...

Abert sent que l'antiquaire cherche à se reprendre en donnant davantage de détails.

— Vous savez, on a une clientèle bourgeoise aux goûts assez classiques. Pour décorer leur intérieur souvent bien meublé, les Tourangeaux souhaitent des toiles typées, genre peinture flamande, si vous voyez ce que je veux dire.

L'inspecteur pense qu'il faut peut-être un peu piquer par là et relance ses questions :

— Vous pouvez me donner l'identité de votre collègue ? Vous ne m'avez pas dit ce que vous lui aviez emporté...

— Oh non... rien, cette fois. Il me devait cet échange.

Décidément, on tourne autour du pot...

— Et, dans ce genre de transaction, vous cédez quoi ?...

— Euh... Je ne sais plus... Il faudrait que je recherche, sans doute un meuble ou deux... Mais quel est le rapport avec la mort de ma femme ?

— Aucun, sans doute, aucun. Je commence l'enquête, je découvre un nouvel univers et je dois me familiariser avec vos pratiques. Si vous pouvez m'adresser ces quelques renseignements sur votre trafic bordelais...

À ce mot, Sissot a un léger sursaut et s'empresse de rectifier l'expression de l'inspecteur :

— C'est du commerce, avec facture et TVA. En aucun cas, il ne s'agit de *trafic*, reprend-il en détachant bien le mot.

— Quand avez-vous eu un contact avec votre femme pour la dernière fois ?

— Hier matin, quand je l'ai quittée, ici même.

— Pas de coup de fil ensuite, même hier soir ?

— Non, il n'était pas prévu que je l'appelle. Elle savait que j'allais être occupé et elle-même avait ses affaires.

— Depuis combien de temps étiez-vous mariés ?

— Oh, une quinzaine d'années... Mais nous formions un couple indépendant, c'est la clef de la réussite.

— Avez-vous une idée de qui a pu commettre ce crime ? Avait-elle récemment évoqué des menaces ?...

— Non, je ne vois pas, je ne lui connaissais pas d'ennemi.

— Et vous ?

Surpris par la question, Sissot regarde l'inspecteur et marmonne :

— Moi non plus.

— Comment allaient les affaires de la galerie ?

— C'était variable, vous savez, très fluctuant. Parfois de bonnes ventes et puis des semaines sans un client intéressant.

— Avez-vous, ici, la comptabilité de votre femme ?

— Ah... Je ne sais pas... Il faut que je cherche. Je ne m'occupais pas du tout de ses affaires, c'était son domaine comme j'ai le mien.

— J'ai emporté des papiers de la galerie mais je ne pense pas avoir vu de livres de compte. Si vous pouviez les retrouver rapidement, cela m'aiderait...

— Oui, oui... Je vais chercher.

Abert sent, là encore, une réticence. Faut-il lancer une perquisition et vider la maison avant que quelque chose ne disparaisse ?... Il observe l'antiquaire dont le malaise est évident. Et ce n'est pas dû seulement au tout récent veuvage. L'inspecteur repart à l'attaque :

— Vous-même, vous conservez votre comptabilité ici ou dans votre boutique ? Vous êtes aussi rue de la Scellerie, n'est-ce pas ?

— Oui, sur le trottoir en face de la galerie, à deux pas.

— Et vos comptes ?

— Je ne suis pas un homme d'affaires bien organisé, j'ai des papiers un peu partout. Je vais voir ce que je peux faire...

— C'est important, Monsieur Sissot. La situation doit être claire si nous voulons aller vite et, pour cela, nous avons besoin de votre collaboration, la plus efficace possible, n'est-ce pas ? Je vais vous laisser pour que vous rassembliez tout ce qui est susceptible de nous aider. Et je vous donne rendez-vous demain matin à neuf heures au commissariat.

— C'est une convocation ?

— Détendez-vous Monsieur Sissot. Je comprends votre nervosité. Et ne restez pas seul ce soir. Trouvez un accueil chez votre fille, par exemple.

— Oh, ma fille !...

— Ou chez des amis... À demain.

En revenant au centre-ville, Abert se repasse le film de l'entretien. Il est évident que l'antiquaire n'est pas tout net ; au minimum, il sait quelque chose mais a peur de le révéler ou ne le peut pas. Au pire, il pourrait avoir éliminé sa femme pour des raisons personnelles ou professionnelles et, encore mieux, pour les deux à la fois. Pourtant, le bonhomme n'a pas vraiment l'air d'un meurtrier, il semble un peu dépassé par l'événement. Il n'a pas la maîtrise d'un assassin qui aurait prémédité son crime. Seulement, cette absence au même moment est troublante. On peut aussi penser que s'il s'agit d'un autre criminel, il

lui était plus facile d'agir en sachant le mari éloigné. Il a parlé de couple indépendant, qu'est-ce qu'il met derrière ça ? Il mène une double vie ? Sa femme aussi ? Consentants tous les deux, ils restent ensemble car leurs affaires sont associées ? On peut en effet penser à une solidarité professionnelle. Quinze ans de vie commune... c'est long, se dit Abert, enfin... ça doit être long puisque la sienne n'a duré qu'à peine huit ans et qu'elle n'a pas résisté aux difficultés du quotidien. Bon, en fait, c'est à cause de ce métier impossible, sans horaires, toujours prioritaire, c'est ça, il en est persuadé, qui a malmené son union avec Monique. L'inspecteur ne se remet pas en cause, ce n'est pas son caractère soupe au lait qui est responsable de l'échec de son couple, il a privilégié son métier et sa compagne est toujours passée en second. Pourtant, elle le savait dès qu'ils se sont rencontrés mais, peu à peu, elle ne l'a plus accepté.

Il en est là de ses divagations personnelles quand il s'aperçoit qu'il a déjà traversé la Loire et qu'il passe devant la faculté des Tanneurs ; elle est en bien mauvais état. Quand il a fait ses études de droit sur le boulevard Béranger, il a connu une fille étudiante en psychologie qu'il venait parfois chercher à la fin de ses cours. À l'époque, le bâtiment était encore fringant, pas encore rongé par la pollution ; et les plaques de la façade ne se détachaient pas... comme celles du commissariat d'ailleurs.

Il tourne dans la rue Marceau qu'il remonte jusqu'au bout. Il est 16 h 30 quand il descend la voiture au garage. Tiens ! Karim est en grande discussion avec l'ineffable Pichard. Quand son stagiaire le voit arriver, celui-ci pénètre dans le bâtiment pour le rejoindre.

De retour dans son bureau, Abert, un café à la main, s'installe pour écouter Karim qui pose devant lui le même breuvage et commence à relater sa rencontre. La jeune femme a recouvré tous ses esprits et en sera quitte pour quelques cauchemars à condition de se priver dans l'immédiat de ses séries policières préférées. Elle n'a pas eu de chance, c'était la première fois qu'elle effectuait cette tournée.

— J'ai voulu quand même la faire parler, histoire d'l'aider à surmonter son traumatisme.

— Toujours prêt à rendre service : c'est ton côté boy-scout.

— Merci, Chef ! Mais après l'enquête qu'on a connue l'aut'fois, si vous pouviez éviter...

— Donc, par conscience professionnelle, reprend Abert, tu as passé un peu de temps avec elle... Et alors ?

— J'lui ai demandé de m'raconter tout ce qu'elle avait vu, entendu, r'marqué, en distribuant son courrier rue d'la Scellerie.

— Je brûle d'impatience... Alors ?

— Bon, si vous l'prenez comme ça, j'm'arrête là !

— Ah ! On fait de la rétention d'information, mon bonhomme. Mais ça peut aller loin, ça... Le Grand Sachem en a fait scalper pour moins que ça !

— Non mais... elle a rien vu ! Elle a rencontré quelques commerçants d'la rue et c'est tout. Ah si, elle a remarqué qu'chez l'antiquaire, la grille était fermée et l'courrier avait pas été relevé depuis plusieurs jours.

— Tiens, tiens !...

— Et elle a découvert l'cadavre à cause d'la lettre recommandée qu'elle avait pour la galeriste. Dans la panique, elle sait plus c'qu'elle en a fait.

— Il faudra vérifier demain quand on va retourner à la boutique. Eh bien, tout de même, ta consultation psy a porté ses fruits. Et tu la revois quand ?

— Ben, comment vous savez que...

— Pour sa déposition, bien sûr.

— Ah oui, fait Karim en piquant du nez dans son café. Elle passera d'main après seize heures.

Et Abert d'embrayer sur son entretien avec l'antiquaire et de faire part à son assistant de toutes ses réflexions. L'absence prolongée de la boutique est un élément à prendre en grande considération et à éclaircir le lendemain lors de la venue de Sissot.

Les deux policiers décident de faire l'inventaire plus précis des papiers de la victime et commencent à vider les cartons. Abert demande à Karim de s'occuper des dossiers qui étaient sur le bureau, ne pas passer trop de temps sur les catalogues d'exposition sauf si certains sont dedicacés ou annotés. En revanche, il doit dresser une liste des artistes qui collaborent avec la galerie, ceux qui vendent bien, ceux qui restent en boutique, et il faudra alors recouper ces informations avec les doubles des factures qu'Abert a trouvés dans les tiroirs. C'est à ce contenu que ce dernier va se consacrer.

Au moment d'ouvrir le carton, il est interrompu par le téléphone intérieur. C'est Chapier. Le Grand Sachem a terminé son rite funéraire et veut tout de suite être mis au courant de la nouvelle affaire. Karim redresse la tête en signe d'interrogation.

— *Viens, Pépère, on va se ranger des corbillards...* Je monte faire ma déposition, claironne Abert.

Sa petite sortie sépulcrale a ragaillardé le commissaire, comme si d'avoir serré la main de tous les notables tourangeaux lui avait donné du sang neuf. Il invite son inspecteur à s'asseoir et à évoquer l'affaire de la Scellerie. Abert ne peut que donner quelques éléments et annoncer les prochaines pistes d'investigation. Pour Chapier, ce ne doit pas être trop compliqué et ce genre de dossier peut vite trouver

son issue. Comme d'habitude, il conclut son entretien en disant :

— Vous me tenez au courant dès que vous avez du nouveau et je compte sur vous pour que ça ne traîne pas ! Si vous avez besoin d'aide, je peux vous trouver des collègues.

Abert remercie poliment et se garde bien de solliciter du secours, sachant qu'il verrait arriver Laffrette et Patit dont il connaît l'efficacité. En redescendant dans son bureau, histoire de détendre l'atmosphère, il lance à Karim :

— Bon... Tu vas partager le travail avec les collègues. Ordre du Grand Manitou ! C'est eux qui vont s'occuper de ta factrice.

— Quoi ?! explose Karim.

Mais Abert ne peut se retenir de rire et le jeune policier comprend que son chef se moque de lui. C'est en marmonnant qu'il retourne à ses dossiers, à la fois piqué d'avoir été berné mais surtout honteux d'avoir montré combien il s'intéresse à la jeune femme.

Le silence s'installe durablement dans le bureau. Karim fait la liste des artistes exposés et, pour chacun d'eux, relève les dates d'arrivée, éventuellement de vente et note si, parfois, un courrier est joint au dossier. Incontestablement, l'artiste tourangeau Michel Volard est celui qui a le plus exposé et le plus vendu depuis plusieurs années. Quelques sculptures et surtout beaucoup d'objets réalisés en métal ou en résine dans son atelier. Des modèles réduits d'animaux en résine colorée ont trouvé de nombreux preneurs. L'arme du crime était présentée depuis six années et Karim retrouve quelques coupures de presse relatant l'affaire de *La Vierge-Loire*. Il parcourt les articles de *La Nouvelle République* pour en faire une synthèse à l'inspecteur. L'artiste, soutenu par une partie de la municipalité, avait proposé une gigantesque statue qui aurait surplombé l'autoroute au-dessus des ruines de Marmoutier. Cette déesse couchée avait provoqué une véritable guerre entre ceux qui soutenaient l'artiste tourangeau et ceux qui refusaient de voir un site historique dénaturé, ceux qui admiraient une œuvre originale aux dimensions imposantes et ceux qui la jugeaient indécente et sans valeur artistique. La galerie exposait donc le modèle réduit de ce projet qui, finalement, n'avait pas abouti. Apparemment, Viviane Sissot s'était engagée personnellement pour soutenir l'artiste, c'est du moins ce que plusieurs articles, conservés par ses soins, venaient prouver. Karim fait part de sa réflexion à Abert : peut-il y avoir un lien entre le choix de l'arme et l'affaire en question dont la galeriste a été une des actrices ? De son côté, Abert, feuille par feuille, passe le contenu de son carton. Beaucoup de paperasses sans intérêt, pense-t-il, des *flyers* d'autres galeries, des courriers standardisés et des factures d'artisans venus faire quelques travaux dans la galerie, soit pour la rénover soit pour changer les installations

électriques. Un dossier bien sanglé contient les doubles des factures artistiques ; l'ensemble est classé avec soin par ordre chronologique. Il est facile de voir que les *affaires*, comme a dit le mari, sont fluctuantes. Certaines années, les ventes n'atteignent pas la douzaine, ce qui – même si l'art contemporain devient cher – ne représente pas des bénéfices conséquents. Il y a heureusement des années plus fastes avec, parfois, une belle vente qui renfloue les caisses. Abert se demande tout de même comment ce genre de commerce peut résister, une fois qu'on a payé les charges, les impôts, les frais divers, que doit-il rester pour vivre ?... Or, à en juger par ce qu'il a pu apercevoir du train de vie du ménage Sissot, on est à l'aise : belle maison bien meublée, chacun sa voiture et une camionnette professionnelle, sans parler de biens annexes qu'il ignore. Monsieur l'antiquaire fait-il de si bonnes affaires ? Il faudra qu'il s'en explique le lendemain.

La nuit est déjà tombée depuis un petit moment en cette fin de journée de janvier et on ne voit guère encore les jours s'allonger. C'est du moins l'excellente remarque de la boulangère de la rue Palissy lorsqu'elle a vendu, hier, sa baguette bio à l'inspecteur :

— En janvier, on n'le voit pas bouger mais, en février, le jour avance d'un bon pied.

Il est temps de clore cette première journée d'enquête et Abert propose à Karim d'aller prendre un verre pour se faire pardonner sa mauvaise plaisanterie de tout à l'heure. La consigne est de ne pas parler de l'enquête en cours : on se détend. Le jeune stagiaire accepte volontiers et, en sortant, il lance imprudemment un cordial bonsoir à Pichard. Celui-ci, trop heureux de pouvoir bavarder, veut retenir les deux hommes :

— Alors... encore un crime, Inspecteur ? Comment vous le sentez ?

— Vous savez Pichard, l'hiver, j'ai souvent le nez bouché... alors...

— Moi, j'connais bien l'antiquaire. Pour son anniversaire, ma femme s'est fait offrir par sa mère un petit guéridon pour le salon. Superbe ! Enfin, faut aimer le style rococo. Vous appréciez, Inspecteur ?

— Euh... pas trop, pas trop. Mais, on ne peut pas s'attarder, mon vieux...

— Oui, ajoute Karim en faisant un clin d'œil, on sort ensemble ce soir.

— Mais pas un mot, Pichard, renchérit Abert, que cela reste entre nous... Allez, à demain !

Pichard ne sait pas trop comment il doit le prendre et finit par comprendre que l'inspecteur plaisante et leur lance finalement un :

— Alors, bonne soirée entre hommes, hein ? À demain ! Il a failli ajouter « Soyez sages », mais s'est retenu à temps... C'est quand même

l'inspecteur !

Ils optent pour le pub de la rue du Grand Marché, le *Buck Mulligans*. Cette petite marche va leur aérer le cerveau et les rues du Vieux Tours commencent à s'animer. Ils sont surpris de voir autant de touristes flâner devant les menus entre la place Plumereau et la rue Bretonneau. C'est vrai que le choix est difficile entre la crêpe bretonne et le nem asiatique, le poulet basquaise ou le plateau de fruits de mer... Les policiers savent que ce n'est pas là qu'on risque de rencontrer la gastronomie tourangelles. Abert commente :

— Si Pichard nous avait accompagnés, il aurait dit qu'il en faut pour tous les goûts...

Le pub est déjà bien rempli par des étudiants et, en poussant la porte, un fort niveau sonore les cueille de plein fouet. Ils choisissent un petit coin sur la gauche et Abert va commander au bar deux Guinness, sans laisser le temps à Karim de choisir. L'inspecteur revient avec ses pintes de bière et un grand sourire :

— Voilà ! Tu m'as dit que tu n'es pas un expert, alors fais-moi confiance... Ici, l'irlandaise est rousse et fraîche à souhait.

— Vous avez l'air d'être bien informés...

— Je connais les pubs de Tours, mon garçon. Tu as aussi le *Shamrock* rue Constantine et *The Pale*, place Foire-Le-Roi. Mais, ici, c'est une ambiance vraiment sympa qui me rappelle le mieux mes vacances en Irlande.

— On m'a souvent dit qu'il y a un pays très chouette...

— L'atmosphère générale est chaleureuse ; pourtant, il peut y faire un temps dégoûtant. J'y ai connu dans la même journée une succession de phases ensoleillées, venteuses et pluvieuses, plusieurs fois de suite. Là-bas, quand tu sors sous la pluie, tu es ruisselant en quelques secondes. Alors, tu as plaisir à te réfugier dans un pub...

— Vous y étiez tout seul ?

— Ah non... *Un p'tit coin d'parapluie contre un coin d'paradis...* À l'époque, je pensais que c'était un ange. J'ai fait mon voyage de noces là-bas mais... sans être marié ! Aujourd'hui qu'elle est partie, il me reste les bons souvenirs irlandais.

— Ah... pardon, Chef...

— Non, non, ce n'est rien... À ta santé ! J'essaie de tourner la page. *Plus une seule larme à me mettre aux paupières...* Enfin... presque.

— Et toujours vot'Brassens ! C'est une vraie maladie. Vous en rêvez la nuit, hein ?

— Je t'ai déjà expliqué que c'est mon père qui m'a refilé le virus à coup de perfusions quotidiennes durant mon enfance. Qu'est-ce que tu veux... La poésie de Brassens, *c'est beau, c'est généreux, c'est grand, c'est magnifique.*

— Moi, j'suis pas très poésie.

— Même le slam ? Certains disent que le Père Georges aurait pu aimer mais, franchement, j'ai des doutes...

— J'sais pas, j'suis vraiment pas branché musique. Faut dire qu'chez moi, on n'en écoutait jamais alors j'y connais rien...

Peu à peu, la pinte se vide pendant que le pub se remplit et que le niveau sonore monte encore. Insensiblement, pour s'entendre, les deux hommes parlent de plus en plus fort et, quand Abert s'en aperçoit, il propose de rentrer pour retrouver un peu de calme :

— Personne ne t'attend ce soir ?

— Oh non..., dit Karim en soupirant, j'suis en stand-by, toujours seul...

— Un misérable, en quelque sorte !

— Pourquoi ?

— Tu es comme chez Hugo, l'inspecteur Javert, tu es le Javert solitaire... Bon, allez, j'arrête...

La température a un peu fraîchi ou c'est le contraste entre la salle surchauffée et la rue du Grand Marché. Bientôt les deux hommes se séparent, chacun retournant à sa solitude pour la soirée.

-
1. Se reporter à *Trois petits Tours et puis s'en va* chez La Geste éditions.

Quand l'antiquaire cocus e confie...

Le pub, la bière et l'évocation de son voyage irlandais, tout cela a dû remuer un peu trop de souvenirs douloureux et la nuit d'Abert n'a pas apporté le repos escompté. De plus, le réveil est assez prématuré. Aussi préfère-t-il filer tout de suite au travail préparer l'interrogatoire de l'antiquaire prévu à neuf heures.

Il est évident que l'homme cache certaines choses, il en sait probablement beaucoup plus sur l'assassinat de sa femme qu'il n'en dit. Il faut qu'il explique un peu comment il mène ses affaires ; avec ses livres de compte, on devrait pouvoir éclaircir tout cela. Et quand un commerçant oublie de dire qu'il n'a pas ouvert sa boutique pendant plusieurs jours, il a forcément de bonnes raisons ou alors...

Il est neuf heures moins trois quand Karim fait son apparition, le cheveu ébouriffé et les yeux encore rougis par son shampoing :

— Bonjour Chef ! Ah, j'ai dormi profondément, c'est pas croyable... J viens juste d'émerger...

— Ça se voit, oui. Les effets secondaires de la rousse irlandaise, sans doute ?

— Je sais pas, j'me souviens pas d'avoir rêvé mais, quand l réveil a sonné, j'étais très loin... J'suis pile à l'heure pour recevoir...

Abert le coupe :

— *Le veuf, l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la Tour abolie, sa seule étoile est morte...*

— Oh ! Brassens est déjà sur l pont c'matin !

— Perdu ! C'est Nerval.

— Bof ! Il est neuf heures, j'vous fais un café ?

— Fais-en deux, on va être accueillant avec notre hôte. Et ne t'oublie pas...

— Alors, ç'matin... pas d danger....

Abert range les papiers de la galeriste dans les cartons qu'il entasse dans un coin du bureau. On frappe à la porte. C'est Pichard qui apporte une tasse de café, suivi par Karim tenant les deux autres :

— Bonjour Inspecteur ! Il faudrait demander un plateau parce que, quand vous organisez des réceptions, c'est pas facile.

— Oui, merci, bonjour Pichard. Soyez gentil, retournez vite à l'entrée pour guider notre visiteur.

— J'vous ai dit, moi j'le connais, l'antiquaire de la Scellerie... Bon, j'y vais.

— Il doit attendre en bas, il est neuf heures et quart.

Les deux policiers ont le temps de siroter leur café car Sissot tarde.

— Dis, Karim, tu ne veux pas aller voir si Pichard ne l'a pas intercepté pour lui parler du guéridon de sa femme ?

Mais pas de Sissot à l'horizon. Il est neuf heures trente. Abert recherche le numéro laissé par l'antiquaire, son portable personnel d'abord : voix du répondeur. Puis son fixe qui sonne dix fois avant que ne s'enclenche une voix féminine, très suave, celle de la victime sans doute. Cela fait toujours un effet bizarre de découvrir, après coup, le timbre d'une personne que l'on sait morte. Il ne reste qu'un numéro, celui des amis, chez qui Sissot pouvait se reposer. On décroche :

— Bonjour, ici l'inspecteur Abert. Je suis à la recherche de votre ami, Michel Sissot. Il devait se présenter ce matin à neuf heures et nous n'avons vu personne.

— Ah... je ne sais pas... Il a dîné avec nous hier soir mais a voulu absolument rentrer chez lui à Saint-Cyr. Il était très abattu. Il n'a pas retrouvé la comptabilité de Viviane et s'en inquiétait beaucoup pour son rendez-vous de ce matin.

— Son fixe ne répond pas. Aurait-il pu se rendre ailleurs ?

— Non, il a été très clair, il voulait rentrer chez lui pour chercher encore.

— Bon, je vous remercie. Je vais faire un saut à Saint-Cyr.

— J'ai un double des clés si cela peut vous être utile.

— Ah, très bien. Dans ce cas, pourriez-vous nous accompagner, cela faciliterait les formalités administratives ?

— Bien sûr. Je ne vous cache pas que je suis un peu inquiet de cette absence... On se retrouve là-bas.

Les deux policiers sautent dans une voiture, ils gagnent rapidement le coteau de Saint-Cyr car Abert tient à être le premier sur les lieux. Tous les volets du pavillon sont fermés. La camionnette et la voiture de la galeriste n'ont visiblement pas bougé depuis la veille ; pas trace de la Volvo de Sissot. Ils font le tour de la maison, tout semble normal, bien fermé. En revenant vers l'entrée, ils voient arriver l'ami de la famille.

— Jacques Bory, bonjour. Je vous ouvre, inspecteur, je coupe tout de suite l'alarme.

— Mais si M'sieur Sissot est à l'intérieur, il a pas enclenché le mécanisme, intervient Karim.

— Ah, je ne sais pas..., répond Bory.

— Ou alors vous savez très bien qu'il n'est pas là, enchaîne Abert. Ou, peut-être même, vous a-t-il demandé de nous ouvrir parce qu'il n'avait pas l'intention de venir à notre rendez-vous...

— Mais non, mais non..., bafouille l'ami en bataillant avec les clefs.

Un rapide tour dans les pièces du rez-de-chaussée et de l'étage montre que le propriétaire n'est pas là et qu'il n'a pas passé la nuit dans sa maison. En revanche, il a bien fouillé dans les placards de son bureau car les étagères sont dérangées, les tiroirs à moitié refermés et

quelques papiers sont restés au sol. Abert invite Bory à s'asseoir dans le salon et remarque l'air surpris de Karim devant les tapisseries très colorées des sièges. Celui-ci a même du mal à s'y asseoir, n'osant poser ses fesses sur une œuvre d'art.

— Ne croyez-vous pas, Monsieur Bory, qu'il faudrait nous en dire plus ? L'attitude de votre ami n'est pas claire. En agissant comme il le fait, il devient suspect du meurtre de sa femme...

— Oh, non, ce ne peut pas être Michel ! C'est sûr..., le coupe Bory.

— Et il vous rend maintenant complice. Il vous a manipulé et, par amitié, vous êtes en train de vous lier à son sort. Soyez raisonnable, dites-nous ce que vous savez.

Et Karim d'ajouter :

— Où est-il ? App'lez-le pour qu'il s'rende tout de suite au commissariat.

— Ou donnez-nous le numéro pour le joindre...

— Je ne veux pas trahir Michel, c'est un vieil ami.

— Est-ce le trahir que de le sauver ? précise Abert.

— Et d'empêcher d'faire d'autres bêtises ? ajoute Karim.

— Vous dites vous-même qu'il n'est pas un criminel...

— Mais en agissant comm'ça, il fait tout pour nous persuader qu'il en est un.

L'homme, complètement déstabilisé, baisse la tête et semble vivre un cas de conscience douloureux. Abert fait signe à Karim de ne rien ajouter car il sent la portée de ce silence. Puis Bory se redresse et acquiesce avec un mouvement de tête avant de confirmer oralement. Il pianote sur son portable sans voir Karim faire un clin d'œil à son chef :

— Allo, Michel ? Oui, c'est Jacques. Faut arrêter maintenant. Viens t'expliquer... Oui, l'inspecteur est avec moi, fais-lui confiance.

Abert s'approche :

— Venez Monsieur, on vous attend au commissariat, tout va bien aller maintenant. À tout de suite !

Et Bory de conclure :

— Viens à la maison après. Je referme tout chez toi, sois tranquille... Après avoir raccroché, il ajoute : Je vous assure qu'il ne l'a pas tué. Même si leur couple battait de l'aile, jamais il n'aurait pu lui faire de mal... Il faut me croire.

— Grand merci pour votre aide, Monsieur Bory. Nous aurons peut-être besoin de nous revoir et, croyez-moi, vous avez eu la réaction qu'il fallait.

Abert lui serre la main et Karim le salue de loin. Les policiers regagnent rapidement le centre-ville pour réceptionner l'antiquaire. Il est déjà presque onze heures maintenant. Dans la voiture, Karim commente :

— C'était un p'tit poisson c'lui-là ! Il n's'est pas débattu longtemps...

— Tiens ! Je ne te savais pas pêcheur. Tu mouilles ta ligne dans la Loire de temps en temps ?

— Oh, c'était y a longtemps avec mon père et mon frère, réplique Karim alors qu'ils longent le fleuve dont les eaux sont hautes et boueuses.

— Et qu'attrapais-tu comme poisson ?

— Oh moi, pas grand-chose ! Parfois une ablette ou un poisson-chat... Mais j'me souviens d'un père, un jour, qui s'est battu pendant presque une heure avec un gros. Au début, y croyait qu'il était un sandre mais pas du tout ! C'était un horrible silure. Il a essayé de l'épuiser longtemps et puis, au dernier moment, crac ! l'monstre lui a emporté sa ligne...

— Oui, on l'a eu facilement, notre petit poisson, comme tu dis. Mais maintenant, je pense que l'autre va nous donner un peu plus de fil à retordre.

En arrivant, ils avertissent Pichard que, cette fois, il doit voir arriver son *ami* l'antiquaire. Dix minutes plus tard, ce dernier entre dans le bureau et s'assied devant la tasse de café froid. L'inspecteur profite de ce détail pour entrer en douceur dans le vif du sujet ; il propose à Sissot un nouveau café, le précédent ayant attendu en vain son destinataire. Refus poli de l'intéressé qui ne sait trop quelle attitude adopter face aux deux hommes.

— Voilà... On ne va pas tourner autour du pot. Vous avez commis une faute mais maintenant il vous est facile de réparer en disant tout ce que vous savez sur le meurtre de votre femme. Cette fois, il est temps de faciliter notre enquête, Monsieur Sissot.

C'est Karim qui commence :

— Où étiez-vous cette nuit ? Ni chez vous, ni chez vot'ami Bory... Alors ?...

— J'ai perdu la tête. J'ai passé tout l'après-midi à fouiller dans les papiers de Viviane et, comme je ne trouvais pas ce que je cherchais...

— C'est-à-dire ?...

— Les cahiers de comptabilité que vous m'aviez demandés. J'ai pris peur et je suis allé à l'hôtel. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça... Je ne voulais plus venir vous voir. Je reconnais que c'est une réaction idiote, Jacques possède mon numéro de portable personnel, il a su me joindre. Celui que je vous ai donné, c'est le professionnel.

— Bien, réplique Abert. Donc, maintenant, oublions cette fausse sortie et dites-nous où vous étiez pendant que votre femme était assassinée.

— Je vous l'ai dit, à Bordeaux pour affaire.

— Pouvez-vous nous donner l'nom, l'adresse et l'numéro d'téléphone de vot'relation bordelaise ? ajoute Karim en prenant son bloc-notes.

— Je vous ai déjà demandé cela, hier, Monsieur Sissot ! Nous perdons du temps... Le ton plus ferme d'Abert traduit une certaine impatience, encore maîtrisée.

— En fait, je ne suis pas allé à Bordeaux, soupire Sissot.

— C'est donc pour ça qu'vous pouviez pas nous donner ces informations, ironise Karim.

— Je reprends maintenant ma question : où étiez-vous ces derniers jours ?

— Plusieurs jours, n'est-ce pas, enchaîne Karim, puisque vot'courrier est resté coincé sous la porte d'votre magasin.

— J'étais à Paris toute la semaine passée. J'y avais des affaires à régler.

— Tell'ment importantes, ces affaires, qu'vous préféreriez n'pas en parler et nous lancer sur une fausse piste ?

— Et, peut-être, ces affaires, continue Abert, ont-elles un rapport avec la mort de votre femme...

— Ah non ! Je ne pense pas... Ce n'est pas possible...

— C'est à nous d'en juger, si vous voulez bien nous éclairer.

— Voilà : j'avais un lot de beaux meubles à négocier chez des collègues parisiens.

— Ouh là là, fait Karim, c'est du lourd ! Tout ça pour ça !

Abert lui fait signe de se contrôler et revient à la charge :

— Pourquoi tous ces mystères ? C'est du mobilier volé ?

— Peut-être... mais pas par moi, je vous assure.

— Du recel, donc ?...

— Je les ai achetés à un prix intéressant, ce sont des pièces historiques et je suis allé les proposer à certains collègues parisiens.

— Pas de certificat d'authenticité et pas de facture ?!... Cette fois, pouvons-nous avoir les noms et les adresses de vos... clients ? Nous allons vérifier tout ça.

— Et les ventes ont été bonnes ? s'enquiert Karim, vous avez bien rentabilisé vot'déplacement ?

— Nous ne nous occupons pas de ces affaires louches, renchérit Abert, nous allons passer le dossier à des collègues. Votre femme était au courant, bien sûr, de votre petit négoce...

— Oui mais elle ne s'en mêlait pas. Elle n'a rien à voir avec, ce n'est pas pour ça qu'on l'a tuée.

— Hier, vous ne saviez pas mais peut-être qu'aujourd'hui, vous avez une petite idée de qui a pu faire le coup, non ? Votre femme avait-elle d'autres relations que les vôtres ? Qui voyait-elle sans vous ? Vous en parlait-elle ?...

— Je vais vous dire la vérité.

Et Karim de réagir :

— Enfin !

— Notre couple ne fonctionnait plus très bien. Ma femme est... était... plus jeune que moi. Je sais qu'elle avait un amant. Je l'ai accepté et on a continué à vivre normalement... enfin, presque.

— Vous connaissez bien sûr ce monsieur ? questionne l'inspecteur.

— C'est un collègue bouquiniste, Bastien Toni, il a sa boutique rue de la Scellerie, *Des livres et vous*, en face de la galerie et à côté de mon magasin.

— L'monde est p'tit, observe Karim en griffonnant un plan des boutiques sur son bloc.

— Il y a longtemps que cette aventure amoureuse existait ?

— Je ne sais plus... Trois, quatre ans peut-être... Je ne l'ai sûrement pas su tout de suite. Je ne pouvais pas lutter, il est jeune encore et plutôt beau garçon.

— Euh... pardonnez-moi mais... votre femme avait la cinquantaine ? Que venait-il chercher auprès d'elle ? C'était vraiment de l'amour ?

— Lui seul pourra vous répondre, Inspecteur. Ce que je sais, c'est qu'il délaissait souvent sa bouquinerie pour passer un moment avec elle dans sa galerie.

— L'amour de l'art ! lance Karim sans interrompre sa prise de notes.

— Quels rapports entretenez-vous avec lui ?

— On s'évite le plus possible. Il me cédait la place quand j'arrivais et je ne lui ai jamais cherché querelle... À quoi bon ?... Je savais que je ne pouvais rien y gagner sinon perdre Viviane tout à fait.

— Pour sortir du domaine sentimental, Monsieur Sissot, dites-nous comment fonctionnaient vos deux entreprises : indépendantes ou fusionnelles ?

— Non, non, chacun gérât sa propre boutique. Pour les bénéfices, on mettait tout en commun et c'est souvent moi qui lui permettais de boucler ses comptes quand l'année était mauvaise.

— Et quand elle vendait un gros morceau ? interroge Karim.

— Ça dépendait, elle investissait ou on se partageait... C'était de plus en plus rare, vous savez. À Tours, l'art contemporain n'a pas la cote.

— Les choses vont peut-être changer avec l'ouverture récente du Centre Olivier Debré.

— Viviane ne le saura jamais...

Sissot fait brutalement silence et pleure doucement en s'excusant. Karim lève les yeux pour comprendre la soudaine interruption du dialogue. Abert en profite pour clarifier ses idées et jette un coup d'œil sur sa montre. Il est déjà 12 h 30. Il appelle Pichard à l'accueil en le

priant d'aller chercher trois sandwiches au Monoprix de la rue Nationale. Sissot reprend lentement ses esprits et garde les yeux dans le vague.

— Pensez-vous que le bouquiniste aurait eu une bonne raison de se débarrasser de votre femme ? Y aurait-il eu des tensions dans leur relation ? Une menace de rupture ?...

— Je n'ai aucune raison de charger Bastien. Rien de ce que vous supposez ne me semble possible.

— Essayez de repenser à tout ce que votre femme aurait pu laisser entendre ces dernières semaines... Parfois, une petite allusion en passant peut en dire long, beaucoup plus long.

— Est-ce qu'elle était nerveuse, ces derniers temps ? Préoccupée ? reprend Karim pour épauler son chef. Il pense lui aussi que c'est trop lisse, que cette belle relation acceptée par un mari fort complaisant pourrait bien être un nouveau paravent... Il faut pousser un peu le bonhomme dans ses retranchements, il a déjà prouvé qu'il pouvait dissimuler, inventer...

— Y avait-il des intérêts financiers communs entre eux ? relance Abert.

— Financiers ? Oh non, c'est impossible. Lui, c'est les livres et Viviane, c'est l'art. Non, non, ils ne travaillaient pas ensemble.

La violence de la réponse étonne les deux policiers qui échangent rapidement un regard entendu. Pour l'instant, l'homme n'est pas mûr pour ce genre de confidences, il faudra y revenir plus tard.

L'arrivée des sandwiches et des canettes de bière par leur porteur spécial crée une bonne diversion. Oui, pense Abert, Pichard est le bienvenu... sauf que le voici qui se lance dans des explications inutiles.

— Vous aviez dit Monoprix mais j'ai pris une initiative, Inspecteur.

— Aïe, Pichard, lance Karim, t'es pas allé chez l'Japonais, au moins ? On n'veut pas de sushi !

— Non, non, sur le boulevard Béranger il y a maintenant ce qu'ils appellent un food-truc...

— *Truck* ! reprend Karim avec l'accent idoine.

— Oui et y z'ont des variétés de sandwiches originales. Alors j'en ai pris trois différents, vous n'vous battez pas, hein ?... Y viennent juste de les faire.

— Merci Pichard, toujours de bonnes idées, croit conclure Abert.

— Mon préféré, moi, ajoute Pichard, c'est bacon-chèvre et roquette. Y a aussi poulet sauce tandori, je l'trouve un peu fort... Et puis... ah oui... plus classique, thon mayonnaise et tomate cerise.

— C'est ça, on t'dira si on a aimé... Merci mon vieux, reprend Karim.

— Oui... Vous m'direz... pour une autre fois. Je vous rappelle que

j'peux aussi chercher des bagels...

— C'est ça, dit Abert, vous pouvez nous laisser aussi ? On n'en a pas fini avec monsieur...

Karim distribue les canettes en disant :

— Désolé, on n'a que d'la Kro au distributeur...

— Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une irlandaise, hein Karim ? !

L'*invité* ne souhaite ni manger ni boire mais l'inspecteur insiste en lui montrant l'exemple :

— Il faut reprendre des forces, on a encore des choses à voir ensemble. Si je prends le préféré de Pichard, je ne prive personne ? ajoute-t-il.

— C'est égal pour moi, je n'ai vraiment pas faim, répond Sissot.

— Alors j'vous laisse le thon, dit Karim, et j'prends l'poulet tandori. L'piment ne m'fait pas peur !

L'antiquaire boit une bonne rasade de bière mais ne touche pas à son sandwich. Les deux policiers terminent avec avidité leur repas et Karim propose d'aller chercher le café que Sissot refuse également. Quand le stagiaire revient, l'homme se penche pour lui demander le chemin des toilettes. Karim lui montre la porte en face du bureau et boit son café, tout en restant debout.

— Vous avez pas une p'tite chanson sur les maris consentants ? interroge Karim, parce que là, c'est quand même un beau spécimen !

— Ah ! les cocus... Quelle source inépuisable pour Brassens.

Mais le retour de l'antiquaire interrompt l'échange.

— Avez-vous retrouvé vos livres de comptes, Monsieur Sissot ? Quoique... si j'ai bien compris, le genre de transaction opérée à Paris ne doit pas figurer dans les documents officiels.

— Et vous faites souvent c'type d'opération clandestine ? ajoute le stagiaire.

— Je vous jure que je n'en suis pas coutumier. Il y a eu un concours de circonstances, les affaires ne sont guère florissantes en ce moment, ni pour moi ni pour la galerie... Et on m'a justement proposé cette affaire exceptionnelle.

— Dites-nous en un peu plus maintenant.

— Il s'agit d'éléments de mobilier du XVIII^e siècle qui proviennent de l'ancien château de Chanteloup. Vous connaissez ? C'était la propriété du duc de Choiseul, près d'Amboise. Mais, à la Révolution, tout a été dispersé. Certains meubles ont été rachetés et sont présentés dans les collections du musée des Beaux-Arts de Tours. D'autres, acquis par des particuliers, ressortent de temps en temps en salle des ventes, lors de successions.

— Mais les vôtres n'ont pas suivi ce parcours légal ?

— Non, ils se sont retrouvés entre les mains d'intermédiaires et on

me les a proposés.

— On... ? lance Karim, c'est qui ça, *On* ?

— En tant qu'antiquaire, je reçois souvent des gens qui viennent me vendre des meubles ou des objets qu'ils ont obtenus lors de partages.

— Oui... ou comme ces appareils hi-fi qu'on dit *tombés du camion...*, sourit Abert en ajoutant : ici, c'est plutôt *sortis la nuit dans la rue*, non ? Et, bien sûr, vous ne demandez pas l'identité de ces clients et vous payez en liquide, sans traces...

— Même si c'est pas not'spécialité, ici, on sait comment ça fonctionne, le recel, M'sieur Sissot, renchérit Karim.

— Encore une fois, on cherche un lien avec l'assassinat de votre femme. Peut-être que nos collègues informaticiens pourront nous en dire plus quand ils auront fini de disséquer son ordinateur...

Légère crispation du visage de l'antiquaire.

— Vous allez maintenant nous accompagner dans votre boutique, juste pour voir. Vous avez aussi un pc ?

— Ah non ! Moi je ne tâte pas de ça, je n'ai jamais travaillé comme ça. C'était Viviane.

— Donc on peut aussi retrouver vos affaires dans son appareil, peut-être ?

Les trois hommes descendent au garage sans échanger un mot et arrivent rapidement devant la grille du magasin, *Souvenirs du passé*. Avant d'introduire sa clef, Sissot regarde à droite et à gauche, n'ayant pas envie d'être vu, encadré par les deux policiers. Il ramasse rapidement les enveloppes qui jonchent le seuil et ouvre l'interrupteur général. Si les premiers mètres présentent un ensemble organisé de meubles et de vitrines, plus on avance et moins l'ordre est apparent. C'est bientôt un entassement hétéroclite où les objets comme les styles se mélangent. Comment un client pourrait-il s'y retrouver ? Cela ressemble plus à un garde-meuble où le moindre espace est utilisé. Tout au fond, un bureau Restauration est totalement recouvert de papiers divers, de brochures mais aussi de ficelles, de cartons et même d'outils. L'ensemble donne l'impression d'un certain laisser-aller comme si l'essentiel de l'activité était ailleurs, comme si la boutique était devenue un alibi. Peut-être, le propriétaire en est-il conscient puisqu'il se croit obligé de dire qu'il n'a pas trop fréquenté ce local ces derniers temps.

Karim, qui est resté un peu en arrière, détaille les objets présentés. Et, comme il n'y connaît rien, il se permet des questions naïves :

— Ça aussi, ça vient d'Chanteloup ? demande-t-il en montrant du doigt un vaisselier XIX^e.

— Ah non ! Vous vous trompez d'époque, répond Sissot avec un petit sourire. Je n'ai plus rien du château, j'ai tout emmené à Paris.

— Et tout vendu ? interroge Abert.

— Oui, j'ai quelques bonnes adresses.

— On les attend toujours, d'ailleurs ! Vous les avez là sans doute ?

— Non, non, je les ai dans mon carnet, répond-il en montrant sa poitrine.

— Vous avez dû revenir avec une grosse somme d'argent car on ne trafique pas avec des chèques ?

— Ce sont des relations de confiance et, pour certains, ce sont des avoirs. Ils vont me procurer des pièces qui intéressent mes clients tourangeaux.

Abert a vite compris qu'il est inutile de perdre du temps dans cette boutique. L'homme en sait plus que ses papiers et il lâche peu à peu ses informations. Il est temps de le laisser maintenant... pour mieux y revenir.

— Vous mettez au propre vos adresses de receleurs et vous nous rejoignez en face, dans la galerie.

En remontant le trottoir, les deux hommes passent devant *Des livres et vous*, l'échoppe du bouquiniste. Il est là, derrière son ordinateur, au fond de sa boutique. L'occasion rêvée... Abert ne veut pas l'interroger chez lui mais, après s'être présenté, il lui donne rendez-vous pour le lendemain matin à neuf heures au commissariat. L'irruption a été aussi inattendue que brève et laisse Bastien Toni perplexe. Dès que les deux hommes ont traversé, le bouquiniste appelle son collègue d'*Aux belles reliures*, plus haut dans la rue, pour le prévenir de la visite policière. Ce dernier ne tarde pas à fermer boutique et à disparaître. En entrant dans la galerie, le portable d'Abert sonne. C'est Bouyade.

— Alors, Diafoirus ? lance l'inspecteur.

— Oui... Ce n'est pas le poumon, vous dis-je... C'est plutôt le cerveau. La dame a subi une interruption brutale de toutes ses connexions. C'est bien la statue qui a frappé violemment l'occiput à droite et a suffi pour mettre un terme à toute communication future. La mort s'est produite samedi en début de soirée, avant que notre malheureuse héroïne ait dîné.

— Bon, merci, je ne m'attendais pas à des révélations de ta part compte-tenu des circonstances. Et qu'est-ce que t'a dit son petit doigt ?

— Je confirme que l'assassin a retiré un objet – bon, sans doute, une bague – et qu'il a beaucoup peiné.

— Et c'est tout ?

— *C'est injuste et fou mais que voulez-vous qu'on y fasse...*

— *Sois poli, mon gars, pas de geste ou gare à la casse ! À bientôt.*

— Ça fait combien d'temps qu vous travaillez avec Bouyade ? interroge Karim, parce que, vu d'extérieur, vos échanges ça r'ssemble à n'importe quoi. C'est plein d'plaisanteries, d'références, qu vous êtes tous seuls à piger.

— C'est une vieille complicité et, pourtant, on ne se voit jamais en-dehors du travail. Comme moi, il adore Brassens.

— Pourquoi Diafoirus ?

— Ça, c'est le clin d'œil d'un *Malade imaginaire* ! Bon, alors... Où est-elle passée, cette lettre recommandée ?

— Là ! Regardez..., montre Karim, elle a glissé le long du mur, elle est toute pleine de sang. J'prends les gants...

L'enveloppe a souffert de son immersion dans le liquide coagulé et il faut bien l'essuyer avant de pouvoir l'ouvrir. Karim agit précautionneusement pendant qu'Abert jette un regard circulaire sur les œuvres exposées.

— Ça vient d'un organisme de vente d'œuvres d'art : Artsworld. Tenez !

Abert qui vient aussi d'enfiler ses gants, prend connaissance de la lettre :

— Ils font de la vente d'art contemporain en ligne et réclament un certificat d'authenticité pour des lithographies qu'elle leur a confiées. Le ton laisse à penser qu'il a dû y avoir plusieurs échanges. Et là, ils veulent une réponse sinon ils annulent toute transaction.

— Au fait, Super Mario n'a toujours rien livré d'ses r'cherches dans l'ordi ? demande Karim.

— Tu as raison, c'est l'occasion de le booster. Je l'appelle.

Frolier lui répond que le dépeçage est en cours et qu'il a encore besoin d'un peu de temps mais il a découvert quelques pistes qui devraient intéresser l'enquête. Abert le prie de lui signaler rapidement s'il trouve un message ou un dossier dans lequel apparaît Artsworld. Super Mario promet une réponse pour le lendemain.

— Bon, dit Abert en coupant son téléphone, où en est Sissot avec ses adresses de recel ?

Au moment de ressortir, les deux hommes découvrent une femme qui les attend sur le trottoir. Elle se présente : Françoise Boitôt, c'est la commerçante de la boutique d'ameublement, *Aux charmes du logis*, entre l'antiquaire et le bouquiniste. Elle semble sincèrement affectée par la mort de la galeriste :

— Nous étions amies, Viviane et moi. On se voyait tous les jours depuis une vingtaine d'années. Pensez, je l'ai connue avant son mariage avec Michel.

— Vous pourriez nous en dire plus, Madame, sur sa personnalité, ses affaires, sa vie, quoi ! demande Abert.

— Oui, si je peux vous aider dans votre enquête. Il faut trouver qui a commis cette horreur...

— Venez demain en début d'après-midi rue Marceau, s'il vous plaît. Demandez l'inspecteur Abert, on reparlera de tout cela. Merci,

Madame Boitôt.

— Tiens, ajoute Abert après le départ de la commerçante, le magasin d'antiquités est refermé et Sissot a filé sans rien dire...

— Chef, faut qu'j'y aille, j'ai dit à la p'tite factrice de v'nir signer sa déposition en sortant d'la poste. Elle va m'attendre.

— On y va. Il faut que je fasse un petit résumé à Chapier. Chacun ses plaisirs !

Dès qu'ils arrivent au commissariat, Pichard prévient qu'il a fait patienter une jeune femme et Karim va la chercher pour la conduire au bureau. Abert, de son côté, grimpe à l'étage où Chapier, toujours royal dans son grand fauteuil noir pivotant, semble l'attendre pour rendre la justice. Après avoir brièvement rappelé les faits, l'inspecteur attend les commentaires de son commissaire.

— Bon, tout ça me semble clair. Encore un mari jaloux qui tue sa femme, cette fois il n'a pas touché à l'amant. Et, en plus, c'est un trafiquant ! Son compte est bon. Vous mettez la brigade financière sur le coup et vous le placez en garde à vue. D'après ce que vous dites, ce n'est pas un costaud, il va vite avouer.

— Si vous me permettez, Commissaire, je dois d'abord vérifier son alibi parisien.

— Oui... Mais il a très bien pu faire son déplacement et trucher sa femme au retour, en faisant croire qu'il était encore sur Paris.

— Justement, je dois vérifier ses nuits d'hôtel et ses tickets d'autoroute.

— Bon, bon, d'accord mais, pour moi, c'est une affaire réglée. Allez, bonne soirée Abert.

L'inspecteur redescend dans le bureau où il trouve Karim en galante compagnie. Son arrivée semble modifier le ton et l'allure du dialogue. Pourtant Abert ne veut pas se mêler de la démarche de son subordonné. Il appelle Sissot pour lui demander toutes ses coordonnées parisiennes et lui laisser entendre que son petit jeu finit par l'agacer. Il obtient les noms et les numéros de téléphone des deux antiquaires de la capitale, l'adresse de l'hôtel et Sissot lui promet de venir déposer les tickets d'autoroute dès qu'il les retrouve, sans doute dans le vide-poche de sa voiture. Abert a été suffisamment ferme pour que le commerçant devienne docile. Sincère ? Ça, c'est une autre histoire car, finalement, l'homme semble avoir de la ressource.

À côté de lui, Karim roucoule et son chef toussote pour lui faire comprendre que signer une telle déposition ne doit pas, normalement, prendre autant de temps. Finalement, la factrice est remerciée et le stagiaire referme la porte sur elle avec, encore sur les lèvres, le sourire qu'il lui a adressé.

— Toi, tu es encore prêt à faire des heures sup' !

— Non, non, mais elle est mignonne.
— C'est quoi son petit nom ? interroge Abert avec ironie.
— Jessica. Mais, vous savez, en la f'sant parler, j'ai obtenu une info supplémentaire.

— Essentielle pour l'enquête, j'imagine...

— Quand elle a fait sa tournée, elle a été l'témoin d'une discussion animée entre les deux bouquinistes d'la rue : l'amant et son collègue. Elle sait pas ce qu'y s'disaient mais sa présence les gênait. Et, en r'fermant la porte, elle a entendu qu'y r'commençaient sur l'même ton.

— Alors, par exemple, tu penses que l'amant – qui venait de tuer la femme – se disputait avec son collègue sur la manière dont il fallait découper le cadavre ?!

— Oh, vous faites dans l'polar à deux balles, Inspecteur. C'est pas digne d'un lecteur d'Vargas, ça ! C'est vous qui m'avez appris que tout détail, qu'on croit s'condaire, peut un jour s'révéler essentiel. Alors...

— Tu te dévoues à la cause et tu passes du temps avec les charmantes témoins. Auras-tu demain le même entrain avec Madame Boitôt ? Elle me paraît moins cougar que sa copine Viviane, non ? Sa cinquantaine est plus marquée et puis Françoise... c'est moins excitant que Jessica.

Les deux hommes décident d'en rester là, chacun partant vers sa soirée solitaire. Sauf que Karim, au lieu de rentrer directement chez lui, décide d'aller partager une pizza avec son copain Fred qui lui a dit avoir acheté une nouvelle console de jeux vidéo. Soirée de décompression entre mecs. Abert regagne à pied son appartement de la rue Jules-Simon en passant chez sa boulangère préférée rue Palissy pour acheter de quoi dîner.

— Alors, Monsieur l'Inspecteur, c'est vous qui vous occupez du crime de la Scellerie ?

— Oui, oui, laisse flotter Abert... Qu'est-ce qui vous reste ?

— Oh ! j'ai plus grand-chose, on va fermer. Y a une part de quiche ou une de tarte saumon-épinard.

— Je prends les deux, allez...

— Ah ! Le sang dans la galerie, ça vous coupe pas l'appétit, hein ? Tant mieux ! Moi, j'la connaissais pas, elle venait jamais ici. Forcément, juste en face, elle avait une boulangerie. Et comme y se mettent à faire des plats du jour, maintenant...

— Ah ? fait Abert pour paraître poli.

— Oui, oui, ils se *croivent*, eux ! Des plats de viande servis à la cocotte... Une boulangerie ! Vous vous rendez compte, Monsieur l'Inspecteur ? Un p'tit dessert, pour finir ?...

— Non, merci, je vais en rester là, j'ai des fruits à manger.

Abert paye rapidement pour que la discussion ne reparte pas sur

l'enquête et prétexte l'heure de fermeture pour s'en aller. Il entend dans son dos la boulangère :

— Quand même, hein ! Même ici, dans nos boutiques, on n'est pas à l'abri des monstres...

Rentré chez lui, Abert dîne en consultant son ordinateur. Il parcourt de nouveaux blogs qui rendent compte de soirées de chanson française, avec la possibilité de regarder des extraits enregistrés. C'est sympa, c'est comme ça qu'il a découvert un petit jeune dont les textes à la Brassens sont très exigeants et qui a le sens du rythme sur sa guitare. Il devrait aller loin ce Pierre Lebelâge... et ce n'est même pas un pseudonyme.

Alors que le bouquiniste apparaît, l'antiquaire plonge...

Il n'est pas encore neuf heures quand Abert franchit le seuil du commissariat. Tiens ! Pichard n'est pas là... Aujourd'hui, c'est son jeune collègue Buhaut, beaucoup moins causant. Du genre beau-ténébreux-plongé-dans-ses-pensées qui répond à peine quand on le salue. L'inspecteur lui signale l'arrivée prochaine d'un témoin et le remercie de l'amener au premier étage quand il arrivera. Hochement de tête du gardien. Abert sourit en montant l'escalier, il ne va quand même pas regretter son vieux Pichard...

En passant, l'inspecteur prend un verre de café pour le boire en attendant le bouquiniste. Bien sûr, Karim n'est pas encore là. Le jour où il sera à l'heure, les criminels se constitueront tous prisonniers au lendemain de leur forfait. Tout en sirotant son jus, il réfléchit à ce qui l'attend aujourd'hui. Mener deux interrogatoires, vérifier l'alibi parisien, asticoter encore un peu l'antiquaire, continuer l'inventaire des papiers et avancer dans le contenu du disque dur de la victime. Voilà qui devrait bien remplir la journée.

Image récurrente : la tête ébouriffée de Karim qui apparaît à la porte suivie de tout son corps. Dans sa main droite, l'éternel café :

— Bonjour, Inspecteur ! J'avais peur de rater le bouquiniste...

— Comme tu vois, il est plus en retard que toi : 9 h 10.

C'est à ce moment que Buhaut frappe à la porte et introduit Bastien Toni. Comme pour Karim, c'est un peu tôt pour lui. Le don Juan de la Scellerie n'a pas encore récupéré son visage charmeur et la peau cuivrée ne cache pas le teint un peu fripé. On le sent plutôt emprunté et Abert se dit qu'il a déjà marqué deux points : en le convoquant ici et à cette heure ! Par solidarité, Karim lui propose un café que le nouveau venu accepte avec plaisir.

Le bouquiniste s'installe face à l'inspecteur qui lui demande quelques renseignements biographiques. Toni annonce une fraîche quarantaine, des origines corses, un célibat triomphant et une activité commerciale qui le passionne. Abert décide d'entrer immédiatement dans le vif du sujet :

— Comment avez-vous appris la mort de Madame Sissot ?

— La rue de la Scellerie, c'est un microcosme, Inspecteur. Tout le monde se connaît et chacun sait ce qui se passe chez son voisin. Je suis arrivé dans ma boutique en même temps que la nouvelle factrice, celle qui a découvert le crime. Quand j'ai vu qu'il se passait quelque chose de grave...

— C'est elle qu'a donné l'alarme ? le coupe Karim, toujours prêt à suivre cette piste-là.

— Elle est sortie de la galerie en criant et s'est réfugiée à l'Agence

Biraud. J'ai traversé la rue et j'ai vu le corps de Viviane. C'était horrible.

— Qu'avez-vous fait à c'moment-là ?

— Je suis retourné dans ma boutique, j'étais sous le choc, je ne voulais parler à personne.

Abert reprend :

— Vous la connaissiez bien, n'est-ce-pas ?

— Oui. Tout le monde sait que nous étions très liés.

— Depuis longtemps ?

— Non... Deux, trois ans, je ne sais plus.

— Quel genre de relation si je me permets d'être indiscret ?

— Forte, au début, quand je suis arrivé ici... Oui, j'ai repris la bouquinerie d'une vieille demoiselle, Mademoiselle Benoist, une figure du quartier. Viviane m'a tout de suite accueilli avec chaleur et simplicité. Son ménage n'était pas au top, alors j'ai senti que ma jeunesse l'attirait. Je lui plaisais. Elle était généreuse, voilà.

— Vous avez dit *forte au début*... Et, ensuite ?

— Je l'aimais bien, Viviane. On sortait souvent au restau, elle m'a fait beaucoup de cadeaux... Mais, bon, je suis encore jeune et j'ai d'autres amies. C'est vrai que... notre relation est devenue moins fréquente, moins ardente.

— Pourtant, vous traversiez souvent la rue pour la voir dans sa galerie ?

— Forcément, presque tous les jours. Elle s'accrochait à moi car, l'âge venant pour elle, j'étais précieux. Je venais bavarder. Elle n'aimait pas rester longtemps seule dans sa boutique. Et son mari était souvent absent pour ses affaires.

— Vous le connaissez bien, Monsieur Sissot ?

— Oui, c'est normal. (Ah, pense Abert, *lèche-cocu* comme chez Brassens). On est voisin, on travaille dans des univers très proches et puis on avait établi une sorte de paix des braves.

— C'est-à-dire ?

— Il savait, je savais qu'il savait mais on n'en parlait pas. Il n'allait pas se jeter dans la Loire pour ça. Il acceptait la situation et je m'éclipsais quand il arrivait.

— Et quand vous avez compris qu'on avait assassiné Viviane, vous n'êtes pas allé informer son mari ?

— Non, il était à Paris.

— Comment le saviez-vous ?

— Euh... Viviane avait dû me le dire.

— Et elle vous avait aussi raconté ce qu'il était allé y faire...

— Il pratiquait souvent des échanges avec des collègues en fonction de la demande de sa clientèle. Il m'arrive de faire la même chose avec des livres dont je n'ai pas la vente. Et je les propose alors à un

confrère. Par exemple, l'autre fois, lors de l'achat d'une bibliothèque, j'ai touché tout un lot de livres du Sud-Ouest...

Abert sent que l'homme reprend de l'assurance en racontant précisément les choses. Ou bien il cherche à faire oublier Sissot et la vraie raison de son déplacement. Il le laisse poursuivre.

— Comme je n'ai pas la vente de bouquins sur les cathares, j'ai appelé un Toulousain que ça intéressait. Tout le monde y trouve son compte.

Karim qui a, lui aussi, compris la manœuvre, revient à la charge avant son chef :

— Mais là, Sissot, qu'est-ce qu'y négociait ?

— Je ne sais pas exactement... Et puis sa femme ne suivait pas en détail ses transactions.

Abert enchaîne :

— Est-ce qu'elle vous parlait de ses affaires à elle ? Des œuvres qu'elle proposait ?

— Parfois oui, quand elle réussissait un gros coup.

— Avec des œuvres de Michel Volard, par exemple ?

— Ça lui arrivait régulièrement mais, lui, c'est le local de l'étape et elle le connaissait bien.

— Elle vous a dit dernièrement si elle rencontrait des difficultés ?

— De quel genre ?

— C'est à vous de nous le dire...

— Ah... je ne sais pas... Comme tout le monde dans ce type de commerce ; y a des hauts et des bas. Personnellement, en ce moment, ce n'est pas la joie. La clientèle se fait rare, j'essaie bien d'attirer les passants avec des caisses de bouquins bon marché sur le trottoir... mais ceux qui m'achètent un poche à trois euros ne sont pas intéressés par mes belles reliures. Et puis, je suis concurrencé par Internet.

Karim rebondit :

— Vous n'avez pas sur la toile, vous ?

— Si, comme tout le monde maintenant. Mais l'élargissement de l'offre n'a pas entraîné celui de la demande. Et puis les vrais bibliophiles, ils veulent voir en direct, toucher, feuilleter... surtout les vieux. D'ailleurs les jeunes générations n'ont pas le virus.

— Pour revenir à Madame Sissot, l'art contemporain c'est quand même autre chose, non ? Mettait-elle ses produits en ligne ?

— Bien sûr, c'est moi qui l'ai initiée.

— Ah ! Très bien. Alors on aura sûrement besoin de vos éclaircissements. J'attends aujourd'hui le résultat des investigations sur son ordinateur.

Le bouquiniste semble accuser le coup et s'empresse de dire :

— Je lui ai montré au début et puis, après, elle s'est débrouillée toute seule, elle n'avait plus besoin de moi.

Karim contre-attaque :

— Attendez... Attendez... On sait c'que c'est : quelqu'un d'son âge n'peut pas êt' totalement à l'aise avec l'informatique. Moi aussi, j'ai initié mon père mais tous les quat'matins, y s'plante ou y veut faire des nouvelles manip' et il appelle fiston au secours. Madame Sissot, ça d'vait être pareil...

— Au début, oui. Mais ce que je veux dire, c'est que je ne me mêlais pas de ses affaires. Je n'étais pas au courant de ce qu'elle vendait sur la toile, de sa clientèle ou des ennuis qu'elle pouvait avoir.

Abert enfonce le clou :

— Donc, si elle avait des problèmes, elle vous en a forcément parlé.

— Des mauvais payeurs, on en connaît tous !

On frappe à la porte. C'est Buhaut qui monte le courrier. Sans un mot, il remet une lettre à Abert et disparaît. L'écriture de l'adresse est apparemment volontairement tremblante. Après avoir retourné l'enveloppe, l'inspecteur l'ouvre et s'excuse auprès de son interlocuteur. Sur une feuille blanche, on s'est amusé à coller des lettres découpées dans des journaux. Abert parcourt rapidement le message et le replie. Comme il est dos à la fenêtre, Karim et Toni ont compris qu'il s'agit d'un message anonyme. — *Y a plus de moralité publique dans notre France*. Le stagiaire se sent frustré de ne pas savoir quel est le contenu de la missive mais l'inspecteur poursuit l'interrogatoire :

— Quelles sont vos relations avec vos voisins de la rue de la Scellerie ?

— Je vous l'ai dit, c'est un petit monde. Des gens sympas et d'autres avec qui c'est à peine bonjour-bonsoir.

— Comment était perçue Madame Sissot dans le quartier ? Elle avait des amis, des ennemis peut-être ?

— C'était un des piliers de la rue, depuis le temps qu'elle tenait sa galerie. Elle était copine avec Françoise, Madame Boitôt, la décoratrice d'en face. Elle aussi, c'est une ancienne du quartier. En revanche, elle ne voisinait pas avec la mère Benoist, celle que j'ai remplacée. Pas du même monde !

— C'est-à-dire ?

— Mademoiselle Benoist était une ancienne prof de lettres classiques du lycée Balzac qui avait quitté l'enseignement pour reprendre la boutique de son père malade et âgé. Elle passait ses journées et ses nuits dans les vieux bouquins. Elle en était restée vieille fille. Alors, ce n'était pas du tout le genre de Viviane. Plus récemment, s'est ouvert *Le Salon d'Aphrodite*, un institut de bronzage tenu par une autre femme, Émilie Dumans, mais là non plus, la relation n'a pas bien fonctionné. Pour d'autres raisons.

— Vous pouvez nous en dire un peu plus ?

— Oh ! C'est simple. Madame Dumans est une vraie vitrine pour son commerce. Elle est bronzée à outrance, liftée, bodybuildée. Pas du tout le genre de Viviane qui préférerait le naturel et n'avait pas besoin d'artifices pour séduire. Elle avait encore...

La voix de Toni s'étrangle brusquement et il s'excuse de la bouffée d'émotion qui vient de surgir. Karim essaye alors de détendre l'atmosphère :

— Pas beaucoup d'mâles dans cette rue, hein ? Heureusement qu'vous êtes arrivé ! Il remarque le regard embué du bouquiniste qui tente de refaire surface.

— Il y a quand même le marchand de monnaies anciennes, un autre galeriste qui vient de s'installer, un marchand de tapis orientaux, un autre antiquaire...

— Vous avez aussi un collègue bouquiniste, un peu plus loin ? souligne Abert.

— Vous êtes en bons termes ? reprend Karim, se souvenant de ce que lui a dit la jeune factrice.

— Oui, oui, on s'entend bien mais il est au-delà du Grand Théâtre et ce n'est déjà plus le même univers.

L'inspecteur remercie Bastien Toni en lui précisant qu'ils seront amenés à se revoir. Ce dernier, après avoir adressé un rapide salut, ne tarde pas à s'en aller.

Abert interroge Karim du regard pour connaître son impression sur le bel ami de Viviane. Ils sentent bien qu'il n'a pas tout dit mais ils sont partagés quant à sa sincérité amoureuse. Pour l'inspecteur, Toni est un papillon intéressé, il a trouvé de quoi butiner, alors il s'est posé mais il ira vite sur d'autres fleurs, *la jambe légère et l'œil polisson*. Il n'a pas cru à ses larmes car, auparavant, le récit de la découverte du corps de sa maîtresse était dépourvu d'émotion. Karim est moins sévère dans son jugement car il dit avoir vu naître les larmes dans les yeux de l'amant. Ça amuse bien son chef qui ne peut s'empêcher de citer à nouveau l'ami Georges : *c'est une larme au fond des yeux qui lui valut les cieux*.

— Et au fait, Chef, la lettre anonyme, c'est pour notre affaire ? Abert lui tend l'enveloppe.

Karim décrypte lentement les bouts de journaux mal découpés et mal collés : *Toni a fini d'amuser la galerie en cassant sa tirelire*. C'est vraiment une caricature de mauvais polar.

— Oh ! ça sent pas bon tout ça, conclut Karim.

Abert ajoute :

— Oui, il y a quelque chose de pourri au royaume de la Scellerie. On voudrait bien nous désigner l'amant comme coupable idéal.

— Ce serait trop simple : elle a des ennuis financiers, donc elle peut

plus remplir la tirelire du don Juan, donc y la tue pour la quitter.

— Oui, aussi simpliste que la version du Grand Sachem : le mari jaloux qui élimine sa femme infidèle. Ça, c'est du Chabrol !

Karim lève un sourcil interrogateur vers son chef.

— Ah ! Si tu fréquentais un peu plus la Cinémathèque des Studio tu saurais qui est ce cinéaste qui a débuté dans la Nouvelle Vague et fini dans la recette du *Poulet au vinaigre* !

— Désolé, M'sieur l'Inspecteur, moi j'préfère *Star Wars*.

— C'est tout à fait ton droit, mon garçon. Tu sais bien ce que dit Pichard avec sa sagesse coutumière : *Tous les goûts sont dans la nature*.

— Dites, à propos, qu'est-ce qu'on se mange ce midi ? Parce que, là, c'est pas Buhaut qui va faire l'maître d'hôtel... À Monop' maintenant, y z'ont des *wraps*, ça vous dit ?

— Va pour les *wraps* si t'es cap' ! Pendant ce temps, il faut que je vérifie l'alibi parisien de Sissot. J'ai trois coups de fil à donner.

Ces longs interrogatoires sont durs à supporter pour Karim qui a bien besoin de se dégourdir les jambes et de vérifier l'état de son smartphone.

L'inspecteur commence par appeler l'hôtel de la porte d'Orléans. Petite cure des *Quatre Saisons* de Vivaldi entrecoupée de messages d'attente puis c'est la voix charmante d'une hôtesse dont le ton change soudain quand Abert se présente volontairement sèchement. Il lui demande d'aller rechercher une facture de plusieurs nuitées au nom de Sissot ; il ne le croit pas en effet suffisamment retors pour utiliser une fausse identité. C'est un peu long, Vivaldi, car la jeune femme a passé l'appel à son supérieur et c'est lui qui fait défiler les factures des jours passés. Il finit par retrouver quatre nuitées du mardi au vendredi. Abert lui fait vérifier qu'il n'y a rien pour le week-end. Et pour clore l'entretien, le responsable de l'hôtel fait suivre par courriel la copie du document. Par acquis de conscience, l'inspecteur appelle les deux antiquaires receleurs, histoire de leur mettre un peu la pression. Mais il sait déjà que Sissot a vraiment fait affaire avec eux ; ce que ces messieurs, troublés et inquiets, viennent confirmer. Aux demandes d'explications des commerçants, il se contente de leur dire que son enquête est criminelle et que la brigade financière se mettra bientôt en relation avec eux.

Il est clair que Sissot est revenu de Paris pour le week-end. Mais qu'a-t-il fait ? Chapier aurait-il raison ? Après avoir réglé son recel, l'antiquaire s'est-il attaqué à sa femme ? Rentré trop tôt ? Y a-t-il eu une scène de ménage qui a mal tourné ? Et le bouquiniste, est-il la cause ou le témoin du crime ? Qui en voulait vraiment à la galeriste ? Et si les deux hommes s'étaient entendus pour éliminer la femme ? Tout est envisageable, même les pistes les plus inattendues...

La sonnerie du téléphone intérieur fait sortir Abert de son intense réflexion. Chapier bien sûr. Ne rien dire pour l'instant du trou dans le séjour parisien de Sissot, rester dans le flou. D'ailleurs, le commissaire n'insiste pas car il sort déjeuner en ville et demande à être informé en fin de journée. Abert se dit, qu'entretiens, il doit à nouveau cuisiner Sissot. Pour cela, les tickets d'autoroute – c'est plus un prétexte d'ailleurs car, normalement, il prétend être revenu lundi matin. Ou il peut produire le justificatif et il n'a plus qu'à dire où il a passé le week-end, ou il ne trouve pas le ticket parce qu'il sait qu'il indique samedi matin et qu'il lui faut alors échafauder un nouveau scénario. Abert l'appelle tout de suite :

— Bonjour. C'est l'inspecteur Abert. Avez-vous retrouvé vos tickets d'autoroute ?

— Non, je suis désolé, ils ne sont pas dans ma voiture, j'ai dû les jeter par mégarde.

— C'est ennuyeux, j'ai bien eu la confirmation de votre séjour et de vos transactions à Paris mais j'ai un blanc pour le week-end...

Le blanc est aussi au bout du fil. Puis Sissot commence à dévider toute une histoire comme quoi il a décidé de changer d'hôtel mais, qu'entretiens, il a rencontré quelqu'un... enfin quelqu'une qui l'a invité à venir dans sa maison de campagne en l'absence du mari et dont il ne peut évidemment pas révéler l'identité... Abert, amusé, le laisse raconter ses bobards et s'enliser pendant quelques minutes. Il garde le silence, ce qui oblige son interlocuteur à poursuivre son fabuleux récit, ajoutant de nouvelles preuves, situant la résidence en vallée de Chevreuse, précisant que le mari est un ami de longue date avec une carrière politique, il ne pourrait souffrir le scandale... etc., etc.

— Bien, Monsieur Sissot, on essaie d'être sérieux maintenant. Si vous ne pouvez pas fournir toutes les preuves de ce que vous venez d'énoncer, j'ai ordre du commissaire de demander votre mise en garde à vue. Je vous laisse le début d'après-midi pour mettre au clair vos affaires et, à dix-sept heures, vous êtes au commissariat.

La voix assourdie, l'antiquaire déclare :

— Je n'ai pas tué Viviane, ce n'est pas vrai... Ce n'est pas moi ! Il faut me croire, Monsieur l'Inspecteur.

— Bien que mes parents ne m'aient pas baptisé Thomas mais Georges, je ne crois que ce que je vois, Monsieur Sissot. À tout à l'heure et, cette fois, pas d'échappatoire, hein ?!

Là, Abert se trouve déjà bien gentil de lui laisser un répit mais, par ailleurs, il doit interroger Madame Boitôt à quatorze heures et il espère avoir très vite le rapport de Frolier. Sur ces entrefaites, le porteur de *wraps* fait son apparition :

— Voilà, au choix, émincé d'poulet au pesto ou carpaccio au caviar

d'aubergine.

— Je te laisse le poulet, cher stagiaire de la pj et je prends le caviar, digne d'un chef !

— Pas d'souci. Et, pour le dessert, j'ai pris des clémentines, c'est plein d'vitamines.

— Ça te donnera bonne mine.

Tout en dégustant les achats de Karim, Abert lui propose, pendant qu'il recevra en début d'après-midi Madame Boitôt – dont il a bien compris qu'elle n'était pas son genre –, d'aller interviewer quelques commerçants de la rue de la Scellerie, histoire de glaner des informations complémentaires sur le couple Sissot et le jeune bouquiniste.

— Veux-tu de l'aide ? Je peux demander à Laffrette et Patit de t'assister, ironise l'inspecteur.

— Oh non, pas ça Chef ! J'veais essayer d'être efficace tout seul... Et puis, d'toute façon, la rue manque de bars pour intéresser Patit.

— Ah ! détrompe-toi : il y a le *Molière* en face du Grand-Théâtre... (oui, ce n'est pas très original comme nom), et à côté d'*Aux belles reliures*, le *Scaramouche*. Donc, on peut aussi y boire.

Le café rapidement avalé, le stagiaire file vers le boulevard du Crime où l'attendent de belles rencontres. En patientant, Abert jette un nouveau coup d'œil sur les papiers rapportés de la galerie. Tous ces noms de clients pourraient peut-être cacher des pistes intéressantes mais, là, feuilleter ces factures ne dévoile rien. Il serait quand même urgent que Super Mario donne de nouvelles pistes.

Madame Boitôt arrive avant l'heure, accompagnée par le silencieux Buhaut. Ce collègue taciturne va finir par faire regretter le congé de Pichard... Il est vraiment sinistre, ce garçon, quand il entre dans le bureau, on a toujours l'impression qu'il va introduire un nouveau cadavre.

La visiteuse, proche de la soixantaine, apprend à Abert qu'elle est installée dans son petit commerce d'ameublement depuis une vingtaine d'années. Elle s'occupe de vendre des tissus, des coussins et son mari faisait de la tapisserie. Depuis six ans qu'elle est veuve, elle sous-traite les commandes pour faire les fauteuils ou les canapés. Elle pense à céder bientôt sa boutique et attend une offre intéressante. Maintenant que Viviane n'est plus là, elle se dit qu'il est vraiment temps de tourner la page. L'inspecteur en profite pour orienter la conversation sur la galeriste :

— Quel genre de femme était-ce ?

— Ah... Comment vous dire ?... Elle était double, on dit bipolaire, je crois, maintenant. Je l'ai connue parfois enjouée, primesautière (le mot plait particulièrement à Abert qui se dit que cette femme emploie un vocabulaire de plus en plus inusité). Avant sa rencontre avec

Michel, elle était très dynamique, partait souvent à Paris pour ses affaires. Elle aimait bien sortir, s'amuser, rechercher la bagatelle (et de deux, songe Abert... la bagatelle !)... Elle me faisait alors souvent des confidences, nous étions très complices, elle me parlait des artistes qu'elle rencontrait, de ses aventures... Il faut dire qu'elle faisait très pin-up...

Pin-up... Décidément, Madame Boitôt lui offre un vrai florilège. Il n'avait pas entendu cette appellation depuis que sa mère la prononçait quand, enfant, il croisait dans la rue une jeune femme plutôt aguicheuse... Ah ! Ce mot-là, il le retire de la bouche de son interlocutrice ! Et il reprend :

— Vous laissiez entendre qu'elle avait un autre visage, qu'elle aurait changé... Son mariage n'était pas une réussite ?

— Au début, si, ils formaient un beau couple. Michel assurait la stabilité, le confort et, vous savez ce que c'est, il est plus âgé qu'elle, c'était une union raisonnable. Peu à peu, elle est devenue une vraie femme d'affaires, son mari lui a fait connaître la bonne bourgeoisie tourangelles, les soirées habillées, les concerts à la Grange de Meslay, les dîners au château d'Artigny... Ça marchait bien, sa galerie. Finies les fredaines... Puis, un jour, elle me l'a dit, elle s'est vue vieillir trop vite, entraînée par son mari. Elle avait encore certains appétits et le hasard a voulu que le jeune bouquiniste corse vienne s'installer là. Lui, il a senti qu'elle pourrait être généreuse et elle, elle a repéré la chair fraîche, le cadeau inespéré à son âge. Le mari a préféré fermer les yeux, voulant surtout éviter le scandale. Michel a toujours peur du qu'en-dira-t-on. Vous savez, dans le commerce, il y en a qui ont la langue bien pendue. Et puis il y a longtemps qu'il avait compris que son ménage battait la breloque (Ça, pense Abert, chez Brassens, c'est dans le 22 septembre...).

Il enchaîne :

— Elle vous parlait de ses difficultés ?

— Elle est devenue moins causante depuis quelques temps. Oh... Je parle d'elle au présent, c'est affreux ! Excusez-moi, dit-elle en reniflant à la recherche d'un mouchoir. Abert pousse devant elle la boîte de Kleenex toujours prête sur le bureau. Elle reprend :

— C'est au beau Toni qu'elle devait se confier, j'imagine. Quand même, de temps en temps, elle me faisait comprendre que le marché de l'art laissait à désirer.

Brutalement, comme soudain révoltée, Françoise Boitôt s'écrie :

— Enfin, Monsieur l'Inspecteur, qui a bien pu faire ça ? C'est terrible... Cette pauvre Viviane, tout de même. On se parlait encore samedi.

— Ah oui ?... Essayez de vous rappeler ce qu'elle vous a dit. Aurait-elle fait une allusion particulière ? C'est très important pour l'enquête,

Madame.

— On a parlé de Michel qui était parti toute la semaine.

Elle réfléchit :

— Ah si ! Je l'ai sentie... impatiente.

— Préoccupée ?

— Je ne sais pas. En y repensant, elle n'a pas voulu parler longtemps. Vous savez, elle laissait retomber la conversation. Même que je me suis dit qu'elle devait attendre le bouquiniste et que je ne devais pas rester. Comme on se connaît bien, en plaisantant, je lui ai dit :

— Bon, je vais laisser la place au don Juan ! Eh oui ! Voilà... Sur le coup, je n'ai pas vraiment relevé mais là, maintenant que vous me le demandez, elle a dit : « Non, ce n'est pas lui que j'attends ». Je n'ai pas voulu être indiscreète et je l'ai embrassée... Oh, mon Dieu, c'est la dernière fois, vous vous rendez compte ?...

L'inspecteur n'a pas besoin de lui tendre le paquet, elle est déjà en train de pleurer dans un nouveau mouchoir. Donc, Madame Sissot attendait sans doute son meurtrier. Rendez-vous était pris, profitant de l'absence du mari et sans doute aussi de l'amant, écarté en cette fin d'après-midi du samedi. En reniflant, la commerçante ajoute :

— Quand j'ai fermé ma boutique à dix-neuf heures, j'ai jeté un coup d'œil chez Viviane et j'ai aperçu de dos son visiteur.

— Vous pouvez le décrire ?

— Un grand, bien bâti... Ah, surtout, j'ai remarqué ses cheveux : très longs, vous savez le genre artiste.

Abert remercie bien Madame Boitôt et lui précise qu'ils seront amenés à se revoir et surtout, qu'elle n'hésite pas à le contacter s'il lui revient un détail ou une précision quelconque.

En attendant le passage de Sissot à dix-sept heures, il appelle Frolier qui vraiment tarde à se manifester :

— Alors, vieux, ça mouline ?

— Abert ! Justement, je m'apprêtais à te donner mes conclusions. J'ai eu un peu de mal parce que ta cliente n'était vraiment pas une pro de l'ordi. Je me demande même comment elle arrivait à s'y retrouver. Tous ses fichiers étaient mélangés, elle n'avait jamais fait de mise à jour, je ne te dis pas les incompatibilités. Du coup, finalement, mais ne le répète pas, c'est le meilleur moyen pour verrouiller son appareil. Y a des petits génies de l'informatique qui échafaudent des combinaisons hyper compliquées pour cacher leurs fichiers, porno par exemple, alors que là, en toute innocence, ta galeriste elle m'a flanqué un souk pas possible. Mais bon... on n'm'appelle pas Super Mario pour rien. J'ai donc tout détricoté, tout rembobiné et voici le résultat : ben... quasiment rien !... Tu as des dossiers clients bien reclassés, nettoyés. Bref, c'est nickel ! Tu as la même chose pour les artistes, forcément un

chef-d'œuvre ! Et puis, ce qui va surtout t'intéresser puisque tu m'avais demandé de creuser de ce côté-là, je t'ai regroupé tout ce qui est en lien avec Artsworld. Enfin, il y a tous ses mails et tu vois, comme je suis un gentil garçon, je te les ai tous remis par ordre chronologique et par catégorie. Comme ça, d'un petit clic, le grand flic ne s'ra pas à côté d'la plaque !

— Grand merci, Jean-Paul. Tu sais bien que je ne suis pas non plus un as de la bécane et, là, tu me sauves.

Frolier lui propose même de lui apporter tout de suite l'ordinateur dans son bureau pour qu'il s'amuse.

Tiens ! Il est 17 h 15 et toujours pas de Sissot à l'horizon... Pas plus que de Karim d'ailleurs ! Il doit poursuivre ses interviews et a peut-être encore rencontré une jeune donzelle. Abert pense aussi que Chapier ne s'est pas manifesté. Pour lui, l'affaire étant réglée, cela ne l'intéresse plus vraiment. Peut-être qu'après le départ de Sissot, il y aura du nouveau à lui dire... ou pas.

Abert appelle le numéro personnel de Sissot : répondeur. Puis sur son poste professionnel : répondeur. Même chose sur le téléphone fixe à Saint-Cyr. Ce monsieur en prend un peu trop à son aise. Nouveau coup de fil cette fois à l'ami Jacques Bory : on décroche.

— Bonjour, ici l'inspecteur Abert. Savez-vous où se trouve Sissot ? Il devait absolument passer au commissariat pour m'apporter les preuves de son déplacement parisien et il a... (regard sur l'horloge du bureau) déjà vingt minutes de retard. Je sais qu'à cette heure-ci, les embouteillages commencent mais on n'est pas à Paris non plus. L'avez-vous vu ?

— Non, Inspecteur, vraiment désolé mais quand je l'ai rencontré hier, il ne m'a rien dit concernant son emploi du temps.

— Je l'ai convoqué ce matin. Il n'est pas net, votre ami, et en plus pas vraiment franc du collier. Il ne va pas me mener en bateau plus longtemps... Où peut-il se réfugier ?

— Il y a bien sa fille mais ils sont en froid depuis quelque temps. Je vous donne son numéro, on ne sait jamais... Il était tellement déboussolé : 02 47 27 38 21.

— Merci et rappelez-moi si vous avez des nouvelles. Il aggrave vraiment son cas en posant des lapins à la police.

Abert appelle la fille Sissot, institutrice à La Riche :

— Isabelle Gizéy à l'appareil.

— Bonjour Madame, Inspecteur Abert. Je suis à la recherche de votre père...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'elle s'écrie :

— Ah, voilà ! Ça devait arriver, on l'avait prévenu qu'il allait se faire pincer... Où est-ce qu'il est parti se cacher ?...

— C'est justement ce que je vous demande, Madame. Que saviez-

vous des trafics de votre père ?

— Oh, pas grand-chose. On s'est fâché à cause de ça. Je ne l'ai pas revu depuis plusieurs mois, depuis qu'on a su qu'il a hypothéqué sa maison.

— Celle de Saint-Cyr ?

— À ma connaissance, il n'en a pas d'autre. S'il ne vous l'a pas dit, vous ne savez donc pas pourquoi ?

— Je vous écoute, Madame.

— Mon père a toujours été joueur. Quand il s'est remarié, il s'est un peu calmé. Seulement, depuis qu'elle le fait cocu, il cherche l'oubli dans le jeu. Il passe ses soirées avec des copains... enfin, des petits malins qui n'arrêtent pas de le plumer. Et le week-end, tenez-vous bien, c'est la tournée des casinos : il connaît bien La Roche-Posay, Bagnoles-de-l'Orne, Pougues-les-Eaux, Nérès-les-Bains... Seulement, mon père, il finit toujours par perdre... Il a vraiment la poisse. À chaque fois, il croit qu'il va se refaire et il s'enfonce. Il a été obligé de prendre de l'argent sur la maison. Et c'est là qu'on s'est brouillé... Je ne vais pas le laisser dilapider l'héritage de mes enfants. J'ai eu beau lui faire honte, menacer de le dénoncer, le jeu pour lui c'est comme une drogue. C'est aussi pour ça qu'il s'est mis en cheville avec des escrocs. Ils font des casses chez des richards, ils raflent les beaux meubles que lui revend à Paris chez des receleurs professionnels.

— Eh bien, Madame, vous aviez besoin de vous soulager !

— Je sais que je trahis mon père, que ce n'est pas chic ce que je fais là, mais lui aussi nous a lâchés. En se remariant avec cette femme qui ne cherchait que son propre intérêt.

— On vient de l'assassiner, Madame, et c'est pourquoi si par hasard vous entendez parler de votre père, signalez-le nous tout de suite.

Abert n'a pour toute réponse qu'un long silence. Et il raccroche.

Pendant qu'il terminait sa conversation, digne de figurer dans une émission de télé-réalité, il a vu son portable afficher le numéro de Jacques Bory. Il le rappelle aussitôt alors que Karim pousse la porte, la mine réjouie. Abert lui fait signe de patienter. À peine écoute-t-il l'ami de Sissot qu'il lance un « Merde ! » tonitruant dans la pièce.

— Il ne dit pas où ni comment ?... Bon, on s'en occupe. Restez connecté, il va peut-être vous rappeler... Oui, je m'en doute bien.

L'inspecteur raccroche et se tourne vers Karim :

— Voilà... Sissot vient de dire adieu à son copain en annonçant son suicide. Aucune piste. Aucun indice. Impossible de le localiser. Il a dit qu'il jetait son portable pour qu'on ne puisse pas intervenir. La voie ferrée ? La Loire ? Un revolver ? Les médocs ?... Ah ! Quel con je fais... Je ne l'ai pas vu venir et je le convoque en le menaçant, en plus ! Je pensais qu'il allait se déballonner mais, finalement, il a du cran... Alors, non seulement, on va le perdre mais on sera encore moins

avancé pour retrouver l'assassin de sa femme...

— Sauf si c'est lui quand même..., avance Karim.

— Non, ce n'est pas lui. Il a répété à son ami qu'il était innocent pour sa femme et, puisqu'elle n'était plus là, il ne se sentait pas capable d'affronter son passif. Je viens d'apprendre qu'il croulait sous les dettes de jeu et l'idée d'avoir à s'expliquer avec la brigade financière et toutes les conséquences publiques, c'était trop pour lui. Sa réputation à jamais ternie, c'était inacceptable. J'appelle Chapier.

Le commissaire entre dans une colère noire. Pourquoi Abert n'a-t-il pas exécuté son ordre de mise en garde à vue ? Voilà la preuve qu'il est coupable et, qu'une fois de plus, l'inspecteur n'en fait qu'à sa tête, qu'il se croit au-dessus des lois, plus malin que son chef. À force de jouer les francs-tireurs, voilà où on en arrive... le suicide du principal suspect ! En espérant qu'il est bien coupable parce que si, en plus, c'est un innocent qui disparaît, le préfet va exploser. On aura perdu le premier témoin et on n'aura même pas le criminel. Il prévient que, de toute façon, il ne portera pas le chapeau, il enfoncera Abert en le mettant devant son irresponsabilité, son incurie et son... Chapier ne trouve plus ses mots et raccroche brutalement.

— C'est votr'fête, on dirait ! Pourtant, la saint-Georges, c'est pas aujourd'hui...

— Non, c'est le 23 avril... mais j'ai ce que je mérite... J'essaie de me souvenir parce que, l'autre jour dans la conversation, il y a eu une allusion au suicide, comme ça en passant...

— Sissot vous a dit où y s' suiciderait ? C'est un joueur d'Cluedo alors ! Dans l'salon avec le chandelier ?...

— Non, lui, c'est plutôt la roulette mais pas la russe, j'espère. Ah oui... C'est Toni qui a dit que le cocu n'allait quand même pas se jeter dans la Loire. Allez, au point où on en est, filons au pont Wilson, on ne sait jamais... Si Mercure est contre nous, peut-être que le dieu des fleuves sera mon Potamoi...

— Par moment, j'ai l'impression d'travailler avec un extraterrestre... ou un fou ! J'comprends rien !!

— Viens vite, je vais t'expliquer dans la voiture.

Gyrophare en action, message aux pompiers, direction le Pont de pierre. Karim conduit et Abert, pour se calmer, lui fait un cours rapide sur les divinités antiques, souvenirs d'un professeur passionnant au lycée :

— Tu connais Mercure ? C'est le dieu romain des messagers, des voyageurs, des commerçants... donc des voleurs !

— Oui, ça OK ! Mais en quoi l'dieu des fleuves, c'est un pote à vous ?

— Ah non ! *Potamoi*, en grec, on prononce *Potamoï*, c'est la divinité des cours d'eau ! Donc la Loire pourrait peut-être nous aider en

refusant de noyer notre homme.

Karim, à la demande de son chef, remonte la rue Nationale sur le tracé du tramway, profitant qu'aucune rame n'est en vue. Les passants regardent avec étonnement cette petite voiture, clignotant et hurlant, et s'écartent vivement. Pas le temps aujourd'hui de jeter un coup d'œil à la vitrine de *La Boîte à livres*, la librairie que fréquente assidument Abert. Tout en haut de la Tranchée, le camion de pompiers avec le Zodiac pour les noyades fait son apparition.

— Et on dira qu'les services d'sécurité sont pas efficaces à Tours, lance Karim en freinant à mort pour se garer à côté d'un des magnifiques vases Médicis, miraculeusement épargnés par les receleurs de Chanteloup. Un signe ?

Les deux policiers jaillissent de leur voiture et se penchent par-dessus le vieux mur pour regarder les quais de la Loire. Tout semble calme car, à cette saison, il n'y a plus la guinguette et les promeneurs sont plutôt rares en cette fin d'après-midi. Pourtant Karim tend l'oreille : il y a une altercation mais le bruit venant de sous la première arche, ils ne peuvent rien voir de là où ils sont. Sans doute des marginaux qui ont encore abusé de la bière et se chamaillent pour un rien. Cela attire l'attention de quelques passants sur le quai et l'un d'eux, apercevant les policiers, leur fait signe d'intervenir. Abert et Karim s'engagent dans le grand escalier de pierre ; pourtant l'inspecteur aurait préféré jeter tout de suite un œil au pont Napoléon, assez facile à enjamber même pour un homme âgé comme Sissot.

En arrivant sur le quai, ils découvrent plusieurs jeunes marginaux dont les chiens aboient avec force ; ils ont cloué au sol un des leurs, sans doute, et lui crient de rester tranquille. La résonnance sous la voûte en pierre du XVIII^e siècle est assourdissante, les vociférations alcoolisées se mêlent aux aboiements sauvages. Abert se dit qu'il aurait mieux à faire ailleurs et que ce genre d'intervention est du ressort de la municipale. En s'approchant plus rapidement, Karim pointe du doigt l'homme bloqué au sol par les genoux d'un jeune à la volumineuse coiffure rasta et Abert, avec un grand sourire, comprend qu'ils ont ceinturé Sissot au moment où il allait se jeter dans les tourbillons du fleuve. Vraiment, les dieux sont effectivement avec l'inspecteur. Ce dernier, aidé de Karim, prend le relais des jeunes et redresse fermement l'antiquaire qui cesse de se débattre.

— Ah ben, dit le rasta, avec vous il est plus calme ! Il est encore costaud le papy, j'ai eu du mal à l'empêcher d'sauter.

— Heureusement qu'on était là, dit un grand aux bras couverts de tatouages. Avec Jeff et Paulo, on a pu l'retenir. C'est pas comme l'aut' vieux, la semaine dernière. Quand on l'a vu flotter, c'était trop tard !

— Même les chiens s'y sont mis, ajoute sans doute Paulo, le roi du piercing. Ils l'ont mordu au mollet et il a perdu l'équilibre. C'est

comme ça qu'on l'a plaqué au sol...

— On est des héros, les mecs ! On a droit à une médaille en chocolat, hein commissaire ?

— Moi, j' préférerais un pack de bière pasque sauveteur en mer, ça donne soif !...

Abert remercie chaleureusement les jeunes gens et, avec Karim, encadre Sissot qui, depuis leur arrivée, est resté prostré et silencieux. Ils le remontent dans la voiture alors que les rares badauds se dispersent. Les pompiers arrivés sur les lieux, comprennent rapidement qu'ils ont descendu le canot de sauvetage pour rien. Pourtant la manœuvre n'est jamais facile puisqu'il faut s'engager sur le plan incliné en pavés, devant la faculté, et descendre jusqu'à la hauteur de l'arche de Noé qui a été construite par les bateliers de Loire. Pour ne pas laisser Karim seul avec le suicidaire, l'inspecteur prend son téléphone et félicite le capitaine des pompiers pour sa réactivité. Cette fois-ci, l'histoire finit bien... Le soulagement intense d'Abert se lit sur son visage et ses commentaires amusés sur la faune de la Loire le prouvent davantage :

— Quand j'étais étudiant, tous ces jeunes marginaux n'existaient pas... À l'époque, il y avait seulement quelques vieux, même pas SDF puisqu'ils squattaient les taudis du quartier Plumereau. Je me souviens surtout d'une vieille femme qui s'installait à côté de son vélo rue Nationale. Elle mendiait mais, surtout, elle chinait et entassait tout son bric-à-brac dans un cageot fixé avec de la ficelle sur son portebagage. Quelques années plus tard, le dessinateur Lelong, un Tourangeau, en a fait l'héroïne de sa BD *Carmen Cru*...

Abert, très euphorique, continue ses délires qui, visiblement, ne passionnent pas Karim et laissent Sissot totalement indifférent. À l'arrivée rue Marceau, ce dernier est installé en lieu sûr dans le sous-sol du commissariat. Ceinture, cravate, lacets lui sont retirés. On met en place une surveillance tournante et on lui promet un interrogatoire en règle pour le lendemain. Le pauvre homme refuse de s'alimenter mais accepte une bière. Il est totalement anéanti, non seulement par sa tentative avortée mais surtout par la perspective de ce qui l'attend.

En repassant dans leur bureau, les policiers trouvent un message de Chapier exigeant d'être tenu au courant de la suite des événements à n'importe quelle heure. Considérant que les résultats de l'enquête menée par Karim peuvent attendre quelques heures, ils se séparent et Abert appelle le commissaire. Le ton vif et cassant des premières secondes fait place à une ironie faussement conviviale quand l'inspecteur explique que tout est rentré dans l'ordre et que l'antiquaire est sous bonne garde. Chapier précise qu'il n'avait pas encore alerté le préfet et le juge et que, donc, l'honneur de la maison est sauf... Puis il conclut en rappelant que c'est lui qui a raison et que

Sissot est bien le coupable. Abert se contente d'émettre un bonsoir poli et raccroche en fredonnant : *Mais il y a peu de chance qu'on détrône le roi des cons.*

Pour se remettre de ses émotions, Abert décide de s'offrir un petit extra dînatoire et fait un large détour par la rue Colbert où il choisit de s'attabler au *Lapin qui fume*. On y est toujours bien accueilli par la patronne dans un décor de petit bouchon, peu de tables mais une ambiance chaleureuse et sympathique. Ce soir, il opte pour une planche gourmande entièrement dédiée au canard : manchon, terrine, magret, tout cela accompagné de fruits rouges, pommes au four et légumes anciens. Un pichet de bourgueil du mois est idéal pour faire couler tout ça !

En rentrant chez lui, l'inspecteur remonte la rue du Cygne afin de jeter un coup d'œil sur la Scellerie. La rue est déserte sauf devant le restaurant *Fiesta latina* où plusieurs jeunes femmes fument en commentant leur soirée d'enterrement de célibat. Beaucoup de vitrines restent allumées toute la nuit et, en passant devant l'*Art Gallery*, Abert constate qu'il a négligé de faire poser les scellés sur la porte. Mais il pense que ce n'est pas grave et il s'amuse de cette absence des scellés de la Scellerie. Décidément, ce petit bourgueil était sympathique... Assez de soucis avec Sissot, il est temps de s'aliter. Oui, vraiment, il aime les allitérations !

Où la rue de la Scellerie se dévoile...

Ce matin, même pas la gorge sèche. Tout juste la langue, peut-être, légèrement pâteuse... mais un bol de café remet tout cela en place. Abert pense qu'il doit aussi rétablir l'ordre dans son enquête. Il faut que Sissot parle. Il reste toujours persuadé de son innocence pour le meurtre de sa femme mais l'homme en sait beaucoup plus qu'il ne veut en dire. Comme s'il était tenu au secret, peut-être par la peur. Sa réputation lui semble primordiale. L'inspecteur hésite encore entre la méthode empathique et le rentre-dedans. Va-t-il tout lâcher et libérer sa conscience ou bien se refermer comme une huître ? Il en est là de ses méditations quand il réalise que ses pas l'ont inconsciemment dirigé vers la boulangerie de la rue Palissy. Il faut tout de suite prendre le nécessaire pour midi car la matinée sera trop chargée pour s'en préoccuper et, si Pichard n'est pas revenu, il n'y aura pas de livraison à domicile.

Bien fort dans la boutique, l'accorte boulangère lance :

— Bonjour Monsieur l'Inspecteur ! (il a quand même réussi à lui faire comprendre qu'il n'est pas commissaire comme elle s'est plu à l'appeler pendant longtemps).

Et, quand arrive son tour, il entend la boulangère prendre à témoin la clientèle :

— Alors, qu'est-ce que je sers à notre Hercule Poirot ?... Une part de flamiche ?! Et elle accompagne son bon mot d'un gros clin d'œil qui fait sourire tout le monde mais à peine l'intéressé.

— Je vous prends trois sandwiches, les mêmes... euh...

— Pas au poulet, Inspecteur ? !

Décidément, elle est en forme ce matin. Abert cherche une réplique amusante mais son cerveau est encore un peu embrumé :

— Euh... non, jambon-crudités, s'il vous plaît. Et trois macarons en dessert.

— Si vous prenez les boissons, j'vous fais l'tarif menu. J'ajoute trois bières ?

— Allez-y et faites-moi une petite facture.

En lui rendant la monnaie et en baissant soudain la voix, la boulangère demande :

— Vous avez coincé le détraqué de la galerie ? Si vous saviez les rumeurs qui circulent depuis deux jours...

Et, en remontant le son :

— Allez, bon courage Inspecteur ! Vous serez meilleur que Colombo !

Abert sort rapidement, sentant plusieurs paires d'yeux fixés sur lui, et serre son sac en plastique comme s'il contenait le nom de l'assassin.

En arrivant rue Marceau, quelle n'est pas sa surprise de voir que Karim est déjà là. Instinctivement, il regarde sa montre, craignant d'avoir trop traîné en chemin. Mais non, il n'est même pas encore neuf heures. Il s'abstient de toute remarque et salue son assistant en discussion avec Pichard qui, ce matin, a repris son poste. Le planton remarque le sac de la boulangerie et comprend qu'on le prive de sa mission humanitaire.

— D'ici cinq minutes, Pichard, vous nous amènerez le suspect qui a passé la nuit ici. Merci.

— L'hôtel de la police n'a pas encore d'étoile dans les guides et, pourtant, y a pas plus sécurisé, s'amuse le gardien de la paix qui guette le sourire des deux policiers, sauf que ceux-ci entrent tout de suite et ne lui offrent que leur dos.

Les deux hommes mettent au point leur stratégie d'interrogatoire. Finalement, Abert opte pour la manière forte, cela n'a déjà que trop traîné. Karim ne doit pas hésiter à le coincer, au besoin en utilisant les résultats de son enquête qui ne seront décortiqués que dans l'après-midi. Quand Pichard introduit le suspect, les deux policiers voient entrer une véritable loque humaine. Sissot n'a vraisemblablement pas dormi, n'a pris qu'un café et a le regard d'une bête traquée. L'inspecteur ressent même un peu de pitié pour ce pauvre type mais plus question de changer de tactique. D'ailleurs, son état de faiblesse devrait rendre les aveux plus faciles.

Au moment où l'interrogatoire va commencer, Chapier informe Abert qu'il vient de faire un communiqué de presse, annonçant l'arrestation du principal suspect et la résolution rapide de l'enquête. Il ajoute qu'il est prêt à recevoir les journalistes de *La Nouvelle République* et qu'il faut le prévenir dès que Sissot aura tout avoué. L'inspecteur n'a pas le temps de faire remarquer qu'il va trop vite en besogne, son interlocuteur a déjà raccroché. Tout cela pour s'exprimer le premier... Entre ses dents, Abert maugrée : *Si je pensais merde tout bas, je ne le disais pas.*

Puis, se posant bien en face de l'inculpé potentiel, le policier lance le premier assaut :

— Monsieur Sissot, ces dernières heures vous avez accumulé les bêtises et toutes vont dans le même sens : votre culpabilité dans le meurtre de votre femme.

Pas de réponse, seulement des mouvements de dénégation.

— Vous avez menti dès le départ sur votre emploi du temps. Vous avez été incapable de fournir les preuves de votre alibi. Vous avez, à plusieurs reprises, sciemment retardé le cours de l'enquête en ne vous présentant pas aux convocations, en ne fournissant pas les documents demandés. Acculé, vous avez tenté de fuir dans la mort... peut-être aussi, étouffé par le remords.

Karim s'engouffre dans le silence :

— Nous savons qu'vous menez une vie d'joueur enragé et qu'vous avez dilapidé des fortunes...

Abert poursuit :

— ... et que votre situation financière est actuellement très délicate. C'est la raison pour laquelle vous vous êtes brouillé avec votre fille Isabelle...

C'est ce prénom et cette allusion qui font sortir Sissot de sa torpeur et de son mutisme :

— Ah ! Elle s'est vengée, la petite garce... Je ne sais pas ce qu'elle vous a raconté mais il faut que vous sachiez que c'est elle qui m'a mis à la porte de chez elle, qui m'empêche de voir mes petits-enfants. Tout ça parce qu'elle n'a jamais pu accepter que Viviane remplace sa mère.

Et, soudain, il explose :

— Veuf ! J'étais veuf... J'avais bien le droit de refaire ma vie. Mais elle avait trop peur de perdre l'héritage. C'est ça ! Elle a refusé de rencontrer ma nouvelle femme, m'a interdit de revenir dans sa maison à La Riche, a monté ses enfants contre moi. Pour eux, je suis un monstre qui dépense tout le patrimoine familial dont ils devaient hériter.

Il se redresse alors et frappe la table de sa main :

— Et qui vous dit que ce n'est pas elle qui a tué ma femme pour être sûre de toucher l'héritage ? Quand on est capable de tant de haine injuste, de cupidité sans cœur, on peut bien assassiner, non ?!...

Abert ne pensait pas obtenir une telle sortie sur l'allusion à sa fille et il reprend la main :

— Nous enregistrons vos sentiments à l'égard de votre fille mais cela ne nous éclaire pas sur votre tentative de suicide et toutes les magouilles que vous avez cherché à dissimuler. Reprenons les choses dans l'ordre : d'où vous vient cette fringale du jeu ?

— J'ai toujours aimé jouer mais, depuis quelque temps, c'est une véritable addiction, cela conditionne même toutes mes actions.

— Ce *quelque temps*, vous pouvez lui donner un peu d'contenu ? questionne Karim.

Un silence puis un profond soupir et, enfin, une réponse :

— Depuis deux ans environ, tout va mal... Viviane s'est éloignée de moi, tant affectivement que professionnellement. On se disputait souvent pour des riens comme pour l'essentiel. J'ai compris que je la perdais.

— Ça correspond à l'apparition d'Bastien Toni, hein ? poursuit le stagiaire.

— Oui mais... pas que lui.

— Que voulez-vous dire exactement ? demande l'inspecteur.

— On avait toujours été réglo en affaires, elle comme moi. Ça

marchait bien comme ça, on gagnait notre vie honnêtement. Et le contexte général a changé. On a vu peu à peu nos bénéfices fondre, la clientèle se faire de plus en plus rare. On avait à rembourser les prêts pour la maison de Saint-Cyr, on vivait sur un trop grand train tous les deux... Et finalement, on a compris que ça se gâtait. Viviane a commencé à ne plus déclarer tous ses gains, à faire des coups en douce, à trafiquer un peu des œuvres douteuses. Elle m'a poussé à faire de même, pour nous en sortir, et je me suis laissé convaincre. Je l'aimais, Monsieur l'Inspecteur, et j'ai cru pouvoir la reconquérir en acceptant ses nouvelles méthodes. Je me suis mis à faire du recel et, en même temps, avec ces copieux bénéfices, je pouvais jouer en espérant gagner encore plus. Ma femme n'était pas trop d'accord pour le jeu mais, pendant ce temps-là, je lui laissais la voie libre pour s'amuser avec son beau Corse.

— Vous avez dit que vous ne le pensiez pas capable d'avoir assassiné votre femme !

— C'est un matamore mais je le crois trop lâche pour tuer. Garçon intéressé, ça c'est sûr mais pas au point de devenir meurtrier. Non, je ne crois pas.

— Et comment avez-vous pu organiser votre affaire de recel ?

— Justement, c'est par l'intermédiaire de Toni...

— Ah ! fait Karim, l'bouquiniste joue aussi sur plusieurs tableaux...

Abert fredonne dans sa tête : *Si le vol est l'art que tu préfères, prends donc pignon sur rue, mets-toi dans les affaires...*

— Je ne suis pas une balance, moi, ajoute Sissot.

— Non mais, de toute façon, c'est vous ou lui ! Et pour vous, il n'y a plus le choix... Laissez remonter la vérité, croyez-moi, ça soulage. Et à chacun de prendre ses responsabilités.

— Et en plus, poursuit Karim, vous l'avez dit vous-même, vot'malhonneteté est accidentelle, l'juge en tiendra compte.

Sissot accuse le coup en entendant le mot *juge*. Karim comprend trop tard qu'il a dit une bêtise. Alors, Abert vole à son secours :

— Plus vous pourrez nous aider et plus cela vous aidera pour la suite. Pour l'instant, votre affaire, c'est notre travail. C'est la confiance réciproque qui permet d'avancer. Donc, Toni vous a proposé des objets, des meubles de provenance, disons, non certifiée.

— En fait, c'est par son collègue, Didier Miget...

— L'aut'bouquiniste, celui d'*Aux belles reliures* en face du Grand Théâtre, précise Karim qui l'a rencontré.

— Il fréquente régulièrement la salle des ventes, surtout le lundi quand il y a des lots de livres. Il retrouve d'autres bouquinistes mais aussi des antiquaires, des brocanteurs et, parmi eux, il y a quelques brebis galeuses. À force de se connaître et de discuter, ils en viennent à se repasser des affaires.

— Mais lui, Miget, il vend qu'des livres, non ? interroge Karim.

— Oui, ça, c'est ce qui l'intéresse. Et justement, quand on lui propose un trafic d'objets, il pense à moi. En fait, il en a parlé à son copain Toni qui l'a redit à Viviane et elle me l'a proposé. La première fois, j'ai beaucoup hésité et puis après... j'ai vu que c'était facile. J'ai trouvé une filière parisienne et c'est devenu régulier.

— C'est-à-dire ? insiste Abert.

— Attendez... Je ne suis pas un pro du recel. En deux ans, j'ai dû faire une dizaine d'affaires. Et puis, ce n'est pas toujours juteux comme la dernière fois.

— Ah oui, Chanteloup ! Ça s'vend bien..., relance Karim, et vous savez d'où v'nait ce mobilier ?

— Dans ce genre d'affaire, moins on en sait et mieux c'est. Je prends et je ne demande rien. Jamais d'informations.

— Parfait ! On va mettre tout ça au propre. Ne vous inquiétez pas, tout a été enregistré. Je fais taper votre déposition et, en attendant, vous allez regagner notre sous-sol. Tenez, il faut que vous mangiez... Et Abert sort du sac de la boulangerie un sandwich, un macaron et une cannette.

Karim reconduit Sissot pendant que l'inspecteur appelle le secrétariat. Puis il décide de s'attaquer à l'ordinateur de la galeriste mais, quand le stagiaire revient, il le sent impatient de lui rendre compte de son enquête de la veille chez les commerçants de la Scellerie. Toutefois, avant de l'écouter, Abert veut lui faire part de ses premières conclusions : pour lui, Sissot a été sincère, il n'est pas l'assassin et, s'il est malhonnête par accident, ce n'est pas un truand. En revanche, il va falloir aller cuisiner le bouquiniste...

— Miget, précise Karim.

— Oui, enchaîne l'inspecteur, il a sûrement des choses à nous révéler sur les filières tourangelles. Et puis le don Juan a peut-être encore quelques petits secrets en réserve. Alors, à toi, maintenant !

Karim reprend ses notes : il a vu le responsable de l'agence immobilière, le nouveau galeriste, la dame de l'institut de beauté, le marchand de monnaies et le fameux bouquiniste d'*Aux belles reliures*.

— Parfait ! *Comme les coupeurs de cheveux en quatre m'ont fait peur*, sois synthétique et va à l'essentiel.

— L'agent immobilier, Pierre Biraud, n'a rien à dire. Il est souvent en visite ou au téléphone et, en général, y n'fréquente pas ses voisins. Mais il a été traumatisé par la vue du cadavre d'Madame Sissot, il doit encore en faire des cauchemars. L'nouveau galeriste, Aymeric Lavin, est installé qu'depuis quelques mois ; il vient d'Montluçon.

— Il s'est rapproché de Madame Sissot ? Il joue dans la même catégorie, non ?

— J'ai pas senti d'atomes crochus. Il a l'air de trouver qu'les choix

d'la dame sont pas en rapport avec la région...

— Ça, il n'a peut-être pas forcément tort, commente Abert.

— Oui, oui, il est plus varié et surtout il a pas d'stock, comme elle. Y travaille au coup par coup en organisant des expos où y vend les œuvres.

— Et ça marche ?

— J'ai cru comprendre qu'ça n'correspond pas vraiment à c'qu'il attendait en venant ici... Y poursuit encore un peu et lâchera bientôt si ça reste toujours morose. Il est marié, père d'famille tendance catho et Viviane n'est pas du tout son genre, si vous voyez c'qu'je veux dire. Il a quand même fait une p'tite allusion aux méthodes *personnelles* de sa collègue qui n'sont pas du tout les siennes... Il a pas trahi davantage le secret d'la confession.

— Et maintenant, une minette pour te réconforter : la dame de beauté !

— Attendez... Si vous saviez comme j'me suis fait draguer ! Elle a un sacré tempérament, cette Émilie Dumans... L'problème qu'elle a, et ça va pas aller en s'arrangeant, c'est qu'elle commence à être vieille. Et comme elle fait gaffe à son look, elle est la première cliente de son *Salon d'Aphrodite*. Et va-z-y l'bronzage intégral...

— Ah ! s'exclame Abert, tu as mené loin tes investigations, mon garçon...

— Oh, c'est pas sorcier, hein ! Avec le décolleté qu'elle a, on voit tout d'suite qu'elle doit pas s'encombrer d'tissu pour la bronzette. Elle doit aussi pratiquer les masques d'beauté, les bains d'boue...

— Ou... couchée ! s'amuse Abert.

— Bref... la totale ! Elle m'a même proposé des séances gratuites.

— Attention ! Corruption de fonctionnaire dans l'exercice de son travail...

— Y a pas d'danger, moi, j'fais pas dans les soins palliatifs ! Et puis, quelle langue sale... Elle a bavé sur tout l'monde : l'agent immobilier qui, selon elle, a des mœurs spéciales... L'marchand de monnaies qui s'rait un vieux vicieux... Viviane, bien sûr, qui fait l'trafic de faux... L'bouquiniste Toni qui tire plus vite que son ombre... La tapissière qu'aurait été mannequin dans sa jeunesse... L'antiquaire dont les cornes de cocu traînent par terre...

— C'est quand même toujours dans le même registre, non ? Soit tu es tombé sur une rue très sexuée, soit la dame est trop frustrée pour être honnête...

— J'ai réussi à m'sortir de ses griffes mais c'est une sacrée mante religieuse. La prochaine fois, j'vous la laisse ! C'est plus sûrement vot'genre...

— Merci, sans façon. Et d'abord, tu ne connais pas mon genre, hein ? Moi, je vis à *l'écart de la place publique, serein, contemplatif, ténébreux*,

bucolique...

— Sur l'marchand d'monnaies, rien à dire. C'est un vieux grincheux qui n'sort jamais d'sa boutique et qui a toujours la loupe à l'œil. Pas d'avis sur ses penchants.

— Et tu as gardé le meilleur pour la fin : le second bouquiniste, le magouilleur du quartier...

— Didier Miget en personne ! Pas causant, le rat d'bibliothèque. Poli mais pas plus. Discours habituel sur la crise, *mon pôv'monsieur*, selon lui toujours plongé dans ses *grimoires*, j'cite, à frotter ses reliures et classer ses gravures. Il a reconnu qu'y chine beaucoup, sur la brocante du boul'vard Béranger l'quatrième dimanche du mois, chez Emmaüs à Esvres et qu'y s'déplace souvent chez les particuliers pour estimer et acheter leur bibliothèque. Et qu'il est souvent à la salle des ventes boul'vard Giraudeau. Bref, l'cliché du parfait bouquiniste !

— Oui, tout cela semble bien vrai, ce qui manque ce sont quelques petites opérations en sous-main. Nous irons lui en parler cet après-midi.

Et Karim de conclure :

— Y va pas êt'content de m'revoir, je pense...

— Eh bien, il en aura deux pour le prix d'un. Deux tomes bien reliés... peut-être en peau de chagrin ?!

— Pardon, euh... Chef... C'est censé être drôle ou c'est encore du Brassens ?

— Ni l'un ni l'autre... Le chagrin, c'est une peau que les relieurs utilisent pour recouvrir les livres. Mon père était bibliophile, je connais, et *La Peau de chagrin*, c'est un des plus célèbres romans de Balzac... Tu sais, Balzac, celui qui est né rue Nationale et qu'on n'a pas voulu honorer en donnant son nom à cette artère tourangelle ?

— Ouais, oh ça va, hein ! *Sachez*, M'sieur Je-sais-tout, qu'j'ai lu du Balzac, moi, au lycée et qu'avec mon prof, on a même visité l'manoir au bord de l'Indre, à Saché où il a écrit... euh... Ah zut !...

— *Le Lys dans la vallée*, peut-être ?

— Ouais... Donc, vot' Balzac, hein... Merci, j'ai donné !

Les deux policiers décident de faire leur pause-sandwich en s'amusant sur l'ordinateur de Viviane. Cela fera gagner du temps et Abert, inconsciemment ou non, se dit que les compétences de Karim peuvent être utiles dans ce genre d'investigation. L'inspecteur confie donc l'engin à son stagiaire et rapproche son siège, après avoir fait la distribution du repas. Avant même que la critique fuse, Abert signale que, pour éviter les disputes, c'est jambon-crudités pour tout le monde. Pas le temps de finasser ! Quant au macaron, il n'a aucune préférence, de toute façon c'est du sucre et du colorant et il prendra le dernier restant. Pas de commentaire sur sa droite mais un vigoureux coup de mâchoire qui entame le pain bien craquant.

Très vite sur l'écran apparaît le travail de Super Mario. Tout est bien classé et, en un clic, on fait apparaître les clients, les artistes, les frais généraux.

— Ah, y vous connaît bien, Frolier... L'travail est plus que mâché. Prédigéré que j'dirais...

— Mange ! Tu te sens inutile mon pauvre Karim. Tiens ! Clique donc là sur Artsworld qu'on voit ce qu'il a dans le ventre.

Super Mario a tout regroupé : les courriels, les commandes, les factures. On peut suivre, mois après mois, tous les échanges entre ce site de vente en ligne d'art contemporain et la galerie tourangelle. C'est par les œuvres du sculpteur local, Michel Volard, que les premiers contacts ont eu lieu. Viviane a vendu par ce biais plusieurs compositions métalliques. On retrouve les échanges fructueux et, à chaque fois, elle fait apparaître le pourcentage qu'elle a obtenu pour elle. Confortable. Mais, depuis quelques mois, elle a fait des propositions qui sont restées vaines, le marché s'étant effectivement ralenti. Pourtant, elle a essayé de placer de nouveaux produits. Ce qui attire l'œil d'Abert, c'est qu'il est mentionné trois lithographies de Picasso, Dali et Chagall... Celles-là même, sans doute, que Karim a découvertes au fond de la réserve. Plusieurs courriels d'Artsworld se succèdent et demandent les certificats d'authenticité. L'organisme refuse de mettre sur son site des œuvres non attestées. Viviane a cherché à gagner du temps en écrivant qu'elle les enverrait rapidement et que cela n'empêche pas de les proposer tout de suite à la vente. Visiblement, elle avait besoin d'argent. Dans un dernier message remontant à une quinzaine de jours, elle se dit même prête à baisser ses prix si des clients sont intéressés. La seule réponse, c'est : « Sans certificat, pas de vente ».

Le lien est facile à faire avec la lettre recommandée apportée par la factrice. En cas de problème Artsworld s'est protégé en envoyant un document officiel qui le couvre. Et voilà ! Viviane faisait dans le faux... Monsieur dans le recel et Madame, dans le trafic de copies. C'est comme cela qu'elle s'est retrouvée coincée.

Karim poursuit :

— Et ça pourrait être l'mobile de sa mort ? Pourtant, personne n'a été grugé puisque les lithos sont encore là...

— Peut-être que le mari pourra nous dire d'où proviennent ces faux. Et elle a sans doute réussi à en écouler avant Artsworld. Tiens ! Lance une recherche dans sa messagerie avec *lithographie*.

Plusieurs occurrences apparaissent mais aucun grand nom de l'art du XX^e siècle. Ce sont des œuvres d'artistes locaux comme Spiesser.

— J'vais essayer dans l'fichier clients, propose Karim. Rien...

— Va dans les factures mais, à mon avis, c'est perdu d'avance. Elle n'a pas voulu laisser de traces, même pour elle.

En effet, rien n'apparaît dans les différents dossiers reconstitués par Frolier. Abert résume :

— Soit c'était son premier coup avec Artsworld et ça a échoué... Peu probable ! Soit elle avait déjà pratiqué dans sa galerie et, pour ne pas éveiller les soupçons, tout se réglait en liquide. Là, elle a voulu jouer sur le Net et elle a perdu. Ce qui est curieux dans cette affaire, c'est que l'assassin a fouillé la réserve – puisque plusieurs cartons étaient éventrés – et qu'il a laissé les lithos au fond.

Karim reprend :

— Elles étaient quand même bien planquées. J'en ai remué des affaires avant d'les découvrir. Il a p't-être été dérangé et n'a pas pu bien chercher.

— Oui, et apparemment, il a perdu du temps à retirer une bague. Pourquoi y tenait-il tant ?

— Encore une bonne question pour l'mari, hein ? se réjouit Karim.

— Ça, c'est pour ce soir. D'abord, on s'occupe du bouquiniste.

— OK mais, en descendant, on s'prend un café au distributeur.

— J'ai mieux à te proposer. Tu choisis un bar de la rue de la Scellerie, le *Scaramouche* ou le *Molière*.

— C'est vit'vu, Chef ! Si vous voulez vous attabler avec les deux bouquinistes, c'est l'*Molière*. Si vous voulez entendre parler musique, c'est l'*Scaramouche*, c'est là où ceux du Grand Théâtre font la pause.

— Je suis pour l'adoucissement des mœurs, tu le sais bien... *Car devant la musique, il tombait à genoux !*

Les deux hommes décident de se rendre à pied rue de la Scellerie et adressent en chœur un salut joyeux à Pichard qui a la mine triste mais auquel ils se gardent bien d'en demander la raison. Pourtant, celui-ci décide de les retenir :

— S'il vous plaît, Inspecteur, c'est vrai que l'antiquaire n'est pas honnête ? Parce que, du coup, le guéridon de ma femme, peut-être que c'est un faux...

— Non, non, mon vieux, réplique Abert tout en poursuivant son chemin, c'est un vrai !

— Ah ! J'aime mieux ça !

— Mais il a été volé, ajoute Karim en emboîtant le pas de son chef, tu es devenu receleur...

Les deux hommes s'éloignent sans voir le visage déconfit de leur collègue, resté bouche bée. Ils regagnent en riant la rue Nationale qu'ils traversent en biais pour rattraper la rue de la Scellerie qu'ils remontent à moitié. Même si le mois de janvier est très doux cette année, les policiers non-fumeurs s'installent à l'intérieur du café choisi. Pas de chance ! Il ne doit pas y avoir de répétition au Grand Théâtre, aujourd'hui, car le *Scaramouche* est désert. Ils sont immédiatement servis et Abert sent bien que le patron est heureux

d'avoir un peu de compagnie. Très vite, la conversation roule sur le crime et les deux hommes profitent de leur anonymat pour prendre la température de la rue.

— Vous savez qu'en fait, il y a deux rues. Moi, je suis dans la partie la plus commerçante. C'est un peu comme si la rue des Halles se poursuivait là. Surtout des boutiques de fringues... Et puis, de l'autre côté, c'est le Grand Théâtre qui fait frontière, vous avez les antiquaires, les galeries, les bouquinistes. La vraie Scellerie !

Abert saisit la balle au bond :

— Pourtant, à votre porte, il y a aussi un bouquiniste, il me semble ?

— Oui, vous avez raison mais Didier, c'est un fossile. Il paraît qu'il y a vingt à trente ans, il y avait aussi des antiquaires de côté-là et puis, peu à peu, c'est les fringues qui les ont grignotés. Je n'sais pas si vous l'savez mais, ici, c'était la rue des imprimeurs et des libraires. Depuis le Moyen Âge. Il en reste pas grand-chose, hein !

Karim rebranche le cafetier sur le bouquiniste :

— Donc, y a longtemps qu'il a sa boutique, là ?

— Oh, oui, il a toujours travaillé là. Quand j'ai repris l'café, y a maint'nant... Oh là là... oui, quinze ans, il était déjà bien installé. Il adore son métier.

Abert creuse le sillon :

— On dit que ce n'est pas facile en ce moment...

— C'est difficile pour tout l'monde, vous savez... Regardez chez moi, c'est pas la foule, hein ? Bon, lui, il a quand même toujours du passage. Aux beaux jours, c'est les touristes qui cherchent des bouquins régionaux... et puis, surtout, il a sa clientèle, ses fidèles, ceux qui viennent régulièrement et qui repartent souvent avec un livre. Ah, tiens ! Comme ce pauvre Monsieur Choral, vous savez, celui qui s'est suicidé l'autre semaine. C'est triste, hein... Y venait chaque jeudi. Didier m'disait : « Ah, j'te laisse, j'ai Tacite qui vient m'raconter ses histoires ».

— *Tacite* ? interroge Karim.

— Non, en fait y s'appelait Horace, Horace Choral, mais il avait enseigné toute sa vie le latin et le grec au lycée Descartes et y paraît qu'ses élèves le surnommaient comme ça...

Abert fait le lien avec l'enterrement auquel Chapier a assisté il y a trois jours :

— Il avait pris des responsabilités à sa retraite, non ?

— Bien sûr, vous savez, il était président de la sat, la Société archéologique de Touraine. Y devait avoir une belle bibliothèque chez lui. J'sais pas c'que ça va devenir... Parce que c'était un vieux célibataire endurci, sans héritier. Didier disait – mais c'est entre nous, hein ? – qu'il n'avait dû connaître de femme que dans ses livres. Ben,

il le sait, hein, puisque c'est lui qui les lui vendait !

L'heure tourne. Le cafetier s'est assis à côté des deux buveurs qui ont renouvelé la commande ; car l'expresso de provenance italienne n'a rien à voir avec la saumure noirâtre du commissariat. Pourtant Abert décide de mettre un terme à la pause car, parti comme ça, le patron du *Scaramouche* peut les retenir tout l'après-midi. Ils le saluent et entrent immédiatement dans la boutique *Aux belles reliures*. Elle semble vide mais, en fait, Miget est devant son ordinateur dans la petite pièce du fond. Quand il redresse la tête, il reconnaît tout de suite Karim et, d'un clic rapide, ferme son ordinateur.

Abert se présente et propose d'approfondir l'entretien précédent. Miget est sur la défensive, cela se sent tout de suite. Il ne donne pas de siège et les trois hommes restent, face à face, de part et d'autre de la grande table centrale où s'entassent de très nombreux livres brochés ou reliés. Le policier commence en douceur :

— Depuis combien d'années exercez-vous votre métier ?

— Plus de trente-cinq ans. Je suis un des plus vieux commerçants de la rue. Puisque ça vous intéresse, et avant que vous me le demandiez, j'ai fait des études d'histoire, là, à la fac des Tanneurs et comme j'ai touché un petit héritage, j'ai racheté le fonds à un vieux collègue et, depuis, je n'ai plus quitté mes bouquins.

Abert enchaîne, laissant Karim silencieux pour l'instant puisque celui-ci a déjà eu sa part d'interview et qu'apparemment le courant passe mal avec le bouquiniste :

— Vous devez bien connaître tous les circuits de Tours et des environs ?

— Si c'est des lieux d'achat et de vente de bouquins dont vous voulez parler, en effet, je connais bien. Et je suis, en toute modestie, très bien connu. C'est un avantage dans ma profession car on vient souvent me proposer d'acheter des bibliothèques ou de liquider des héritages, ce qui me vaut parfois de tomber sur une rareté.

— Comment ça se passe ? demande l'inspecteur.

— Oh, c'est simple ! Les héritiers, par exemple, me demandent de faire une proposition d'achat d'un ensemble et, s'ils acceptent, je les en débarrasse. En général, il y a de tout : des vieux brochés de l'entre-deux-guerres sans valeur, des recueils de poésie du XIX^e complètement kitsch, et puis, parfois, une pépite, une belle reliure ou une édition *princeps*...

— *Princeps* ? demande Karim qui, sans en avoir l'air, suit la conversation.

— C'est le premier tirage, le plus recherché, répond-il avec dédain. Ça paye pour le reste, les bouquins de poche par exemple. Il m'est arrivé de revendre un seul ouvrage plus cher que tout le lot que je venais d'acheter. Mais bon, on n'gagne pas à tous les coups.

— Eh oui, reprend Abert en guettant la réaction de son interlocuteur, c'est souvent comme ça... C'est le cas aussi pour votre collègue antiquaire, hein ? Il est joueur, vous le savez...

— Oh, je n'me mêle pas de ses affaires, moi.

— Ah bon ? rétorque Karim pour se venger. Vous n'lui avez jamais proposé d'faire des affaires ensemble ?

— Une fois ou deux, peut-être, mais...

— Mais... Si je vous parle de meubles de l'ancien château de Chanteloup, vous devez vous rappelez ? insiste Abert. Ce n'est pas très vieux, ça ? Enfin, je veux dire, l'affaire entre vous bien sûr... Je ne parle pas du mobilier XVIII^e du duc de Choiseul !

— Ah oui... Un client qui me vendait plusieurs lots de belles reliures m'avait proposé aussi quelques-uns de ses meubles. Mais ça, c'est pas mon job alors je lui ai donné l'adresse de Sissot.

— Comment expliquez-vous que l'antiquaire les ait revendus en douce à Paris ? C'était, selon vous, une transaction honnête ?

— Je crois, dit Miget, mais je n'sais pas c'qu'ils ont fait. Moi, j'ai acheté quelques livres, c'est tout. Et d'un geste vague, il désigne les étagères derrière lui mais abaisse rapidement le bras, voyant le regard des policiers.

Karim s'approche des rangées de livres reliés. Ce sont en effet de beaux exemplaires, au dos orné de fers : des œuvres de Ronsard, Virgile, Tite-Live. Karim en sort un sous l'œil sévère du bouquiniste. Il commence à le feuilleter :

— Ouh là !... C'est en latin mais j'suis bon, hein, j'arrive à comprendre : *Tragoedia selectae Aeschyli, Sophoclis, Euripidis*.

— C'est du théâtre grec traduit en latin au XVI^e siècle, on est en pleine Renaissance. Certains textes sont même traduits par Érasme, le prince de l'humanisme, précise Miget à l'attention de Karim.

— Belle pièce, constate Abert qui demande si on connaît tous ceux qui ont possédé cet ouvrage depuis l'origine.

— Il y a souvent des *ex-libris*...

— Encore du latin, ronchonne Karim.

— *Ex-libris meis*, ça veut dire *Faisant partie de mes livres*. Donc, cet ouvrage m'appartient, ajoute le bouquiniste avec une certaine morgue.

— Ah oui, fait Karim, là au dos d'la couverture, y en a un ex-machin... Regardez l'dessin, c'est un squelette qui lit... Et il tend l'ouvrage à Abert.

— Attention ! la reliure est fragile, fait Miget. Ne l'ouvrez pas autant, elle pourrait s'casser. Et il referme l'ouvrage rapidement et le replace précautionneusement.

Devant ces rangées de beaux livres, Abert est renvoyé plusieurs années en arrière, dans la bibliothèque de son père qui collectionnait surtout des auteurs français du XX^e siècle. Celui-ci avait rencontré un

petit relieur amoureux de son métier qui, année après année, s'était occupé des livres de Maurois, Giraudoux ou Cendrars que son père achetait chez les bouquinistes parisiens, notamment sur les quais. Abert retrouve cette odeur particulière du vieux papier mêlé au cuir et laisse glisser son regard sur tous ces dos aux couleurs variées mais souvent passées. Karim le tire de sa nostalgie en sortant un autre livre pour y découvrir l'image du collectionneur :

— Ah, ben c'est l'même ! Y a *ex-libris* écrit en haut, au-dessus d'la tête du squelette et, sur son livre, deux initiales : *H.* et *C.*

— C'est sûr que vous pouvez retrouver plusieurs livres de la même bibliothèque. Mais, peu à peu, ils sont revendus et dispersés, précise le bouquiniste. Vous savez que certains bibliophiles exigent par testament que leurs précieux livres soient revendus à leur mort pour qu'ils se répartissent dans de nouvelles collections. Ils continuent ainsi leur vie, de bibliothèque en bibliothèque.

— C'est ce qu'a fait le grand mécène Pierre Bergé, avant de mourir. Il a vendu aux enchères ses plus belles pièces, dit Abert en regardant Miget.

— Je n'y suis pas allé... Au-dessus de mes moyens, ce genre d'opération !

— Comment sont vos relations avec votre collègue Bastien Toni ? s'enquiert Karim qui, après avoir remis en place le livre, en sort un autre à la recherche d'une nouvelle vignette.

— Nous nous entendons bien. Il est jeune dans la profession mais se débrouille pas trop mal... enfin, à condition de trouver des clients. C'est le gros hic en ce moment. On prend souvent le café ensemble au *Molière*.

— Ah ? Vous n'êtes pas client du *Scaramouche* ? demande l'inspecteur.

— Si, bien sûr, aussi... En général, le café du matin, c'est le *Scaramouche* et celui du midi, c'est l'*Molière*. On se met en terrasse pour fumer en même temps. Ça permet de rester en bons termes avec tout le voisinage.

Karim intervient :

— L'autre n'a pas d'*ex-libris* mais c'est lui-là qui a appartenu à... Horace... Hennion. Y a un château en vignette.

— Non, le reprend le bouquiniste, ce n'est pas un château, c'est l'ancien archevêché, aujourd'hui le musée des Beaux-Arts. Hennion en a longtemps été le conservateur.

— On peut apprendre beaucoup de choses en feuilletant des livres mais ils gardent aussi de lourds secrets, non ?... On aura peut-être besoin de se revoir, Monsieur Miget, ajoute Abert. Merci de nous avoir reçus.

Le bouquiniste les salue sans marque excessive de courtoisie et, dès

qu'ils sont sortis, va composer sur son portable le numéro de Bastien Toni.

— Aujourd'hui, c'est la journée des Horace, fait remarquer Karim : Choral... Hennion... Moi, j'avais jamais rencontré ç'prénom avant.

— Oui, s'amuse Abert, les Horace... Mais notre ami Miget, lui, c'est un coriace. Le combat n'est pas terminé !

Ils retournent à pied au commissariat, envoyant un petit signe en passant au cafetier qui attend les clients derrière sa porte vitrée. Comme il a vu que les deux hommes ressortaient de la bouquinerie, il y entre pour demander à son voisin qui sont ces deux clients :

— Des flics, bien sûr ! Ils cherchent l'assassin d'Viviane... Mais j'aime pas comment ils fouinent partout. Ils jouent les naïfs, faut s'en méfier.

En regagnant sa boutique, le cafetier essaie de se souvenir s'il n'a pas été trop bavard. Ah, ils l'ont bien cuisiné sans qu'il se doute de quoi que ce soit...

De retour dans leur bureau, les policiers font monter Sissot qui sort tout juste d'un interrogatoire avec la brigade financière et qui ne semble pas très frais. Voyons si cela va faciliter les confidences sur certains points, songe Abert.

— Voilà, Monsieur Sissot, nous progressons dans l'enquête. Pas assez rapidement à notre gré mais, tout de même. Nous avons maintenant quelques questions plus précises à vous poser.

C'est Karim qui attaque :

— Depuis combien d'temps vot'femme travaillait-elle avec Artsworld sur Internet ?

— C'est assez récent, je dirai... deux ans.

— À part les œuvres d'Michel Volard, qu'a-t-elle vendu par leur intermédiaire ?

— Je ne sais pas. Ces derniers temps, elle m'avait dit qu'ils faisaient des difficultés pour accepter sa marchandise.

Abert enchaîne :

— Des lithographies, par exemple ?...

— Oui, peut-être... Viviane restait toujours évasive.

— Savez-vous où elle se les était procurées ?

— Non. Dans un lot à la salle des ventes, peut-être... je ne me souviens pas qu'elle les ait achetées à un particulier.

— Vous pensez, reprend Karim, qu'elle a compris qu'elle s'était fait avoir ? Ce sont des faux.

— Oui, renchérit Abert, des copies de litho de grands peintres avec une fausse signature.

— Ah, ça alors ? ! Vous êtes sûrs ? Ma femme avait l'œil en général, elle prenait toutes les précautions nécessaires, elle était très vigilante

en affaires...

— Donc, elle savait pertinemment qu'elle vendait de faux Picasso, Dali ou autres... Et c'est pour cela que les relations avec Artsworld se sont gâtées.

— J'ai du mal à le croire... Des faux !

Sissot semble vraiment sincère. Sa femme compartimentait ses relations et se livrait seule à son petit trafic. Seule ? Enfin, ce n'est pas elle qui les produisait.

— Votre femme avait-elle un don pour le dessin ? Pour l'imitation de signature ?

— Non, cela c'est sûr, elle ne savait pas faire... Elle le regrettait d'ailleurs souvent mais elle n'était pas douée. Alors qu'étant jeune, avant de me rencontrer, elle fréquentait le milieu de l'école des Beaux-Arts, elle enviait beaucoup ses amis d'être si habiles...

— Autre chose, enchaîne Abert, voici les bijoux que portait votre femme. Et il sort une pochette plastique de son tiroir, apportée par Bouyade en son absence. L'antiquaire est visiblement très ému de retrouver l'alliance de sa femme, la belle améthyste montée en bague et ses deux boucles d'oreille en or.

— Est-ce qu'il manque quelque chose ? demande Karim.

— Euh... non, je ne crois pas, dit-il d'une voix hésitante.

— Une autre bague, peut-être ? insinue Abert.

— Ah, oui ! Bien sûr... Celle qu'elle portait à l'autre main.

— Comment était-elle ?

— Toute simple, une bague torsadée... Je ne sais même pas si c'était de l'argent. Elle y tenait beaucoup, elle venait de sa famille, sa grand-mère peut-être, je ne me souviens plus...

— L'assassin s'est acharné sur le doigt de votre femme car il voulait absolument retirer ce bijou. C'est donc que celui-ci pouvait donner un indice sur les raisons de sa mort, qu'en pensez-vous ?

— Je ne vois vraiment pas ce que cela signifie. Ce qui est sûr, c'est que la bague que je lui ai offerte avec l'améthyste a plus de valeur que l'autre. Et il l'a laissée... Je me souviens que, quand je la lui ai achetée, on était allé chez Yvan Barrault, le bijoutier de la rue, un peu plus haut. Je lui avais proposé de remplacer cette bague par la mienne. Elle n'a jamais voulu et c'est là qu'elle a dû me dire que c'était un bijou de famille.

Karim demande :

— Avez-vous une photo des mains d votre femme ?

— Non, je ne crois pas... Mais donnez-moi un papier, je vais essayer de vous dessiner le motif qui faisait tout le tour. D'une main un peu hésitante, Sissot trace des sortes d'entrelacs qui s'enroulent en tournant autour de la bague.

— C'est de l'art celtique ? en déduit Abert.

— Pourtant, toute la famille de ma femme est berrichonne. Pas le moindre Breton dans ses ancêtres.

— Et elle vous avait dit qu’c’était l’héritage d’sa grand-mère ? poursuit Karim.

— Je me souviens, chez le bijoutier, elle s’était presque fâchée. Cela m’avait surpris car je trouvais que cela faisait assez pacotille et, à côté de ma bague, cela jurait. Mais elle n’a rien voulu entendre. Et c’est pour faire cesser la discussion... – Oui, je me rappelle maintenant – qu’elle a affirmé que sa grand-mère la lui avait confiée avant de mourir. Je ne pouvais plus rien dire.

— Est-ce que vous lui connaissiez des liens avec la Bretagne ?

— Non, peut-être des clients, je ne sais pas...

Karim reprend la souris de l’ordinateur de Viviane et cherche dans le dossier clients :

— J’passe toutes les adresses mais j’vois rien en Bretagne...

— Proposait-elle des artistes bretons dans sa galerie ?

— Je ne crois pas et de toute façon, encore une fois, elle avait cette bague au doigt avant qu’on se rencontre. C’est donc plus ancien.

— On vous laisse réfléchir encore, Monsieur Sissot, et on en reparle. Si, par hasard, quelque chose vous revient sur les lithos, sur la bague... Merci.

Pichard, appelé, reconduit l’homme au sous-sol. Il est dix-huit heures. Il est temps d’informer le Grand Sachem de la suite de l’enquête.

— Vous piétinez, mon vieux, vous piétinez, s’énervé Chapier. Le juge ne va pas accepter de prolonger la garde à vue si vous ne trouvez rien de nouveau. Pourquoi vous entêtez-vous, Abert ?... De toute façon, vous n’avez pas d’autre supposé coupable sous la main. Des magouilles, des trafics d’accord mais cela n’explique pas la mort violente de cette femme. Pour moi, l’affaire est simple, je n’arrête pas de vous le dire, mon vieux. L’antiquaire est aux abois financiers, sa femme le trompe, elle menace de le quitter car il a dilapidé au jeu tout l’argent du ménage, ils ont une violente dispute et, sans se contrôler, il l’assomme avec ce qu’il a sous la main. Franchement, vous aimez vous compliquer la vie, mon vieux.

Abert garde le silence, laisse le commissaire débiter ses conclusions à deux sous mais bout intérieurement chaque fois qu’il lui assène un *mon vieux*. Tiens ! Quel âge peut-il avoir, lui, ce Sherlock de banlieue ?... Avec ses cheveux teints, il voudrait faire oublier ses pattes d’oie mais Karim pourrait lui donner l’adresse de l’institut de beauté où officie la mante religieuse. Il a dû dépasser la cinquantaine, en tout cas, sa bedaine a bien pris les devants et, des deux, c’est finalement lui le plus vieux...

— Bon, demain, dernier jour, Abert. Ne soyez pas trop gentil avec

le meurtrier, il est mûr pour les ultimes confidences, non ? ! En tout cas, la brigade financière a déjà ficelé son dossier.

Abert comprend le sous-entendu. Eux, ils sont efficaces car jeunes, *c'est la troupe fraîche des cadets*. L'inspecteur regagne son bureau où Karim continue à naviguer dans les dossiers informatiques. C'est là qu'Abert explose, criant contre l'incurie de sa hiérarchie. Pour le calmer, le stagiaire lui fait part d'une découverte peut-être intéressante. En parcourant la messagerie, il a trouvé la trace de plusieurs courriels au contenu étrange émanant d'un certain Loïc :

— Voilà, je vous les lis :

12 janvier 2017 :

Comme promis, j'ai commencé mes semis.

2 février 2017 :

Pour tes beaux yeux, c'est la période bleue.

— C'est un poète, ton Loïc, ça rime à quoi ?

— Chef ! J'en ai repéré deux autres :

4 mars 2017 :

En souvenir de tes hanches, voici l'homme de la Manche.

8 avril 2017 :

J'achève les mariés comme tu m'as achevé...

— Oh, bon sang, Karim... Si je ne me retenais pas à cause de mon hétérosexualité assumée, je t'embrasserais !

— Eh ! Pas d'blague, Chef... Si Pichard arrivait !

Abert se précipite pour chercher les trois lithographies rapportées de la galerie et les montre, triomphant, à Karim :

— Regarde ! C'est trop beau... Tu as découvert le faussaire. Et il sort la première œuvre supposée de Picasso : c'est un faune stylisé de couleur bleue au milieu de végétaux.

— C'est le cas de le dire : Pas besoin de te faire un dessin !

Puis il sort la lithographie de Chagall avec son couple de mariés qui vole dans le ciel de Paris. Et enfin un superbe Don Quichotte, au corps filiforme, s'apprêtant à combattre les moulins de la Mancha.

— Tu as tiré le gros lot, mon garçon ! *Ah, quelle affaire, oui ma chère, croyez-moi...* Et je pense qu'on va aller plus loin car la dame a dû fricoter avec le beau Breton.

— *En souvenir de tes hanches ?* insinue Karim.

— Le gars ne ferait pas ce genre d'allusion à une simple cliente. Et la bague, c'est clair maintenant, il lui en a fait cadeau avant qu'elle ne rencontre Sissot. Et elle a dû garder un peu de sentiment pour lui. *La seule chose un peu sincère dans cette histoire de faussaire...*

— Maint'nant, faut trouver son identité à c'Loïc. Mais pour r'censer les Bretons qui s'prénomment comme lui, on en a pour un bout d'temps.

— Attends... Si on raisonne calmement, Viviane la Berrichonne est

venue à Tours pour tenter de suivre des études qu'elle n'a pas vraiment rattrapées. Elle s'intéresse à l'art mais n'a pas la manière. Donc, pour le plaisir, elle fréquente les Beaux-Arts et y rencontre des jeunes gens plus doués qu'elle. Parmi eux, il a pu y avoir le fameux Loïc... ou un Tourangeau qui aurait eu un ami breton qu'il aurait pu mettre en contact avec Viviane. Et voilà !

— Vous devriez dev'nir scénariste pour *Les Feux d'l'amour*, Chef ! On s'y croirait...

— Non, mais, reconnais que ça se tient, mon histoire.

— Mouais... Sauf qu'y se sont pas mariés et qu'y z'ont pas eu d'enfant, ironise Karim.

— Pas mariés ? Devant le maire, peut-être, mais il lui a quand même offert la bague. Et un peu fleur bleue, notre Viviane, si j'ose dire, argumente Abert en lui montrant la lithographie du pseudo Picasso. Ce bijou, elle a toujours refusé de s'en séparer, même mariée à un autre, même infidèle avec son Tino Rossi ! Son premier amour, peut-être... *Toi qui m'a donné le baptême d'amour et de septième ciel, moi je te garde et moi je t'aime.*

— Ah, c'que c'est beau ! Mais désolé, Chef, vous avez vu l'heure ? J'ai un rendez-vous c'soir... Vous allez bien dormir après ça ?

— Oui, sans doute, comme toi mais pas pour les mêmes raisons !

En rentrant, Abert décide de faire un petit détour par la galerie, histoire de vérifier quelque chose. Heureusement, les scellés n'ont toujours pas été posés, le laisser-aller peut finalement avoir du bon. Il va directement dans la réserve où la mare de sang, à l'odeur nauséabonde, a pris une couleur noirâtre. Il allume la lampe de son portable et entreprend de regarder chaque carton éventré. Ce que Karim n'a pas remarqué, c'est que des petits morceaux ont été arrachés, grossièrement découpés, certains coins gauches des emballages, là où l'expéditeur indique son adresse. Retirés et emportés car il n'y a aucun fragment au sol. Les cartons demeurés indemnes mentionnent l'adresse d'autres fournisseurs ou clients mais rien de Bretagne. La seule chance qui reste, c'est que l'inconnu ait été surpris avant d'achever sa quête puisqu'il n'a pas mis la main sur ses trois œuvres. Il a pu oublier un carton compromettant. Patiemment, l'inspecteur déplace et inventorie chaque emballage. C'est en parvenant au fond, tout contre le mur, derrière un ancien cadre au verre brisé, qu'il découvre un carton intact. Et en braquant son écran de portable sur le coin gauche, il ne découvre aucune mention d'expéditeur... sauf, qu'en retournant le colis, l'adresse est là... enfin les initiales et le lieu de résidence : *L. M., 4, rue Bergère Nantes.*

Abert ne peut s'empêcher de crier de joie et, en se redressant, se prend les pieds dans les cartons et pose son pied droit dans le sang

noir. Ah, tant pis ! Il est trop content d'avoir identifié le faussaire. Il essuie sa chaussure dans la boutique et continue, dans la rue, à frotter sa semelle sur le bitume. Il se presse de rentrer chez lui pour entreprendre des recherches sur son ordinateur. Après avoir allumé l'appareil, il s'offre un petit verre d'Oban, un pur malt de douze ans d'âge au velouté incomparable. Un *before dinner*, comme disent les Écossais, il lui faut bien ça pour fêter sa trouvaille. *Dinner... Dinner...* Cela lui fait penser qu'il n'a pas pris le temps de passer au Monop' pour remplir ses placards. Bon, il verra cela plus tard, d'abord le whisky en lançant la recherche sur Nantes.

Il trouve facilement l'indication d'un atelier d'artiste car la rue Bergère n'est pas très longue dans ce quartier nord. Et voilà ! Et une petite gorgée supplémentaire à la santé de Loïc Meriec, artiste peintre. En allant sur le site du faussaire, il découvre son portrait. Et encore une petite lampée... Car il a un look très baba-cool, ledit Loïc, cheveux longs, forte carrure, sans doute un amateur de voile et d'embruns comme tous les Bretons. Enfin, à condition que le Nantais soit vraiment breton... Vieille querelle. En tout cas, cela pourrait bien être le type aperçu par Françoise Boitôt, le soir du crime. Dès demain matin, il ira le lui faire préciser.

Alors... Que propose l'artiste ? Des marines, bien sûr, dans un style nerveux, assez personnel, pas inintéressant, trouve même Abert. C'est vrai qu'il a du talent, le pseudo Dali. Il peut aussi vous tirer le portrait, il propose des ateliers d'initiation bien sûr, il faut bien vivre, mon pauvre Monsieur... Adultes et enfants, ben voyons ! L'inspecteur ne s'attend tout de même pas à trouver de faux Chagall à vendre. Il a indiqué ses dernières expositions dans quelques lieux bretons mais rien d'exceptionnel. C'est évident qu'il ne peut vivre seulement de son art officiel et que quelques extras moins avouables lui permettent de s'en tirer.

Allez ! Il est temps d'ouvrir une boîte car l'Oban, dans l'estomac vide, commence à s'agiter. Le choix est vite fait devant un placard qui, lui aussi, crie famine. Eh bien, ce sera du tripou mais pas n'importe lequel : la dernière boîte rapportée d'une petite virée aveyronnaise. Seulement, pas le temps de finasser avec des pommes de terre et une cuisson mijotée. C'est quatre minutes au micro-ondes avec l'ultime sachet de chips. Ah oui mais des bio, s'il vous plaît ! Et *en route pour la vie d'château...*

Il était une fois deux bouquinistes et un faussaire...

Il n'est pas encore huit heures et demie quand Abert s'installe à son bureau pour dresser l'emploi du temps de la journée qui promet d'être riche et, qui sait, définitive pour l'enquête. Ce matin, il doit revoir Toni pour lui faire préciser ses relations professionnelles, en profiter pour faire identifier par la tapissière le suspect nantais puis, après s'être assuré de sa présence, filer en tgv lui faire une petite visite impromptue. Tout cela en demandant à Chapier de se retenir encore un peu, vu que la culpabilité de Sissot est de moins en moins probable. Il devrait être capable de comprendre qu'en tant que commissaire il se ridiculiserait en annonçant, *urbi et orbi*, que l'antiquaire est coupable.

Comme Karim n'est pas encore arrivé, Abert tente le coup chez le Grand Sachem ; le matin, finalement, c'est le meilleur moment pour lui parler, il est frais et dispos, prêt à toutes les aventures et aucune petite contrariété n'est encore venue le troubler. Ce que l'inspecteur lui explique sur le faussaire le laisse perplexe. Il rétorque que l'on peut faire des faux sans pour autant devenir un assassin mais semble quelque peu troublé par le récit argumenté de son subalterne. La preuve qu'il le suit, c'est qu'aujourd'hui il ne ponctue pas ses propos des *mon vieux* de l'autre jour. Du coup, l'inspecteur se sent ragaillardir et déploie encore plus d'assurance, ce qui achève de convaincre son supérieur. Feu vert est donné pour l'expédition chez les Bretons.

De retour dans son bureau, Abert trouve Karim qui, lui en revanche, a sa mine des mauvais jours. Non seulement il est mal réveillé et en retard – ce qui n'a rien d'exceptionnel – mais quand son chef lui demande si sa soirée a été concluante, il s'attire une espèce de rugissement, à mi-chemin entre celui du lion blessé et celui du tigre dominant chassé par un rival... L'inspecteur se contente alors de chantonner : *Il est des jours où Cupidon s'en fout*, ce qui déclenche chez le jeune mâle un regard assassin ne souffrant aucune réplique.

Pour détendre l'atmosphère, Abert propose à son stagiaire une petite virée nantaise, histoire d'aller goûter sur place la crêpe au caramel au beurre salé. Il a vite fait de mettre Karim au courant de ses avancées et le jeune homme abandonne son attitude boudeuse pour retrouver son ardeur combative. L'inspecteur lui demande de réserver deux allers-retours et, ensuite, l'envoie montrer le portrait de Loïc Meriec à Françoise Boitôt, la tapissière de la rue de la Scellerie. Pendant ce temps, lui-même va s'entretenir avec le beau Toni.

Il se rend à pied sur place selon l'itinéraire habituel et arrive à la boutique *Des livres et vous* alors que le bouquiniste remonte son rideau de fer. En l'apercevant, Toni cherche à se montrer jovial et détendu :

— Vous arrivez pile à la fin de la guerre froide, Inspecteur !

Abert, perdu dans ses réflexions, marque un temps de surprise et comme Toni pointe du doigt son rideau métallique, il comprend la fine allusion historique. Ce n'est sûrement pas la première fois qu'il en use. Abert est invité à s'asseoir au fond de la boutique, à côté du bureau où trône l'ordinateur. Après avoir fait un peu de gymkhana entre les piles de bouquins en attente de classement, ils prennent place côte à côte. En désignant du doigt le pc, Abert rappelle qu'il a fait analyser le contenu de l'appareil de Viviane et qu'on y a trouvé quelques informations :

— Vous nous avez dit que c'est vous qui aviez initié votre amie au maniement informatique. Vous avez créé quels types de dossiers ?

— Oh... je lui ai montré au début pour ses relations de clients et d'artistes. Je lui ai appris la gestion de sa messagerie et je le disais l'autre jour à votre collègue, je n'l'ai pas dépannée souvent par la suite. Elle gérait très simplement, *a minima*, mais le peu qu'elle faisait lui suffisait.

— Vous avait-elle parlé de ses relations avec Artsworld, le site de vente d'œuvres d'art en ligne ?

— Je n crois pas, ça n me dit rien.

— Par ailleurs, connaissez-vous un certain Loïc Meriec ?

— Jamais entendu parler... C'était un client ?

— Non... Disons plutôt un artiste, quelqu'un qu'elle aurait connu il y a longtemps...

— Malgré nos relations, disons proches, Viviane restait très discrète. Elle ne cherchait pas à savoir ce que je faisais et moi j'avais compris que la questionner sur ses affaires ne mènerait pas loin. Ce Meriec, je n'en ai aucun souvenir.

— Vous êtes aussi très proche de Didier Miget, votre collègue. Vous vous voyez tous les jours, vous prenez le café ensemble. Il a fait quelques affaires avec Monsieur Sissot et... avec vous ?

— Non, je vous l'ai déjà dit, avec Sissot, on s'acceptait mais on ne travaillait pas ensemble.

— Pardon, mais je parlais de votre ami le bouquiniste. Vous arrive-t-il de mener des transactions ensemble, de partager une vente de bibliothèque ?...

Toni répond par un oui hésitant mais cherche visiblement à entraîner l'inspecteur sur un autre terrain :

— À la salle des ventes, le lundi – c'est le jour des caisses de bouquins – on se dispute parfois... mais gentiment. Lui, il a une clientèle qui recherche les belles reliures. Moi, c'est plus varié.

Abert se lève et s'approche des rayonnages. Justement, son regard est attiré par une belle suite de reliures et, en y regardant de plus près, il reconnaît les fers admirés l'autre jour chez Miget. Tout en écoutant

d'une oreille distraite Toni qui poursuit le récit de ses aventures commerciales, l'inspecteur tire un premier livre et, en l'ouvrant, reconnaît l'*ex-libris* qui a tant intéressé Karim. Il le remet en place, prend le suivant : même provenance. Puis un troisième, un quatrième... Toni s'est arrêté et surveille les mouvements du policier. Quand celui-ci se retourne pour demander des précisions, il a face à lui un homme inquiet.

— Vous me disiez que les belles reliures partent chez votre collègue... Mais celles-ci sont intéressantes et proviennent de la même bibliothèque que j'ai vue chez lui hier. Vous avez touché le même lot ? Vous l'avez partagé ?

Le bouquiniste bafouille un acquiescement. Abert fait mine de ne pas voir qu'il a déstabilisé son interlocuteur et enchaîne :

— H. C. sur plusieurs livres... Donc, c'est le même bibliophile qui les a vendus ? Je m'intéresse toujours à la provenance des bouquins, je suis fasciné par le parcours de certains. C'est mon père qui possédait quelques beaux ouvrages qui m'avait montré que, parfois, on pouvait identifier les anciens propriétaires. Tenez, un jour, il a eu entre les mains un livre qui venait de la bibliothèque de Talleyrand au château de Valençay ; plus tard, celui-ci avait été acheté par l'écrivain Giraudoux. Cet écrivain n'avait pas d'*ex-libris*, il apposait seulement son nom sur la page de garde. Et mon père l'avait acheté je ne sais plus où. Vous devez aussi rencontrer ce genre d'ouvrage, non ? Et ceux-ci... — Abert n'a pas remis en place le dernier tome examiné — d'où viennent-ils ?

La longue digression de l'inspecteur a permis à Toni de reprendre ses esprits et de préparer sa défense, du moins le croit-il :

— C'est l'autre jour qu'une succession a mis sur le marché toute une série de belles reliures. Avec Didier, on s'est partagé le lot parce que ça faisait trop cher pour un seul.

— Ah oui ? Et sans indiscretion, à combien on peut avoir ces ouvrages en salle des ventes ?

— J'en ai eu une trentaine pour, je crois, trois cent cinquante euros...

— Et je vois que vous les revendez, selon le cas, quarante, cinquante... — il replace le livre et en sort un autre — celui-là quatre-vingts euros... Ah oui, c'est une édition originale, forcément...

— Je ne vais pas les revendre tout de suite ni tous ensemble, c'est un investissement sur le long terme.

— Bien sûr, bien sûr..., réplique Abert distraitement tout en continuant à fureter sur les rayonnages. Et combien prend le commissaire-priseur sur ces ventes ?

— Aux alentours de vingt pour cent.

— Ah, tout de même !

Que se passe-t-il à ce moment précis dans la tête de l'inspecteur pour qu'il demande à voir le type de facture que dresse la salle des ventes ? Il met visiblement le bouquiniste dans un grand embarras, lequel prétexte un rangement d'archives chez lui et donc l'impossibilité immédiate de les produire. Et de se confondre en explications, en assurance de bonne volonté, de respect de la légalité... bref, trop, bien trop de justifications pour être honnête. Abert se chante dans sa tête : *Je ne crois pas un mot de toutes ces histoires...*

— Je vous rappelle que je ne suis pas de la brigade financière. Vous ne me ferez pas croire que, de temps en temps, il n'y a pas des transactions au noir... Quand vous allez chercher des livres chez un particulier, cela se fait de la main à la main, non ? C'est beaucoup plus intéressant que de perdre un cinquième du prix à la salle des ventes...

Toni ne dit rien mais acquiesce de la tête. Abert en profite pour poursuivre son avantage :

— Et les relations d'affaires sont toujours bonnes avec Miget ? C'est un vieux routier et vous êtes plus jeune dans le métier, non ? Il ne cherche jamais à en profiter ?...

— Que voulez-vous savoir, Inspecteur ?

— Disons que j'ai été informé de tensions entre vous, assez récemment, et que j'imaginai qu'une telle chose aurait pu en être la cause. Vous n'avez pas que des amis dans la rue, Monsieur Toni, j'ai même reçu une lettre anonyme.

— Contre moi ?! Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Ah, ça, pour l'instant, c'est le secret de l'enquête. Vous avez quelques secrets pour moi, permettez que je garde les miens.

— C'est au sujet de la succession Choral ? C'est ça ? De quoi est-ce qu'on m'accuse ?...

— Il me semble que vous êtes en train de vous soulager, Monsieur Toni. Allez-y, continuez... On vous accuse du meurtre de votre maîtresse et des rumeurs circulent sur votre honnêteté.

Ayant senti le fruit en voie de mûrissement, Abert avance son pion un peu plus loin :

— Que savez-vous de la succession Choral ?

En même temps, l'inspecteur rassemble dans sa tête toutes les informations glanées dans la semaine. Choral, c'est ce vieil érudit, riche bibliophile, qui s'est suicidé l'autre jour et dont le prénom a amusé Karim. Horace..., voilà c'est ça, Horace Choral. Les initiales des *ex-libris* chez les deux compères bouquinistes.

— C'est Didier qui m'a proposé quelques livres qu'il avait obtenus après la mort de son client.

— Comment se les est-il procurés ? La succession n'a pas pu avoir lieu alors qu'on vient juste de l'enterrer... Je ne doute pas de

l'efficacité des notaires tourangeaux mais, dans ce genre d'affaire, c'est plutôt six mois après que six jours, non ?!

— Il m'a dit qu'il était allé les chercher chez lui quelques jours avant sa mort et que, maintenant, il les partageait avec moi.

— Amusante, votre collaboration ! Pour votre collègue, c'est du vol et, pour vous, du recel ! Vous pratiquez souvent ce petit jeu ?

— C'est la première fois, j vous jure. Et puis, il m'a dit que de toute façon, il n'y avait pas d'héritier. Et comme vous, il pensait que les démarches du notaire allaient prendre des mois et peut-être des années ; et il voulait pouvoir les mettre en vente rapidement.

— Dîtes-moi, là, c'est tout bénéfice ?! Chaque livre vendu, cent pour cent dans la poche ! Et vous demandez à être payé en liquide, j'imagine. Pas de facture, pas d'impôt.

Là, le beau Toni finit de se déballonner. Il reconnaît avoir fait une grosse faute professionnelle, jure de sa (presque) bonne foi mais tient surtout à sauver sa tête par rapport à Viviane. Il renouvelle ses dénégations : il ne l'a pas tuée, il ne l'aimait plus vraiment mais jamais il n'a projeté de s'en débarrasser comme ça. Il continuait à la voir de temps en temps pour qu'elle reste généreuse. Et des larmes viennent même couronner cette belle déclaration d'innocence. Ce n'est plus *gloire à don Juan pour ses galants discours* mais plutôt... *un enfant perdu sans vergogne*.

Abert abandonne Toni à son triste sort et décide d'aller tout de suite cuisiner l'autre bouquiniste pour éviter que les deux larrons se voient et en parlent. Arrivé *Aux belles reliures*, l'inspecteur doit patienter car un client finit de choisir une gravure. Il en profite pour détailler les rayonnages de livres reliés et repérer ceux de Choral. Il y en a une bonne vingtaine, tous marqués par le même fer. Il vérifie au hasard l'*ex-libris* de l'un d'eux : c'est bien le même que chez Toni, ils se sont bien partagé le gâteau. Le portable du bouquiniste sonne et la conversation est très courte. Une fois le client sorti, Miget s'avance vers Abert qui a gardé un des ouvrages en main.

— Superbe édition des textes de Cicéron, dites-moi. J'imagine que ce volume du XVI^e est d'une grande rareté, d'où le prix confortable.

— Oui, malheureusement, il lui manque la reliure d'origine car l'ancien propriétaire a été obligé de la faire refaire il y a quelques années. Vous avez la main heureuse, Inspecteur !

— Pour être honnête, j'ai vu les mêmes chez votre collègue et je savais que c'était du lourd, comme on dit...

Le bouquiniste décide de jouer son va-tout, ne sachant pas ce qu'a pu raconter son copain Bastien :

— Il a dû vous dire comment on a pu récupérer cette partie de collection.

C'est à la fois une affirmation et une question... Abert laisse partir

le poisson avant de ferrer la ligne, tout en pensant au jeune Karim qui pêchait avec son père :

— Il m'a vaguement parlé d'un lot à la salle des ventes.

Miget se dit que l'autre a bien tenu sa langue et s'engouffre dans le piège :

— Oui, l'autre lundi...

— Le jour des livres à la salle des ventes, ajoute Abert.

— Oui... Donc, on a vu arriver un beau lot avec ses reliures soignées. Et j'ai tout de suite flairé la bonne affaire. Les collègues, souvent des brocanteurs, avaient négligé ces livres en latin qui ne se vendent pas bien, c'est vrai. J'ai fait signe à Bastien et, comme c'était un peu cher, on s'est entendu pour le prendre à deux. Voilà, c'est pourquoi vous avez vu la même collection chez lui.

— Voilà ! répète l'inspecteur et il décide de ferrer en fredonnant dans sa tête : *en vendant ton butin, prends garde au marchandage.*

— Et c'était quand cette belle opération ?

— Oh ! C'est tout frais... lundi dernier, je pense.

— Ah oui ! Mais comment expliquez-vous que ces livres qui appartenaient à Monsieur Choral, c'est bien ça ?... – le bouquiniste opine du chef car sa gorge est un peu nouée – ... se sont retrouvés si vite à la salle des ventes ? Il meurt et, deux jours après, on commence à vendre sa bibliothèque. « Étonnant, non ? » comme disait Desproges.

Pas de réponse de l'intéressé qui goûte fort peu l'humour du policier :

— Allez, Monsieur Miget... Soulagez votre conscience. C'est vous qui êtes allé chez votre client et...

Le bouquiniste coupe la parole de l'inspecteur pour tout lui révéler. Le vieux professeur, qui avait englouti toutes ses économies dans sa collection, avait besoin de liquidités pour la réparation de sa toiture qui prenait l'eau de partout. Il avait trop longtemps différé le chantier mais, là, comme ses richesses bibliophiliques étaient menacées par les infiltrations, il avait dû se résoudre à commander les travaux et, le cœur fendu, avait proposé à la vente quelques belles pièces. Miget, qui avait des clients intéressés, s'était gardé la plus belle part et avait proposé le reste à son jeune collègue. Et, sur ces entrefaites, le vieil homme, qui se disait malade et refusait la sénilité qui le menaçait, avait choisi de disparaître.

— Et vous avez tout de suite mis en rayon ses trésors ? Belle opération pour vous, n'est-ce pas ? Pas d'héritier, j'imagine pas de facture non plus...

— Je perds un bon client...

— Mais avec ça, vous touchez une belle prime d'assurance-vie, en quelque sorte ? ! Et vous ne marchez pas seul, vous impliquez aussi Monsieur Toni, déjà mêlé à la mort de Madame Sissot...

Tout de suite, le bouquiniste – trop content de créer une diversion – défend son collègue. Il le sait innocent, il s'est confié à lui. C'est un brave garçon, certes vénal, mais il n'avait aucun intérêt à faire disparaître Viviane qui a toujours été très généreuse avec lui.

— L'histoire de la poule aux œufs d'or, ironise l'inspecteur.

Le portable d'Abert sonne. Karim lui signale que le train pour Nantes est réservé pour 13 h 17 et il lui propose de le rejoindre :

— OK, je suis chez Monsieur Miget. Et toi ?... Ah ? très bien, je t'attends.

— Bon, Monsieur Miget, pour vous mettre en ordre avec les services fiscaux et mes collègues de la financière, je vous propose de venir demain matin m'apporter la liste de tous les ouvrages – il insiste bien sur le *tous* – qui appartiennent encore à feu Choral – il appuie le *encore* –... En avez-vous déjà vendus ?

— Non, non, j'avais contacté quelques personnes qui semblaient intéressées... Mais je bloque tout !

— C'est ça. Et d'ici demain, ne changez pas encore de version, n'est-ce-pas ?...

Abert voit apparaître Karim derrière la vitrine, il était juste à côté chez la tapissière :

— À demain, donc, 9 h 30.

Et il sort. Miget retourne dans son arrière-boutique et téléphone immédiatement à Toni car c'est bien sûr lui qui avait appelé tout à l'heure.

Alors que la logique voudrait que, pour gagner la gare, les deux policiers descendent la rue Buffon, l'inspecteur propose un petit détour puisqu'il n'est que 12 h 45. Sur la place, ils tournent à gauche vers la rue Palissy ; la rue de la Préfecture est étroite, souvent dangereuse car les voitures, en sens unique, y accélèrent et le trottoir peu large ne protège pas des éclaboussures par temps de pluie. Cette année, janvier est vraiment humide et pluvieux. Karim a très bien compris que cette *dévi*ation leur permet de trouver de quoi manger pour le trajet. Sauf qu'à cette heure-ci, la boulangerie est pleine de lycéens affamés et de retraités bavards. L'un d'eux, René, reconnaissant son voisin policier, lui demande des nouvelles de l'enquête. Abert, poli, reste évasif et tente de bifurquer vers la météo et la montée des eaux de la Loire. Immédiatement, les autres clients se mêlent à la conversation pour comparer leurs impressions et les différences de niveau du fleuve ; cela permet à l'inspecteur d'interroger Karim sur la composition de son menu. À 13 h 05, ils sortent de la boutique et gagnent rapidement le Vinci. Il leur reste une dizaine de minutes pour sauter dans la navette qui leur permettra, à Saint-Pierre-des-Corps, de monter dans leur TGV.

Une fois confortablement installés, Abert résume la position des deux bouquinistes. Tous deux ont fini par lâcher une version assez proche mais l'inspecteur n'est pas encore totalement convaincu. Il trouve que Miget s'est vite mis à table. Toujours avec beaucoup d'à propos, Karim suggère qu'eux aussi pourraient déguster leur repas car il est 13 h 30 et son petit-déjeuner a été apparemment frugal.

— Quoi ?! s'insurge Abert, tu n'as pas mangé ton bol de Weetabix ce matin ? Ces céréales anglaises qu'on dit *unbeatabix*... pardon... imbattables.

— J vous rappelle, Chef, que c'matin j'étais un peu speed. Et donc y a juste eu un café.

— Ah, je comprends ! réplique-t-il d'un ton faussement naïf, ce matin c'était *breakfast* ou câlins...

— Pffftt ! Arrêtez... N'retournez pas l'couteau dans la plaie... C'est tout faux, j'ai rien eu !

— Ni au grattage, ni au...

— La p'tite postière m'a posé un gros lapin hier soir. Et j'ai compensé très tard avec des jeux sur l'ordi.

— Ça, reprend Abert, c'est l'inconvénient. Tu apprendras qu'il ne faut jamais mêler le travail et le plaisir. Regarde, moi, hier soir, j'ai bien bossé pour trouver notre Breton.

— Vous êtes un vrai moine, Inspecteur !

— Au fait, qu'en pense cette chère Madame Boitôt ? Est-ce bien lui ?

— Elle a tout d'suite reconnu sa chev'lure et sa carrure. Pourtant, elle l'a aperçu qu'de dos...

— Bon, allez, on mange.

En absorbant, qui sa part de tarte saumon-poireau, qui son sandwich thon-mayonnaise, les deux collègues regardent défiler les paysages inondés de la Touraine puis, bientôt, du Saumurois. Abert cogne le coude de Karim et lui montre le reflet d'une jeune femme qui se superpose aux vignes dans la vitre :

— Un peu de poésie pour accompagner ta part de flan ?

— C'est vrai qu' j'suis en manque de Brassens, c'matin...

— *Les Passantes*, chanté par Brassens mais le poème est d'Antoine Pol : *la compagne de voyage, dont les yeux charmant paysage, font paraître court le chemin...*

— À c'propos, précise Karim, voyage court à l'aller mais beaucoup plus long au retour... Ça, c'est les charmes d'la sncf !

— Tu as bien pris aussi un tgv ?

— Oui, moins d'deux heures à l'aller mais presque l'double au retour ; y faut passer par Paris.

— Quoi ?! C'est toi qui as trouvé ce périple au long cours : Nantes-Tours par Paris !... Mais je rêve... Pourquoi pas Bordeaux aussi ?

— Avec la LGV, c'est plus rapide c'est sûr. Mais c'est pas d'ma faute si vot' suspect carbure au muscadet et pas au saint-émilion.

— Bon, d'ailleurs il faut que je prévienne mon collègue de Nantes pour qu'il nous accompagne chez l'artiste ; j'espère qu'il est disponible. On se connaît bien, c'est Pidet, il a commencé comme toi à Tours. Tu vois que tous les espoirs te sont permis...

— Oui mais dans combien d'temps ? La r'traite, ça arrive vite...

— Allo Pidet, c'est Abert, salut ! J'ai un petit service à te demander. On fait un saut, là, en pays nantais pour interroger un suspect. Aurais-tu une voiture dispo ? Et même, si cela t'était possible, un chauffeur... dans ton genre ! On arrive à...

Il se retourne vers Karim qui lui montre le billet :

— ... 15 h 03 ! Oui, voilà !... Oh, c'est très sympa, Patrice. Tu nous facilites la tâche... Oui, oui, j'ai l'adresse précise... À tout à l'heure, vieux, merci beaucoup.

— Et voilà ! Un taxi personnel nous attend.

— Ah, sûr qu'c'est mieux qu'Uber !

— Non, lui c'est Patrice ! On s'entend bien tous les deux, on est à peu près du même âge.

— Forcément, vous l'avez salué en disant *vieux*... Avec moi, vous pouvez pas vous entendre, j'suis trop jeune et surtout j'ai pas la culture.

— Oh là là ! Il nous fait une petite crise de jalousie... ou un complexe d'infériorité, mon vieux Karim, mon pote âgé, mon collègue de discrimination positive ! Tu sais bien, je te l'ai déjà dit, l'âge *ne fait rien à l'affaire, quand on est con, on est con*...

Et Karim d'engloutir en silence la fin de son flan gélatineux.

Abert se doit maintenant de vérifier la présence du suspect dans son atelier cet après-midi. Il l'appelle en se faisant passer pour un éventuel client et annonce sa visite vers 15 h 30 – 16 h 00. Rendez-vous est pris. Pour terminer le voyage, l'inspecteur s'octroie quelques minutes de somnolence tandis que son stagiaire navigue sur son smartphone.

Dans le hall de la gare de Nantes, Pidet, bien campé sur ses deux jambes, attend ses collègues. Abert propose tout de suite un petit noir au buffet de la gare, histoire de mettre son homologue au courant de leur expédition. Puis c'est un tour dans le centre de la ville, sous la pluie.

— Tiens ! dit Abert, *il pleut sur Nantes et je me souviens*...

— Ah ! fait Pidet, Barbara bien sûr...

— Une ancienne copine à vous ? demande Karim.

Les deux policiers éclatent de rire :

— Tu ne connais pas la chanson ?

Au loin, le château des Ducs. Ils remontent les rues Henri-iv et

Sully, logique, longent le bassin de l'Erdre, parcourent le cours des Cinquante Otages puis rejoignent la rue du Président Herriot en laissant la tour Bretagne derrière eux. Ils contournent la place Viarme et gagnent la rue Bergère par le cimetière de la Miséricorde. Il y en a un qui va bientôt en avoir besoin de miséricorde, pense l'inspecteur qui remercie bien son collègue car, même avec un GPS, ce n'aurait pas été aussi évident et rapide.

En voyant entrer ces trois hommes dans son atelier, Loïc Meriec comprend vite qu'il n'a pas affaire à des amateurs de marines. L'homme paraît encore plus massif que sur son portrait, il a noué ses longs cheveux en catogan. Les présentations sont vite faites et l'inspecteur annonce d'emblée le meurtre de Viviane Sissot. La réaction de l'artiste est guettée par les policiers : il semble d'abord hébété puis presque sincèrement touché mais oublie de demander des précisions. Par la suite, il recouvre très rapidement ses esprits tout en paraissant préoccupé. Oui, il a connu Viviane dans sa jeunesse quand il était aux Beaux-Arts à Tours mais depuis qu'elle s'est mariée, il ne la voit plus. Il lui faut alors expliquer la présence de cartons expédiés à la galerie Sissot. C'est vrai, s'exclame-t-il, il avait oublié qu'elle lui avait acheté quelques marines en souvenir de leur folle jeunesse commune.

Quand Abert fait remarquer, en montrant les tableaux accrochés au mur, que ce type de peinture n'est pas vraiment ce que propose la galerie tourangelle, Meriec se défend en disant qu'elle avait fait ça pour l'aider et que c'était sans doute pour d'autres circuits commerciaux. Karim lui demande alors s'il ne peint que ça et Meriec sort un grand carton rempli de ses œuvres. Le jeune policier décide de regarder chacune, l'une après l'autre, comme s'il était réellement intéressé.

Pendant ce temps, Abert essaie de faire dire au Breton combien sa situation économique est difficile. L'artiste s'engage à fond dans ce qu'il pense être une bretelle de sortie, il décrit la mauvaise position de son atelier, loin du centre et surtout des lieux touristiques. Cela le contraint, le week-end, à aller poser son chevalet sur les quais de Loire ou dans l'île de Nantes pour montrer ses toiles. Il n'arrive pas à décrocher des expositions car il y a trop de concurrence et on lui dit qu'il n'est plus à la mode :

— C'est dur d'entendre que vous êtes devenu *has been*... et comme il faut bien vivre – je ne suis pas marié mais j'ai encore une fille à charge –, j'organise des ateliers les mercredi et samedi pour les enfants et, le soir, pour les adultes. Moi qui étais contre l'école en soixante-huit, je suis devenu prof, maintenant...

À cet instant, Karim extrait du grand carton à dessin une lithographie qui a attiré son attention. Même format, même grammaire

de papier que les trois œuvres falsifiées. Mais pas signée... Le stagiaire commente naïvement :

— J'y connais pas grand-chose en art mais ça, c'est autr'chose qu'les voiliers dans l'port de Saint-Nazaire, non ? C'est vous qu'avez peint ça ? J'aime bien...

— Ah oui... Je fais aussi dans la copie... C'est pour montrer à mes élèves.

— Fernand Léger, non, il me semble ? intervient Pidet.

— Oui, c'est ça, je me suis inspiré de l'estampe *Les Constructeurs*.

Abert félicite son collègue nantais mais celui-ci se justifie en disant qu'il a accompagné dernièrement son fils au musée des Beaux-Arts et que les œuvres de Léger lui ont particulièrement plu.

— C'est une culture récente !

Karim, pas du tout naïvement, ajoute :

— Vous n'l'avez pas signée...

Meriec essaie un rire de connivence mais celui-ci reste vite bloqué dans sa gorge. Abert en profite pour passer à l'attaque :

— Vous réalisez souvent des œuvres *inspirées*, et il insiste sur le mot, par des artistes célèbres ?

— Je vous l'ai dit, c'est pour mes ateliers. Je montre mieux comme ça comment travaille l'artiste.

Pidet, qui détaille avec attention la lithographie de Léger, reconnaît le réel talent de Meriec et, sans en avoir l'air, glisse :

— On croirait voir celui du musée, le vrai !

Le faussaire se confond en remerciements faussement modestes mais semble de plus en plus mal à l'aise face aux trois policiers. Abert estime qu'il est temps d'enfoncer la banderille :

— Il vous suffirait d'imiter la signature et vous pourriez le vendre pour un original...

— Je ne suis qu'un petit artiste.

Mais l'on commence à voir la sueur perler à son front et sa longue chevelure se coller sur les tempes.

— Bon, maintenant, dit l'inspecteur, on arrête de jouer. Vous avez proposé à la vente des lithos d'artistes célèbres. Viviane Sissot a reçu un Picasso, un Dali et un Chagall. Nous avons retrouvé les œuvres au fond de la galerie de Tours ainsi que les emballages avec votre adresse, sans parler des courriels par lesquels vous teniez votre amie au courant de l'avancement de vos travaux. Allez-vous nier cela ?...

Cette fois, ce sont de grosses gouttes qui inondent son visage et Loïc Meriec comprend qu'il est coincé. Il ne tente même plus de se battre et avoue avoir été contraint à ce genre de malversations en raison de sa triste situation de raté. Abert le coupe en lui demandant de leur épargner sa plaidoirie misérabiliste et de la réserver pour le tribunal :

— Je suppose que Madame Sissot n'a pas été la seule à faire

fructifier votre petit commerce. Il nous faut les noms des autres receleurs.

— Je n'avais qu'elle, je vous jure. Je ne suis pas un escroc professionnel mais un faussaire occasionnel.

Karim intervient alors :

— Comment voulez-vous qu'on vous croit maint'nant alors qu'tout à l'heure, vous disiez n'plus avoir d'contact avec Madame Sissot depuis des années ?

— Je suis un minable, un raté, c'est tout...

— Si vous espérez de la compassion, reprend Abert, ce n'est pas la bonne adresse. Dîtes-nous donc plutôt à quand remonte votre dernier voyage à Tours.

— Oh ! Il y a longtemps... Vous l'avez dit vous-même, nos affaires se réglaient par téléphone, par courriel ou par la poste. Pas besoin de se déplacer.

— Dans c'cas, relance Karim, pouvez-vous nous dire c'que vous avez fait l'week-end dernier...

— Samedi et dimanche derniers ? annonce le Breton.

— Oui, s'amuse Pidet, ici aussi la fin de semaine c'est samedi et dimanche.

L'homme qui vient de se laisser choir sur un tabouret maculé de couches de peinture successives, ne perçoit plus l'humour du policier. Il semble plongé dans un océan de questionnement et, comme si sa réponse remontait des profondeurs, murmure qu'il est allé, comme d'habitude, montrer ses œuvres sur les bords de Loire.

— Par c'temps d'janvier ? s'étonne Karim.

— Dimanche, c'était la brocante mensuelle. Je ne manque jamais cette occasion de présenter mes toiles.

— Dimanche d'accord, reprend Abert, mais samedi, hein ? Samedi soir, qu'avez-vous fait ?

— J'ai tenu la boutique toute la journée... Malheureusement, je n'ai rien vendu... comme d'habitude !

— Et l'soir ? réattaque Karim.

— J'étais seul. Je suis allé boire une bière dans le Vieux Nantes.

— Vous avez des témoins ?

— Oh sûrement ! J'y rencontre toujours des connaissances. Mais là, comme ça... Il faudrait que je réfléchisse.

— Oui, poursuit Abert, il va falloir réfléchir, Monsieur Meriec, car quelqu'un vous a vu samedi soir à Tours, vers dix-neuf heures.

— Ce n'est pas possible ! Je vous dis que j'ai fait la brocante dimanche matin. Vous voulez des témoins ? Ça ne manque pas... Tous mes voisins artistes, les badauds qui ont flâné et même l'employé municipal qui m'a fait payer mon emplacement... Tous m'ont vu, des centaines d'alibis, Inspecteur.

Karim reprend la main et sort un papier de sa poche :

— On n'discute pas d'tous ces témoins car, dimanche matin, vous pouviez facil'ment être là ! Vu à Tours samedi à dix-neuf heures, vous reprenez le dernier tgv d'21 h 11 et vous êtes ici à 23 h 02.

— Et le lendemain matin, presque frais, vous exposez..., conclut Abert. La question qui reste entière, c'est : qu'êtes-vous allé faire à Tours samedi soir ? Envie d'embrasser une ancienne copine ? Peut-être lui apporter de nouveaux chefs-d'œuvre fraîchement copiés ?

— Qu'est-c'qui s'est passé dans la galerie d'la rue d'la Scellerie ? reprend Karim qui ajoute en regardant son chef, *les histoires d'amour finissent mal en général...*

Meriec est complètement affalé sur son tabouret, la tête dans les mains. Il se met alors à geindre et à répéter en boucle :

— Pourquoi ?... Pourquoi ?... Pourquoi ?...

Prenant un ton très apaisé, Abert sent qu'il est temps de porter l'estocade.

— Pourquoi, Monsieur Meriec ? Pourquoi vous êtes-vous disputé avec Viviane Sissot ? Pourquoi avez-vous saisi ce qui vous tombait sous la main ? Et pourquoi l'avez-vous violemment frappée, ce qui a provoqué sa mort ?...

— Non... non..., continue à geindre le peintre.

— Pourquoi continuer à nier ? reprend Karim.

— Non... non... je ne voulais pas la tuer... C'est un accident...

— Vous essaieriez de convaincre votre avocat et, lui, tentera de plaider l'homicide involontaire. Pour l'instant, dîtes-nous vraiment ce qui s'est passé...

En relevant la tête, Meriec laisse voir son visage mouillé de larmes et son regard perdu dans le vague :

— Ça fait des mois que je lui réclamaïis qu'elle me paye mon travail. C'était convenu comme ça. Ensuite elle les vendait à qui elle voulait et au prix qui lui plaisait. Moi, j'avais besoin d'argent et rapidement. J'en ai eu marre d'attendre et j'ai décidé d'aller chercher mon dû à la galerie. Elle a essayé de m'attendrir, de me séduire à nouveau mais je ne me suis pas laissé faire. Puis elle m'a supplié, disant qu'elle était elle aussi aux abois, que sa situation financière était catastrophique, qu'il fallait attendre... Mais je ne pouvais pas, je suis menacé de saisie, je n'ai pas payé le loyer de l'atelier depuis six mois... Le ton a monté et alors, elle n'aurait pas dû faire ça...

— Faire quoi ? demande Abert.

— Elle a menacé de me dénoncer. Elle m'a dit que jamais plus elle ne vendrait mes copies. Elle m'a même insulté, traité de minable, d'artiste de merde. Je n'ai pas supporté, c'était trop... J'ai vu que tout s'effondrait autour de moi, il fallait l'empêcher de parler. Je ne sais pas ce qui m'a pris... À côté de moi, il y avait une sculpture, je l'ai

saisie. Elle a pris peur et a voulu s'échapper. Je l'ai frappée à la tête à deux reprises avec une violence impossible à expliquer. Je ne suis pas une brute et, là, j'ai agi comme une bête... une bête blessée... Depuis une semaine, je ne dors plus, je ne vis plus, je me bats avec ma conscience. On avait vécu une belle histoire tous les deux et, en un instant, j'ai tout gâché.

— Et vous lui avez repris sa bague celtique ? enchaîne Abert.

— J'ai pensé que cet indice allait me dénoncer. La voici, elle ne m'a pas quitté.

Et il sort de sa poche de pantalon la bague argentée, celle dessinée par Sissot.

— Vous voyez Monsieur Meriec, vous avez commis une erreur. On ne vous aurait peut-être pas retrouvé si vous aviez laissé la bague au doigt de votre ex-amie. Pour nous, ce fut une bonne piste.

L'inspecteur annonce qu'il faut maintenant aller enregistrer toute sa déposition dans les locaux du commissariat nantais. Il sera écroué dès ce soir en attendant la procédure judiciaire. Il est 16 h 45, ils ont deux heures devant eux avant de repartir. Après avoir réuni quelques affaires personnelles, Meriec prend place avec les trois policiers dans la voiture garée devant l'atelier. Après la place Viarme et la rue Brizeux, ils regagnent le bassin de l'Erdre par la rue Chateaubriand. En dix minutes, ils parviennent au commissariat central. Pidet les conduit dans son bureau où l'artiste assassin signe des aveux complets.

À 18 h 10, le fidèle chauffeur reconduit ses hôtes à la gare pendant que deux policiers nantais emmènent Meriec au dépôt. Peu de temps pour se remercier, se féliciter mais suffisamment pour prendre un rendez-vous amical, hors enquête. Il est 18 h 40 précises quand le tgv prend la direction de Paris-Montparnasse pour un périple inattendu dont seule la sncf garde le secret.

Abert affiche un visage rayonnant qui amuse Karim :

— Je vais informer tout de suite notre commissaire chéri. Même si cela doit lui faire de la peine et gâcher son week-end.

La conversation est brève mais l'inspecteur, sans appuyer là où ça fait mal, lui livre la synthèse des aveux du peintre, ce qui innocente Sissot du meurtre de sa femme. Il lui demande s'il pourrait se charger de le faire libérer dès ce soir. Les propos du Grand Sachem sont réduits au minimum et les compliments du même tonneau. Est-il pressé ou vexé ?... Abert clôt l'entretien avec un grand sourire et se contente d'ajouter :

— Avantage Georges !

— Eh ! se récrie le stagiaire, c'est un jeu en double, Chef. Avantage Georges-Karim ! On a encor'été bon sur ç'coup-là, non ? En une p'tite semaine, on a découvert l'assassin d'la dame, l'trafic du monsieur et

les magouilles des collègues... Qui dit mieux ?

— Seulement, on a échoué sur l'essentiel, réplique Abert.

— Aaahh ? C'est quoi ?...

— Eh bien, on a raté... les crêpes au caramel au beurre salé, mon p'tit père ! Et ça, c'est sacrément grave...

Oubliant qu'ils ne sont pas seuls dans le wagon, ils éclatent de rire en chœur tous les deux. En deux heures, ils sont à Paris, le temps d'une pause-dîner et, une heure et quart plus tard, ils descendent sur le quai de Tours. Abert souhaite un bon week-end à son compagnon et précise que, le lendemain matin, il fera lui-même quelques heures supplémentaires pour prendre la déposition de Miget et mettre toute l'enquête au clair. Karim s'éloigne par le tramway pour regagner son gîte alors que son chef est chez lui en moins de cinq minutes.

Quand l'érudit mort revit...

En se réveillant, Georges Abert se sent dans une forme excellente. Non ce n'est pas l'air iodé de la mer – qu'il n'a d'ailleurs pas eu le temps de sentir à Nantes – mais la résolution de son enquête qui le met de bonne humeur. Pour fêter cela, il opte pour un petit déjeuner complet au salon de thé se trouvant à l'angle de la place François Sicard. Il est trop tôt dans la saison pour le prendre en terrasse, il va donc s'accouder au comptoir et faire le joli cœur avec la patronne. Pendant qu'elle lui prépare son croissant et son jus d'orange, il lui raconte son aller-retour dans son pays ; oui, elle est bretonne. Comme elle ne sait pas que c'est lui qui mène l'enquête pour la galeriste, il ne tient pas à lui révéler les derniers épisodes et reste volontairement dans le vague. De toute façon, ce qui intéresse cette commerçante, c'est qu'on lui parle de Nantes ou plutôt, parce qu'elle est très bavarde, qu'elle puisse évoquer la ville de sa jeunesse. Ce n'est qu'un monologue ponctué de grands éclats de rire qu'Abert écoute avec bienveillance. Pour conserver sa bonne humeur ou la retrouver, rien de tel qu'un petit déjeuner *Aux Délices de Michel Colombe*. Attention ! Colombe, ce n'est pas le mari de la pâtissière comme pourrait sans doute le croire Karim, c'est le sculpteur tourangeau qui a sa statue dans le jardin public en face.

Abert serait bien resté un peu plus car, décidément, le café est excellent mais il sait que quelques formalités l'attendent à son bureau et il n'a pas envie de sacrifier aussi son samedi après-midi.

Le commissariat semble très assoupi car seule une permanence est assurée pendant le week-end. Dans son bureau, l'inspecteur rassemble toutes les pièces nécessaires accumulées pendant l'enquête et surtout la copie des aveux de Meriec. Il scanne le tout au juge qui va s'occuper de l'affaire dès lundi. Il aime bien que tout soit clair pour que le tribunal n'ait pas à téléphoner sans arrêt pour demander des précisions. Il a toujours travaillé comme cela, ses rapports avec les collègues de la justice en ont toujours été facilités.

À 9 h 30, comme prévu, le bureau d'accueil lui annonce que Miget est arrivé. Il descend le chercher et l'installe face à lui. Abert lui fait répéter la dernière version de la provenance des livres du vieil érudit et constate combien elle correspond parfaitement à ce que son collègue Toni a lui-même déclaré. C'est vraiment trop semblable... Il est évident qu'ils ont mis cela au point ensemble. Donc, en déduit l'inspecteur, il y a forcément quelque chose que cache Miget. Il lui fait préciser à nouveau comment s'est opérée la transaction : Horace Choral est venu à la boutique proposer la vente et le bouquiniste s'est

rendu le jour-même dans la maison du vieux professeur.

— Les livres étaient-ils déjà prêts ?

— Non, le choix s'est opéré au fur et à mesure dans la bibliothèque.

— Qui choisissait ? demande l'inspecteur.

— C'est Monsieur Choral, bien sûr. C'est lui qui me demandait si tel ou tel livre m'intéressait et, surtout, pouvait trouver preneur rapidement.

— Et tout s'est fait... harmonieusement ? Vous étiez d'accord ? Lui avez-vous fait d'autres offres ? Vous m'avez dit que ce n'étaient que quelques-unes de ses richesses bibliophiliques...

— Oui... mais à chaque fois, j'avais l'impression de lui arracher un enfant. Il tenait à conserver ses plus belles pièces.

— Comme s'il voulait en profiter encore des années alors que, quelques jours plus tard... Combien exactement ?...

— J'y suis allé le lundi de la semaine dernière et il s'est suicidé le mercredi suivant.

— Vous m'avez donc fait la liste complète des ouvrages que vous avez partagés avec Monsieur Toni... Merci. Il vous faudra justifier que ce n'est pas un vol mais un dépôt temporaire que les circonstances, malheureuses, ont rendu définitif... Ça a dû vous faire un choc quand vous avez appris la mort brutale de ce client avec qui vous traitiez deux jours auparavant...

— Nous avons tous été très secoués, rue de la Scellerie. C'était une figure du quartier.

— Rappelez-moi où il habitait ?

— Sa maison n'était pas là. En fait, il vivait dans un particulier, aux Prébendes, rue Origet. Mais comme il avait enseigné toute sa vie au lycée Descartes, c'était un habitué de la rue et il fréquentait, depuis toujours avec assiduité, les bouquinistes et les antiquaires. Tout le monde connaissait sa silhouette voûtée et son béret qu'il portait, été comme hiver.

— Il n'avait plus de famille, c'est ça ?

— Il était le dernier héritier d'une riche lignée tourangelles qui avait compté des médecins et des avocats. Son frère était mort dans la Résistance, encore célibataire. Donc, pas de neveux. Et lui ne s'était jamais marié. Il avait peut-être des cousins mais il ne m'en a jamais parlé... La seule personne qui lui était attachée, c'est un ancien élève devenu professeur à son tour. Il en a peut-être fait son héritier, je ne sais pas. Il en parlait souvent en regrettant que lui ne s'intéresse pas du tout aux vieux livres.

— Donc, il va tout vendre si l'héritage lui revient ? Vous aurez là une belle affaire... enfin, quand vous aurez réglé l'autre. Je vous remercie, je vous appelle si j'ai besoin de précisions.

Après le départ de Miget, l'inspecteur reste un long moment songeur en parcourant la liste d'une cinquantaine d'ouvrages prélevés chez le vieil Horace. Et si ce n'était que la partie émergée de l'iceberg... Si le bouquiniste en avait prélevé beaucoup plus qu'il se garde en réserve pour plus tard ou pour répondre à la demande d'une clientèle informée par lui... Et ce côté partageur avec Toni, c'est curieux ! À fréquenter Miget, on ne sent pas un homme généreux. Pourquoi a-t-il associé son collègue à cette affaire ? Pour le mouiller ou pour obtenir son silence ? Finalement, si l'héritier supposé du professeur ne s'intéresse pas aux livres, qui saura exactement l'importance de ses collections ? L'enquête sur son suicide s'est-elle aventurée de ce côté-là ?... Se souvenant qu'elle a été confiée à ses collègues Laffrette et Patit, Abert décide d'appeler le premier en qui il a une plus grande confiance. Tant pis s'il le dérange pendant son jour de repos.

Laffrette répond aussitôt et l'inspecteur lui explique rapidement le déroulement de son enquête et la découverte fortuite du petit trafic des bouquinistes. Non, Laffrette ne s'est pas du tout intéressé au contenu de la maison et les perquisitions ont été rapides puisqu'ils ont vite découvert une lettre du vieux expliquant son suicide. L'affaire a été classée judiciairement en attendant le travail du notaire. Abert souhaite visiter la maison car il a l'impression que le bouquiniste a pu se servir beaucoup plus qu'il ne le dit. Laffrette lui signale où sont rangés le dossier et la clef de Choral.

Après avoir souhaité un bon week-end à son collègue, l'inspecteur se demande si le jeune Toni, malgré les pressions de son collègue, ne pourrait peut-être pas lui livrer quelques petits secrets. Il décide donc de retourner rue de la Scellerie mais en empruntant les rues Émile Zola puis Corneille pour éviter ainsi la boutique de Miget. Comme toujours, Bastien est devant l'ordinateur, au fond de sa boutique. Dire que voir entrer l'inspecteur le comble de joie serait sans doute excessif. Il sait par son collègue que la liste des ouvrages du professeur est entre les mains de la police et qu'il risque de sérieux ennuis.

Tout en avançant, Abert remarque que les livres reliés du vieil Horace ont disparu des rayonnages, remplacés par des éditions brochées de moindre valeur. Tout en suivant le regard de l'inspecteur, Toni ne peut s'empêcher de lui faire remarquer qu'il fait sa tournée en-dehors des heures de travail.

— Quand on mène une enquête, il n'y a pas de congé possible et, le jour comme la nuit, on continue à gamberger. C'est d'ailleurs pour cela que je viens, une fois de plus, vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas, Inspecteur. Vous voyez bien que vous êtes le seul client ce matin.

Mais son ton laisse pourtant penser le contraire. Abert fait un petit

point sur l'enquête et détend l'atmosphère en lui annonçant qu'il est lavé de tout soupçon pour le meurtre de la galeriste. Les mauvaises langues de la rue en sont pour leurs frais.

— En fait, j'ai repensé à la lettre anonyme et je me demande qui a bien pu être assez salaud pour me coller le meurtre sur le dos. Je ne croyais pas avoir suscité tant de haine dans ma rue...

— Jalousie, plutôt... Vous ne pensez pas ? suggère Abert.

— Un homme que j'aurais privé des bras de Viviane ? Je ne vois pas... L'agent immobilier ne semble pas vraiment intéressé par le sexe féminin...

— Une femme, peut-être ? Jalouse de la galeriste qui a réussi à séduire le jeune mâle nouvellement installé sur ses terres... Le dépit amoureux provoque parfois des vengeance terribles !

Mais l'inspecteur souhaite rapidement réorienter son interlocuteur sur l'affaire Choral. Inutile de redemander le déroulé du scénario puisque les deux compères ont tout verrouillé ensemble. Mais il a sûrement des choses à dire sur la bibliothèque du vieil homme.

— Avez-vous eu la chance de connaître les collections du vieil Horace ?

Tout de suite, Abert sent Toni sur la défensive. La bête traquée voit des chasseurs partout... :

— C'est surtout à Miget qu'il faut demander ça. Moi, je n'y suis allé qu'une fois ou deux...

— Ah ! Cher monsieur... C'est quand même du simple au double. On doit se souvenir de ce genre de visite, non ? Quand on est comme vous un spécialiste des livres anciens...

— Oui, la première fois en visiteur, pour découvrir. Il m'avait dit, quand je suis arrivé ici, qu'il voulait me présenter ses plus beaux fleurons. J'y suis allé tout un après-midi. C'est incroyable ce qu'il a pu amasser en une vie !

— Lui seul ou sa famille ?

— Sans doute une belle bibliothèque familiale, à l'origine. Mais les plus belles pièces, c'est lui qui les a acquises, en lien avec sa formation d'helléniste et de latiniste. Je n'ai jamais vu un tel empilement de livres partout. Il a même fini par condamner des pièces tellement elles débordent de bouquins. Et le plus surprenant, c'est qu'il connaissait parfaitement ses collections. Quand il cherchait à m'estomaquer avec ses pépites, il allait directement à tel ou tel endroit et sortait le volume. Vous auriez vu ses yeux !... Les pupilles dilatées, comme celles d'un drogué, une forme grave d'addiction aux livres. Il n'y a qu'une chose qu'il a absolument refusé de me dévoiler, c'est son jardin secret ou plutôt, comme il disait, son *jardin des délices*. Il avait tout un meuble rempli de *curiosa*, vous savez les ouvrages érotiques illustrés. Et avec le peu qu'il m'en a dit, j'en ai déduit que ce doit être un

ensemble réellement extraordinaire, des ouvrages absolument introuvables. C'était dans sa chambre, face à son lit ; sur la porte de sa bibliothèque, il avait même fait peindre par un ami de Viviane une reproduction parfaite du tableau de Bosch. Je pense que bien des collectionneurs rêveraient de posséder de telles raretés. Il y a englouti toute la fortune familiale et ses économies d'enseignant. Une sorte de course en avant, jamais totalement satisfaite. Un volume en appelle un autre, une édition *princeps* réclame un nouveau tirage, une belle reliure vient remplacer l'ouvrage broché... Je l'ai vu, ici une fois, tenir en main un livre d'Apulée ; je venais juste de l'acquérir dans une vente privée à Paris. Un petit volume, du début du XVII^e, qui regroupait les œuvres de l'auteur antique annotées par un savant allemand. Vous l'auriez vu ! À son âge, il sautait de joie, il n'a même pas discuté le prix, pourtant élevé, et il est parti avec, comme halluciné. Il le recherchait depuis des années pour compléter sa collection de cet auteur. Un sacré personnage, quand même...

— Et la seconde fois ? lance Abert qui ne lâche pas.

— C'est l'autre jour, avec Miget, quand il nous a fait venir pour lui acheter quelques pièces...

Le ton est plus hésitant et l'inspecteur ressent bien une certaine gêne :

— Pour lui permettre de faire réparer sa toiture, c'est ça ?...

Le bouquiniste est beaucoup moins bavard tout à coup, de peur sans doute de commettre une erreur par rapport à la version officielle. Il se contente d'un signe de tête.

— Vous avez choisi les livres qui vous intéressaient ?

— Non, non, c'est lui.

— Qui, lui ? Choral ou Miget ?

Et là, Toni ne sait plus comment se sortir du mensonge. Miget a-t-il dit qu'il les avait pris lui-même ou que le vieux professeur les lui avait préparés ?...

— Je ne sais plus... mais moi, je n'ai rien pu choisir.

— Miget avait-il déjà fait son tri quand vous y êtes allé ? Choral l'avait déjà reçu et vous êtes arrivé après ?

— Euh... non, enfin... oui, c'est Miget qui m'a dit de venir avec lui prendre les cartons qu'il avait préparés.

— Dans quel état était Choral de voir partir ainsi quelques-uns de ses trésors ?

— Je ne l'ai pas vu, il n'était pas là quand nous sommes passés.

— Ce n'est pas lui qui vous a ouvert ?

— Il avait donné les clefs à Miget, je crois...

— Il était très confiant, Monsieur Choral... peut-être un peu trop, non ? Votre collègue a bien respecté les choix de son client ? N'aurait-il pas ajouté quelques livres qui l'intéressaient plus particulièrement...

ou vous ?!

— Ah non ! On a pris les cartons mis dans l'entrée et on est reparti tout de suite.

— Vous n'avez pas profité de l'absence du propriétaire pour regarder encore de plus près toutes ses pépites, comme vous dites ? Et l'armoire aux *curiosa* ?

— Qu'est-ce que vous voulez me faire dire à la fin ? Vous tournez autour de moi comme si vous me soupçonniez ! Je n'ai pas pris d'autres ouvrages, ce n'est pas moi...

— Mais vous avez vu Miget le faire... Il a pu ouvrir les bibliothèques et ajouter aux lots quelques pièces rares, pensant que Choral n'y verrait que du feu. Et il ne vous a pas proposé d'en faire autant ?...

— Oui, mais j'ai refusé, je ne suis pas un voleur !

— Vous reconnaissez que Miget, lui, l'a fait. Et donc que la liste qu'il m'a fournie est incomplète, c'est ça ?

La non-réponse de Toni équivaut à un aveu.

— Quand vous avez appris le suicide de Choral, vous n'avez pas été surpris ?

— On le serait à moins, non ?

— Oui, deux jours avant, il se sépare de quelques trésors pour faire réparer sa toiture et, finalement, il se jette dans la Loire. Vous trouvez ça logique ?

— Il était âgé et, plusieurs fois, il avait dit que se sachant malade, il ne voudrait pas finir ses jours grabataire dans une maison de vieux. Il a dû apprendre que le risque augmentait pour lui et il a préféré en finir tout de suite. En tout cas, c'est ce qu'il a dit dans la lettre qu'il a laissée.

— Vous l'avez lue ?

— Non, c'est Miget qui me l'a dit, il l'a vue, lui. Mais je croyais que l'enquête était close et l'affaire classée.

— Oui, oui... Le week-end, un inspecteur se distrait comme ça, en essayant de comprendre. Un regard neuf, c'est utile parfois pour démêler les énigmes. Merci pour toutes ces précisions et bon dimanche.

En remontant la rue de la Scellerie, l'inspecteur passe devant le magasin d'antiquités de Sissot dont le rideau de fer est baissé. Dommage, il aurait bien aimé lui relater de vive voix la fin de l'enquête à Nantes. Il compose le numéro du portable mais n'obtient que le répondeur. Il décide d'appeler Bory, l'ami fidèle. Ce dernier lui apprend que Sissot a craqué, au sortir de la garde à vue, et qu'il est pour quelques jours au repos à la clinique psychiatrique de Saint-Cyr en attendant que la justice poursuive la procédure de recel. Il promet

de lui dire que l'inspecteur a tenu à le mettre personnellement au courant de l'issue de l'affaire et qu'il peut, s'il le souhaite, le rappeler pour obtenir des détails.

Abert se dirige vers le commissariat, en tournant à gauche devant le Grand Théâtre, puis emprunte la rue Buffon puis celle de la Préfecture à droite. Il jette un œil à travers les grilles du lycée Descartes en pensant au vieux professeur qui, pendant des années, a tenté d'inculquer aux élèves la scansion des vers grecs et les déclinaisons latines. Sitôt arrivé, il récupère son dossier et la clef dans le bureau de Laffrette. Par principe, il n'aime pas mettre son nez dans les enquêtes menées et conclues par ses collègues mais, là, il sent qu'il faut éclaircir quelque chose. Abert ne comprend pas encore lequel mais il pressent un lien entre les deux affaires. Le dossier n'est pas très épais mais il a vite fait de réaliser que le temps va lui manquer avant le repas. Tant pis ! Il commence en sachant déjà que son après-midi risque d'être largement amputé.

C'est d'abord la découverte du corps d'Horace sur les bords de Loire, le mercredi matin de la semaine dernière. Tiens ! Le cadavre a été signalé par trois jeunes SDF, ceux qui ont sauvé Sissot. Ils avaient dit avoir repêché un vieux mais l'inspecteur n'avait pas fait le lien à ce moment-là. On pourrait effectivement leur décerner une médaille et leur confier une mission de vigiles permanents sur les quais. Abert cherche vainement le rapport d'autopsie et rien, dans les documents suivants, n'y fait allusion. C'est plutôt curieux... Sans même réfléchir au jour et à l'heure, il fait le numéro du portable de Bouyade :

— Salut, Louis-Ferdinand !

— Hein ? Quoi ? Bouyade à l'appareil...

— Oui, moi c'est Abert.

— Ah ? J'n'étais pas sûr de te reconnaître et puis, je n'aime pas trop ce prénom dont tu m'affubles... Je ne suis pas antisémite, moi, comme le docteur Destouches ! Mais, qu'est-ce qui t'arrive ? On est samedi !

— Excuse-moi, je ne te dérange pas longtemps.

— Oui, parce que, là, je suis chez Picard avec ma femme et les surgelés dans le chariot, ça n'attend pas !

— Tu n'as pas fait d'autopsie pour le vieux prof, l'autre semaine ?

— Ah, ben non ! Tes collègues m'ont juste demandé de signer l'acte de décès et le permis d'inhumer. Le pauvre papy était déjà bien imprégné par plusieurs heures de baignade et ils avaient retrouvé sa lettre d'intention. Et puis, il y avait surtout beaucoup d'autres clients...

Abert renouvelle ses excuses et souhaite bon appétit à son collègue. Alors, là, c'est une sacrée nouvelle... Bouyade mange des surgelés ! Il pense avoir raté une bonne blague cynique mais la met en réserve pour une prochaine fois. Travailler sur de la viande froide et manger

des plats congelés, cela ne doit pas trop le changer.

Et donc, il n'y a pas eu d'autopsie. L'inspecteur trouve que Laffrette et Patit sont allés un peu vite en besogne. Déjà, il aurait fallu pouvoir vérifier quand exactement avait eu lieu le grand plongeon. Tout de suite après la visite des bouquinistes ? Le lendemain ? Sûrement la nuit pour être plus tranquille... Mais on reste dans le flou.

Abert découvre la fameuse lettre d'adieu. Tapée à la machine à écrire ; ce doit être un vieux modèle car certaines lettres sont encrassées, le ruban n'est sans doute pas de première jeunesse lui non plus. Trois phrases et une citation latine... Ah ! Jusqu'à la fin, il a voulu rester le vieil érudit que tout le monde connaissait.

J'arrive au bout de ma longue existence et n'espère plus rien. Si j'ai pu éveiller quelques élèves à la culture antique, alors ma mission est remplie. Je confie tous mes biens à mon bon ami Adrien Dufrêne.

Sit jus liceatque perire poetus : invitum qui servat idem facit occidenti.

H. C.

C'est concis et, par ces quelques mots, l'inspecteur voit se dessiner l'existence et le caractère de ce vieil enseignant. Il voudrait bien savoir ce que signifie cette citation mais, décidément, ses cours de latin du collège sont trop lointains.

Dans le dossier, Laffrette a interrogé le fameux Adrien Dufrêne, ancien élève d'Horace et, lui-même, professeur de lettres classiques à Tours. Il relève ses coordonnées et compose son numéro :

— Bonjour, ici l'Inspecteur Abert. Désolé de vous déranger mais pourriez-vous me rendre un petit service, s'il vous plaît ? Mon collègue vous a parlé de la lettre d'adieu de votre ancien professeur. Vous serait-il possible de traduire la citation qu'il a choisie ? Simple curiosité.

— Certainement, pouvez-vous me la redonner en latin ?

Abert déchiffre lentement et Dufrêne traduit précisément :

— *Laissons au poète le droit de périr si c'est sa fantaisie : le faire vivre malgré lui, c'est le tuer...* Vous êtes sûr de la fin de la première proposition : *poetus* ?

— Ah oui ! Il n'y a aucun doute : *poetus*. Pourquoi ?

— Le cas utilisé n'est pas bon : c'est *poetis* bien évidemment. Mon vieux maître devait être très troublé quand il a écrit cela. C'est même une faute grossière qu'il n'aurait jamais dû faire...

— Et vous savez de qui est cette phrase ?

— Bien sûr, là c'est tout lui ! Culture et clin d'œil. C'est un extrait de l'*Art poétique* d'Horace, au chapitre 3 si je ne me trompe. J'en suis encore tout ému mais... cette erreur de cas me trouble.

— Je vous remercie de ces précisions, Monsieur Duchêne. Je lis que vous avez dit à mes collègues que vous avez été surpris de cette triste fin. Mais, le suicide n'est-il pas d'usage courant dans l'Antiquité ?

— Certes, les exemples ne manquent pas. Mais, comme je l'ai

précisé, lors de ma dernière entrevue avec lui qui remonte à une quinzaine de jours, je l'ai trouvé très enjoué, en bonne forme, enfin... comme on peut l'être à son âge. Il avait encore plein de projets.

Abert le coupe :

— Oui, notamment, faire réparer sa toiture.

— Ça, je ne sais pas... Non, il voulait acheter quelques belles éditions qui étaient annoncées à la prochaine grande vente publique en mars, boulevard Giraudeau. Ses livres, c'était une vraie maladie. Il ne me comprenait pas quand je lui disais que les éditions de poche me suffisaient, que le texte seul m'importe.

— Vous êtes son exécuteur testamentaire. Qu'allez-vous faire de ces collections ?

— Les faire estimer, les confier à la salle des ventes et verser l'argent pour la lutte contre le sida. Je viens de perdre un frère victime de cette maladie.

— Vous ne garderez rien de votre vieux professeur ?

— Si, bien sûr, une seule chose, en clin d'œil moi aussi : les œuvres complètes du poète Horace. Mais, ce que je conserverai de plus précieux, c'est l'enseignement que j'en ai reçu, la culture inestimable qu'il m'a transmise et qui a fait ce que je suis aujourd'hui. Je suis devenu professeur grâce à lui. Ça vaut toutes les bibliothèques du monde !

L'entretien s'arrête là et Abert reste songeur quelques instants.

Le regard sur la pendule lui indique qu'il est largement l'heure de penser à déjeuner. Non, pas de sandwich le samedi ! Déjà qu'il est en train de sacrifier son congé, il tient à manger correctement. Et comme il se sent un peu nostalgique après son entretien avec cet élève fidèle, il décide d'aller chez les filles de la rue Colbert. Pas de méprise ! *Les filles*, c'est comme cela qu'il les appelle, ce sont deux copines sympathiques qui ont ouvert un petit restaurant, *Cuisine et gourmandise*. Toute la décoration, le mobilier, l'ambiance évoquent les années soixante-dix/quatre-vingts. La couleur orange y domine et les murs sont couverts de photos d'artistes yéyé. Il est sûr d'y manger un bon plat copieux cuisiné avec des produits frais – aujourd'hui c'est le sauté de poulet moutarde à l'ancienne – et puis il apprécie particulièrement au dessert une de leurs spécialités, le tiramisu au caramel au beurre salé. Cela le consolera d'avoir raté les crêpes nantaises.

Pour digérer le menu dégusté au son des hit-parades de *Radio Nostalgie*, Abert se rend à pied visiter la maison de la rue Origet. Le ciel est gris et toujours humide mais, pour l'instant, il ne pleut pas. « Quel mois de janvier, dirait sa chère boulangère, il fait triste comme

un temps de Toussaint ! Et, en plus, on n'a même pas de chrysanthème... ». Pour Brassens, cette fleur, *c'est la marguerite des morts*, ajoute-t-il mentalement.

Après être passé prendre la clef dans son bureau, il descend la rue Marceau, traverse le boulevard Béranger et s'engage dans la rue George-Sand jusqu'à son intersection avec la rue Origet. Le particulier d'Horace est à gauche, au numéro treize. C'est un petit immeuble typique de l'architecture tourangelle du XIX^e siècle. Bien trop grand pour un homme seul, idéal pour une petite famille, à condition d'avoir les moyens car le coût du mètre-carré dans ce secteur est l'un des plus élevés de la ville.

Dès son entrée, il sent aussitôt l'odeur de vieux papier pénétrer ses narines. Côté rue, la salle à manger à l'apparence très vieillotte n'a dû être que peu utilisée par le vieux célibataire. En face, le salon devait contenir des meubles anciens mais seules subsistent l'empreinte des pieds sur les tapis et, de part et d'autre d'une cheminée en marbre, l'ombre poussiéreuse sur les murs. Sur le jardin, la cuisine reçoit la lumière par une belle baie vitrée dont la partie supérieure est ornée de vitraux assez classiques. À l'étage, c'est la première surprise : pour atteindre le bureau qui donne sur la rue, il faut se glisser comme un crabe – l'image n'est pas trop forte – entre deux lignes d'étagères débordantes de livres. Il est indispensable d'être prudent car les empilements sont surchargés et en déséquilibre ; l'accès à la pièce est, de plus, très encombré par des monticules de revues empoussiérées. Sur le bureau, plusieurs piles de livres aux reliures variées et, dans le peu d'espace laissé libre, la machine à écrire ancestrale face au fauteuil. Un beau fauteuil qu'Abert date approximativement du XVIII^e siècle mais qui a tellement servi que le tissu en est tout râpé, voire déchiré aux coutures. Sur le pourtour de la pièce jusqu'au plafond, des bibliothèques. Des centaines de livres, la plupart bien reliés sur lesquels Abert reconnaît les fers semblables à ceux vus chez les deux bouquinistes. Pour accéder aux étagères, il faut enjamber d'autres piles et, déjà, certaines se sont effondrées.

L'inspecteur remarque également des trous dans les longues files de bouquins, il s'agit sans doute des ouvrages prélevés par les compères. Et, par un rapide calcul sur un seul mur, il constate qu'il en manque au moins une quarantaine. Et comme il semble y avoir autant de manquants sur les trois autres murs, il est clair que l'on est loin du compte de la liste de cinquante volumes remise par Miget.

En laissant courir son regard sur les dos multicolores, Abert commence à comprendre l'incroyable trésor bibliophilique qu'il a sous les yeux. C'est sûrement la collection la plus complète des œuvres d'auteurs anciens, grecs et latins. Ils sont parfaitement classés. Tiens... tous les textes d'Aristote, de Platon, les pièces d'Euripide, Eschyle,

Sophocle... Ah... un trou ! Bien sûr, c'est l'ouvrage que feuilletait Karim l'autre jour chez Miget... Les aphorismes d'Hippocrate, les fables d'Ésope. Et puis Tacite, Tite-Live, Virgile, Ovide... Il y a également un livre dont Abert ne connaît pas l'auteur : Valère Maxime. Il enfle ses gants et le retire précautionneusement car il est très serré entre les *Faits de guerre* de Végèce et les *Décades* de Tite-Live. C'est un petit volume relié en veau, édité en 1543, qui contient des anecdotes latines servant aux orateurs pour leurs discours. L'*ex-libris* d'Horace Choral orne la deuxième de couverture face au frontispice, belle illustration de la mort avec sa grande faux. Donc, deux squelettes en vis-à-vis... Quel bel à-propos, pense Abert tout en remettant le précieux ouvrage en place. Il continue son inventaire à faire rêver un conservateur de bibliothèque.

D'autres auteurs latins se succèdent : Plaute et son théâtre, Cicéron et ses discours, Suétone et ses *Douze Césars*, dans plusieurs éditions différentes, la plus ancienne remontant à la Renaissance. Puis, c'est Apulée dont Toni évoquait le matin même la collection complète. Mais, là aussi, il y a un manque... C'est sans doute l'ouvrage du début du XVII^e siècle, il faudra vérifier sur la liste de Miget mais c'est étonnant que Choral se soit dessaisi de ce volume qui prive sa collection de son entièreté. Les bibliophiles sont souvent des gens fantasques et on a du mal à suivre leurs pulsions.

En changeant de côté, l'inspecteur découvre les auteurs régionaux et, là encore, c'est un florilège de Ronsard, Rabelais, Balzac... La première édition des *Œuvres complètes* du prieur de Saint-Cosme de 1623, le *Discours des misères de ce temps* du même Ronsard avec reliure d'époque en parchemin de 1604. Et la réédition commentée par Prosper Blanchemin, en huit volumes, sur papier Vergé (1857). Rabelais est également très présent et Abert découvre les *Œuvres de Monsieur François Rabelais, docteur en médecine*... reliées en plein vélin et datées de 1558. Celles éditées à Amsterdam en 1725, en cinq volumes. Quant à Balzac, c'est impressionnant : les vingt volumes de la première édition complète de 1855 avec plus de cent cinquante planches, le tout relié en demi-chagrin vert. Et de petits ouvrages, qui semblent dérisoires à côté mais quand l'inspecteur, au hasard, ouvre l'un des deux volumes des *Scènes de la vie privée*, il découvre que c'est l'éditeur tourangeau Mame qui les a imprimés en 1830. Sur la première page, chose rarissime, une dédicace signée de Balzac : À Monsieur L. comme un témoignage de la reconnaissance de l'auteur. Avril 1831. Un peu plus loin, c'est une petite édition plus récente du *Curé de Tours*, exemplaire numéroté et illustré en couleurs.

Abert sent en lui s'agiter les gênes bibliophiliques transmis par son père. Que de merveilles ! Et, plus prosaïquement, il pense que cette vente va rapporter beaucoup d'argent pour aider la recherche

médicale. Sur le mur derrière le bureau, une petite armoire vitrée semble contenir quelques autres trésors : c'est là que sont placées les œuvres complètes d'Horace et c'est ce que va bientôt récupérer l'ancien élève de Choral. Immédiatement, il cherche *L'Art poétique* et passe en revue très attentivement tous les titres mais aucune trace de cet ouvrage. En revanche, entre les *Odes* et les *Satires*, il y a une place vide. Le volume a été retiré et non remis. Abert se tourne vers le bureau et inspecte tout ce qui se trouve autour de la machine à écrire, celle qui a servi pour la lettre d'adieu. Aucune trace de *L'Art poétique*... Ce qui étonne l'inspecteur, c'est que le professeur ait eu besoin du texte, il devait bien le connaître par cœur, surtout s'il avait songé à cette fin-là. Et, s'il a bien ouvert le livre, comment alors expliquer l'erreur commise sur le cas latin du mot *poète*.

Il quitte le bureau et découvre, de l'autre côté du couloir, une pièce – sans doute un autre salon à l'origine – emplies entièrement de milliers de livres de toutes natures. On n'est plus chez un érudit mais chez un brocanteur. Partout, des piles de revues, de catalogues, d'ouvrages brochés... Tout est entassé comme si, peu à peu, on avait empli la pièce, les espaces vides en premier lieu, puis superposé les achats comme ils venaient. Impossible de s'y frayer un passage, la vue est apocalyptique.

Rebroussant chemin, Abert se dirige vers la chambre donnant sur le jardin. Il faut, pour y parvenir, à nouveau avancer de profil comme les Égyptiens représentés sur les fresques des tombeaux. Il y trouve encore plusieurs bibliothèques mais, face au grand lit toujours défait, une belle armoire dont la porte est grande ouverte et tous les rayonnages vides. L'inspecteur reconnaît tout de suite la caverne érotique d'Ali Baba... Et, en refermant la porte, il contemple la superbe reproduction du tableau de Jérôme Bosch. Toutes les scènes lubriques et sadiques y sont représentées avec une force extraordinaire. Meriec a vraiment beaucoup de talent ! Abert sourit en imaginant le professeur respectable du lycée Descartes se couchant le soir après avoir choisi un de ses ouvrages pour l'aider à peupler ses rêves solitaires. Tous ont disparu... plusieurs dizaines, probablement.

L'attention de l'inspecteur est ensuite attirée par tous les livres éparpillés sur le sol, au pied du lit, certains ouverts, d'autres écrasés comme si une pile s'était effondrée accidentellement. Il est tenté de les ramasser car leur position n'est pas conforme au lieu. Il se penche et en referme deux puis aperçoit, sur un autre, une tâche rougeâtre... C'est du sang séché. Un peu plus loin, le tapis en a aussi absorbé. Il paraît évident que la chambre a connu une scène de lutte. Laffrette et Patit ne s'en sont pas aperçus puisqu'ils n'ont pas perquisitionné. Vraiment pas curieux, les collègues, pense-t-il en sentant la colère le saisir. Il remet dans leur position initiale les ouvrages qu'il a déplacés

et réalise plusieurs clichés, notamment des tâches en gros plan. Il ouvre la porte de la salle de bain, celle-ci est impeccable. Cependant, en regardant attentivement le tapis du palier qui relie les pièces de l'étage, il découvre encore plusieurs petites tâches de sang dissimulées dans les arabesques des motifs du tapis. Il redescend alors et, marche par marche, scrute et photographie l'escalier. Au rez-de-chaussée, peut-être quelques marques rouges devant l'entrée... Il s'aperçoit alors avec stupeur qu'il est déjà dix-sept heures : il a passé tout l'après-midi à inspecter la maison.

Le doute s'est installé. Tout ne s'est donc pas passé comme le rapport de Laffrette et Patit l'a décrit. Pour eux, le professeur a quitté son domicile dans la nuit de mardi à mercredi et est allé se jeter dans la Loire. Il y a trop d'incohérences et les témoignages des bouquinistes se révèlent sujets à caution. On s'est battu, peut-être ; dans cette maison, quelqu'un a saigné en tout cas. En analysant rapidement les tâches, on doit savoir si c'est le sang de Choral. Les questions se bousculent dans la tête d'Abert, il appelle la permanence du commissariat pour qu'on envoie quelqu'un pour un prélèvement. Jérémy, l'assistant de Bouyade, se met en route aussitôt.

En l'attendant, l'inspecteur regarde plus attentivement le salon du rez-de-chaussée, curieusement vidé de ses meubles. Il en manque trois. Compte-tenu des emplacements, il pourrait s'agir d'une grande commode et de deux fauteuils. Derrière la porte, il aperçoit encore une bergère de même style que le fauteuil du premier, avec son tissu râpé, mais il lui manque un pied, elle ne tient que par son appui sur le mur. Il en fait un cliché, prend l'ensemble de la pièce avec les meubles fantômes et remonte dans le bureau photographier le siège témoin. Il est en train d'échafauder une supposition qui risque de lui faire passer un sale dimanche...

Sur ses entrefaites arrive Jérémy, pestant comme à l'accoutumée et ne comprenant pas pourquoi Abert le dérange si tard, qui plus est un samedi. L'inspecteur, sorti brutalement de ses réflexions, n'est pas en mesure de lancer une controverse et se contente de lui demander d'effectuer des prélèvements.

— Où ça ? bougonne le policier scientifique.

— Bon... oui... je te montre. Du sang, tu sais ce que c'est, oui ? Alors, maintenant, tu imagines que tu es le Petit Poucet et tu retrouves ton chemin en suivant les taches dans l'escalier. Vérifie qu'elles sont bien toutes du même type, hein...

— Sur le tapis, c'est pas évident, c'est pompé !

— Alors, sois César et évite-moi tes commentaires parce que, là, *je ne pense pas merde, pardi, mais je le dis !*

— Hou ! Si M^ossieur l'Inspecteur devient grossier maintenant...

— Mais non, c'est Brassens, *le polisson de la chanson*.

Abert ne peut s'empêcher de remonter dans la chambre, ouvrant la voie à son Petit Poucet. Avant que celui-ci n'y pénètre, l'inspecteur observe attentivement ce qu'il pense, maintenant, être la scène d'un crime. L'armoire béante que le professeur a voulu défendre, les traces de lutte avec l'effondrement des piles de livres et ce lit métallique... Il s'en approche, regarde méticuleusement les ferronneries qui ornent le pied de celui-ci. Il appelle aussitôt Jérémy qui, à quatre pattes dans le couloir, continue sa quête :

— Viens vite, mon vieux... là... regarde !

Le jeune policier s'approche :

— Ah oui, on dirait bien que quelqu'un s'est cogné... La volute en fer est légèrement tordue et, regardez, il y a encore quelques cheveux blancs collés avec un peu de sang ! Je suppose que ces reliques intéressent Monsieur ?... Je fais quelques clichés et je vous emballe tout ça.

Tout en effectuant sa tâche, Jérémy ne peut s'empêcher de se dire que c'est gentil de lui offrir un jeu de piste un samedi soir. Et là, ça y est, on a trouvé le trésor, hein ? On va pouvoir rentrer à la maison...

— Merci. Tu déposes tout ça au frais et je te promets un début de semaine un peu gore.

Les deux policiers reviennent ensemble au commissariat et Abert file dans son bureau pendant que Jérémy passe au laboratoire. L'inspecteur recherche le numéro de téléphone de l'antiquaire parisien qui a réceptionné les meubles de Sissot et lui demande d'envoyer tout de suite par courriel la photo d'un des fauteuils qu'il a recelés. Le temps de classer quelques paperasses, de brancher l'ordinateur pour vérifier le courrier et le message parisien s'inscrit avec une pièce jointe. En un clic apparaît la copie conforme du fauteuil du bureau de Choral, en bien meilleur état, d'ailleurs ! La même ébénisterie XVIII^e, la même tapisserie. Le duc de Choiseul avait su choisir de bons artisans pour meubler son château près d'Amboise. C'est vrai que lorsque l'on va admirer la pagode de Chanteloup – le seul élément subsistant de l'immense château – on a du mal à imaginer ce qu'était la belle propriété du ministre de Louis XV. Il paraît que le musée des Beaux-Arts possède lui aussi quelques belles pièces mais l'inspecteur n'en a pas gardé le souvenir, sa dernière visite remontant à trop longtemps.

Abert imprime le cliché et le pose bien en évidence sur le dossier, trop tôt clôturé, du vieux bibliophile. Il est 19 h 10, il a perdu une journée de repos mais il a gagné bien plus qu'il n'avait imaginé.

Il rentre chez lui, la tête encore pleine de toutes les raretés qu'il a pu approcher, et ne peut s'empêcher d'avoir une pensée émue pour

son père disparu qui aurait tant apprécié cette magnifique collection.

Allez... En guise de délassément bien mérité, Abert bifurque vers la rue des Ursulines et se dirige vers les Studio. Il ne sait pas ce qui passe en ce moment mais sur les sept salles d'art et d'essai, il trouvera bien un bon film distrayant. Avant la séance, il va dîner à la cafétéria car c'est l'occasion de laisser traîner ses oreilles quand on n'a pas encore choisi sa toile pour savoir ce qu'il faut éviter ou, au contraire, ne pas manquer.

Le sommeil n'a pas été des meilleurs et ce n'est pas le scénario du dernier Woody Allen qui est en cause. L'esprit d'Abert a poursuivi tout seul son enquête et, au réveil, l'inspecteur pense qu'il va devoir aussi sacrifier son dimanche après-midi. Confronter Sissot au mobilier de Choral, lui montrer les photos de la maison et obtenir peut-être de nouvelles confidences. Pour cela, reprendre contact avec Jacques Bory et savoir si les visites sont autorisées à la clinique de Saint-Cyr. Par chance, l'agent d'accueil annonce un créneau entre quinze et dix-sept heures ; c'est le seul moment où les gens de l'extérieur peuvent troubler le séjour des pensionnaires. C'est parfait !

Après le petit-déjeuner, l'inspecteur s'installe à son ordinateur et cherche le site de Miget. L'idée lui est venue durant la nuit. En quelques clics, des propositions apparaissent : tout est bien classé, les ouvrages humanistes, les livres modernes, ceux des XIX^e-XX^e, un important choix régional et, tout en bas de la liste, ceux qui devraient plaire à Abert, les *curiosa*. Non qu'il ait eu une nuit libidineuse mais il poursuit son jeu de piste macabre.

En cliquant, il fait apparaître un choix très étendu et ce sont des dizaines d'ouvrages qui défilent, de toutes époques. Ce qui est troublant, c'est que, d'habitude, Miget propose toujours des photos de la reliure, de la page de tête et de plusieurs planches illustrées, histoire d'appâter le client. Ici, pour les *curiosa*, rien... Impossible donc d'identifier des reliures semblables à celles de Choral ; aucun *ex-libris* n'est mentionné non plus. Seules, quelques entrées sont bien référencées. L'inspecteur pense que le bouquiniste a voulu tout de suite rentabiliser ses récentes acquisitions et qu'il n'a pas eu le temps d'y joindre tous les nouveaux clichés. Ou alors, c'est un geste de prudence tant que l'affaire reste d'actualité.

En tout cas, il est facile de remarquer que toutes les propositions aveugles sont de très belles pièces, au vu des prix de vente annoncés. À chaque fois, c'est en centaines voire en milliers d'euros qu'elles sont évaluées. Abert sort la liste remise par Miget, censée contenir la totalité de ce qui a été pris chez Choral. En fait, il n'y a environ qu'un quart des volumes provenant du bureau, selon ses calculs, et bien sûr pas de *curiosa*. Tiens... Le fameux livre d'Apulée est bien recensé ; retour à l'expéditeur ! *Il m'apparut alors que j'avais été berné dans un marché de dupes.*

Puisque le commerçant semble se moquer du monde, eh bien Abert va employer les grands moyens. À la première heure, lundi, il va orchestrer une perquisition pour précipiter les événements. Pour l'heure, ça suffit ! Se vider la tête en pédalant... Les bords de Loire en

cette saison ne devraient pas être trop fréquentés, en tout cas bien moins que l'été avec ces hordes de touristes attirés par la *Loire à vélo*. Et le retour se fera par Saint-Pierre-des-Corps et le quartier Velpeau pour prendre un poulet rôti tout chaud sur le marché.

À 15 h 10, l'inspecteur se présente avec son dossier à la clinique psychiatrique, rue du Coq à Saint-Cyr. Visiblement, Bory a prévenu Sissot, celui-ci sous tranquillisants paraît passablement abattu. Tant pis... il faut crever l'abcès. Après avoir rappelé que l'assassin de Viviane est sous les verrous, Abert lui montre les photos qu'il a prises dans le salon vide de Choral. L'antiquaire accuse fortement le coup :
— Vous reconnaissez ce lieu, Monsieur Sissot ? !

— Laissez-moi... Je suis fatigué. Je ne sais pas... je ne sais plus.

— Mais si, voyons, vous savez très bien. C'est là que vous avez pris le mobilier que vous êtes allé vendre ensuite à Paris.

Et Abert sort la photo du fauteuil reçue par courriel. Silence de l'intéressé.

— Rappelez-vous... Vous avez pris livraison vous-même d'une commode Louis XV et de quatre fauteuils assortis.

— Non, non, pas tout ça... Je n'ai chargé que la commode et deux fauteuils.

— Deux, si vous voulez. Et la bergère ?...

— Elle était cassée, malheureusement.

— Donc, vous l'avez laissée. Les choses se clarifient. Miget vous a proposé de prendre le mobilier de Chanteloup mais... où donc était Monsieur Choral pendant ce temps ? La transaction ne s'est pas faite avec lui ?...

— Non, Miget m'a annoncé qu'il était mort.

— Et à quel titre le bouquiniste vidait-il la maison ?

— Je ne sais pas... Je ne sais plus.

— Combien pour cette belle transaction ?

— Cinquante-cinquante.

— C'est honnête ! Et vous avez vu le reste du mobilier à l'étage ?

— Ah non, je ne suis allé que dans le salon du rez-de-chaussée. Et, une fois tout chargé, j'ai filé.

— Et tout ça s'est fait quand, exactement ?

— Je ne sais plus... Mardi ou mercredi de la semaine passée.

— D'accord. Je ne vous dérange pas plus longtemps. Reposez-vous bien, Monsieur Sissot.

En partant, Abert signale à l'infirmier de service qu'il doit surveiller particulièrement ce patient qu'il a un peu secoué avec des souvenirs désagréables.

De retour à son appartement, l'inspecteur s'occupe à quelques tâches ménagères, élémentaires mais indispensables, et

particulièrement bienvenues pour une fois afin d'essayer de penser à autre chose. Bien sûr, il glisse un cd de chanson française pour accompagner ces menus travaux. Il vient de recevoir le dernier récital de Jean-Michel Piton chantant Bernard Dimey. Un régal !

Ainsi tout finit rue de la Scellerie...

Présent dès 8 h 30 à son bureau, Abert prépare les deux grandes opérations qu'il a décidé de mener aujourd'hui pour boucler son affaire. Dès l'arrivée de Karim, ils se rendront *Aux belles reliures* où ils feront une perquisition pour inventorier les cartons de livres volés à Choral. Et ils essaieront de faire avouer à Miget ce qui s'est réellement passé chez le vieil Horace. Pour l'heure, il laisse un message à Chapier afin de le tenir informé des dernières avancées et, surtout, lui demander de mettre en place en urgence auprès du procureur une procédure d'exhumation. Il s'attend évidemment à une réaction musclée du commissaire. Par ailleurs, il encourage Jérémy à faire le plus vite possible les analyses sanguines et capillaires en lui envoyant la carte du groupe sanguin retrouvée dans les papiers du défunt.

Il n'est pas neuf heures quand Chapier entre en trombe dans le bureau :

— Vous devenez fou, mon vieux ?! Qu'est-ce qui se passe ?

Ça y est, c'est reparti pour les invectives, pense Abert.

— Je croyais que l'affaire Sissot était close. Et là, vous voulez rouvrir le dossier Choral... alors que vos collègues ont mené leur enquête parfaitement ! Exhumer l'ancien président de la sat !...

Abert essaie de calmer le jeu en expliquant toutes les bonnes raisons qui le poussent à entreprendre cette démarche.

— Vous jouez votre tête, mon petit vieux !

Et allez... À l'âge, il ajoute maintenant la taille...

Le téléphone intérieur vient troubler ce doux entretien. Le policier appuie sur le haut-parleur avec un certain plaisir quand il entend Jérémy annoncer que c'est bien le sang de Choral qui imprègne les tapis et qu'il attend maintenant d'autres cheveux pour comparer.

— Qu'est-ce que ça prouve ? Il a pu se couper en se rasant.

— Dans sa chambre ?

— Le permis d'inhumer a été donné par Bouyade. Vous n'allez pas décrédibiliser votre ami ?

— Il n'a pas fait d'autopsie...

— Donc c'est le travail de vos collègues Lafrette et Patit que vous remettez en cause ? Vous perdez la tête ! Nous sommes tous sur le même navire, mon pauvre vieux...

Abert n'a pas le temps de relever la considération sur son manque de fortune car Chapier quitte le bureau en claquant la porte. On se croirait dans une pièce de boulevard et même, précisément, chez Courteline... Justement un Tourangeau, de son vrai nom Moineaux, prénommé Georges comme lui. L'inspecteur décide de courir derrière son supérieur pour obtenir gain de cause coûte que coûte. Il frappe à

la porte du bureau de Chapier et entre sans attendre ; il s'impose, renouvelle ses arguments, engage seul sa responsabilité totale. Et, prenant une dernière grande inspiration, il déclare que s'il a tort, il donnera sa démission. Il n'a pas laissé un seul espace de réponse au commissaire. À la fin, Chapier reste muet quelques secondes alors qu'Abert, maintenant, ne dit plus mot. Leurs regards s'affrontent un instant. Le premier fait signe au second de s'asseoir et, avec un calme étonnant, lui déclare qu'il prend note, qu'il en avertit le procureur et le maire qui seront sûrement contents d'apprendre qu'on va ressortir le corps de ce pauvre homme qu'ils ont enterré ensemble la semaine précédente. Et il ajoute qu'il le regrettera, lui, l'inspecteur dont il pensait qu'un jour, il aurait pu lui succéder.

Abert remercie et prend congé en se demandant si, finalement, Courteline avait raison d'écrire : *Le Commissaire est bon enfant...* Entretemps, Karim est arrivé, tout frais et dispos, après un week-end de détente et de flirt qui semble lui avoir bien réussi. Mais c'est une douche froide que lui réserve Abert : primo perquisition, deuxio exhumation et, peut-être, tertio démission.

Pour cette fois, ils décident de prendre la voiture. En route, Abert communique l'essentiel des informations du week-end. Ils se garent sur le trottoir du Grand-Théâtre en laissant le gyrophare branché. La boutique *Aux belles reliures* n'est pas encore ouverte mais, comme Miget habite l'appartement au-dessus, il descend rapidement. L'accueil est glacial.

Abert met les formes officielles et légales pour commencer la perquisition. Il demande à voir tous les livres pris chez Choral et surtout ceux qui ne figurent pas sur la liste remise. Miget entraîne les deux policiers dans son arrière-boutique et présente les deux cartons contenant la cinquantaine répertoriée. Trois autres cartons sont remplis de belles reliures, facilement identifiables. L'inspecteur demande à Karim de noter sur son ordinateur portable les titres, auteurs et dates de ces nouveaux ouvrages. Puis, il se retourne vers le bouquiniste :

— C'est tout ?...

— Voyez par vous-même, répond froidement Miget.

— Je suis donc obligé de poursuivre la perquisition dans votre appartement et vous prie de m'y conduire.

Il faut ressortir de la boutique et, par la porte voisine, monter l'escalier jusqu'au premier. Au moment où il ouvre la porte, le bouquiniste demande au policier ce qu'il cherche. Abert tonne :

— Je veux, moi aussi, connaître la belle collection de *curiosa* que vous avez volée chez Choral et qui est maintenant proposée sur votre site... Désolé mais je crois que vous n'aurez pas le temps de reporter les photos face à chaque livre !

Le bouquiniste conduit l'inspecteur dans sa salle à manger. Sur la table sont entassés des dizaines de magnifiques ouvrages. L'homme est littéralement assommé et ne réagit même plus quand l'inspecteur détaille quelques titres et commente les illustrations érotiques. Puis il lui demande d'éditer la liste réelle qui figure sur son site et le raccompagne dans son arrière-boutique.

Karim y achève son travail de copiste. Une fois les feuilles imprimées, ils remontent tous les trois dans l'appartement. Abert charge son stagiaire de cocher tous les ouvrages empilés sur la table et ajoute :

— Sans regarder les images, hein !

Puis il entraîne Miget dans le salon qui donne sur la façade du Grand Théâtre. Il entreprend alors de questionner celui qui n'est qu'un voleur pour l'instant. Il attend sa version de l'armoire aux *curiosa*. Il le laisse expliquer que Choral lui aurait demandé d'estimer sa collection en vue d'une vente future et qu'il était plus pratique pour lui de faire ce travail dans sa boutique. Abert s'amuse un peu :

— Avec un ordinateur portable, on peut faire la même chose à domicile, non ?

— Là, c'est plus simple, j'ai tous mes catalogues sous la main.

— Et pourquoi n'avoir rien dit auparavant ? Si vous aviez eu la conscience tranquille, vous deviez faire état de ce... disons... dépôt provisoire. J'aimerais aussi que vous me confirmiez que les meubles vendus par Sissot étaient bien la propriété de Choral... Et quelle était la nature du contrat avec lui ?

Là, le bouquiniste donne la même version que l'antiquaire, ajoutant que Choral n'était pas au courant et qu'ils ont profité de son absence pour faire le transfert. Abert s'impatiente...

— Vous ne trouvez pas que vous vous enlisez, Monsieur Miget ? Choral aurait forcément vu la disparition de ses meubles comme celle de ses livres. Seulement, le pauvre homme ne pouvait plus rien voir. Il était mort et c'est vous qui l'avez tué !

Miget jaillit de son fauteuil tandis que Karim, lâchant un livre relié, se précipite. Le bouquiniste crie qu'il ne l'a pas tué. Repoussé de force sur son siège, il se lance alors dans un long monologue : oui, Choral était déjà mort mais il ne l'a pas tué. Oui, il a essayé de s'emparer des plus beaux spécimens, c'était plus fort que lui. Devant toutes ces raretés, il n'a pas pu résister. Jamais de sa vie, il n'aurait l'occasion de réunir une telle collection. C'était la concrétisation d'un rêve pour lui, petit commerçant, qui allait enfin pouvoir toucher des merveilles, les négocier. Mais, avant cela, les respirer, les admirer... Il avait perdu tout sens des réalités, toute moralité. Il a cru pouvoir tout organiser en achetant le silence de l'antiquaire qu'il mouillait et de Toni qu'il associait à ses magouilles. Il jure encore qu'il ne l'a pas tué.

— C'est bien Choral qui vous a ouvert ? questionne Abert.

— Oui, nous avions rendez-vous pour des achats, après dîner, je vous l'ai déjà dit.

— Et quand vous êtes reparti, il était mort... Alors, expliquez !

— C'est un accident, Monsieur l'Inspecteur, il a glissé, il est tombé et il en est mort.

— Glissé ? Comme ça ! Dans son bureau ?

— Non, je l'avais accompagné dans sa chambre et...

— Il s'est pris les pieds dans sa descente de lit et, à son âge, n'est-ce pas ?!... Allez, Miget, ne cherchez plus à mentir, avouez !

— Je ne l'ai pas tué... Enfin, je ne voulais pas qu'il meure...

— Il a ouvert devant vous l'armoire précieuse et vous avez compris qu'il s'agissait d'un trésor bibliophilique unique. Pour vous aussi, c'était le jardin des délices.

— Je n'en avais jamais vu autant. J'ai voulu en sortir un mais il s'y est opposé avec violence. Il a dit qu'il me montrait de loin mais qu'il ne vendait pas, qu'il ne voulait pas que j'y touche. Vous imaginez, des *curiosa*, si on ne les ouvre pas, on perd l'essentiel... les frontispices, les gravures magnifiques, tous les ornements intérieurs... Je l'ai empêché de refermer la porte en le bousculant un peu. Je ne voulais pas le tuer, seulement sortir ses livres ! Je n'ai sans doute pas mesuré ma force et puis, c'était un vieux monsieur... Il a reculé, a trébuché sur une pile de bouquins et a basculé en arrière. Sa tête a heurté le pied métallique du lit... J'entends encore le bruit mat de son crâne sur la ferronnerie... Il était mort !

— Puisque c'était un accident, il fallait nous prévenir, appeler les secours.

— Quand j'ai vu qu'il ne bougeait plus, j'ai contemplé à nouveau la précieuse bibliothèque et je me suis dit qu'il fallait profiter de l'occasion. Alors, j'ai vite échafaudé un scénario de suicide et j'ai pensé à une lettre d'adieu. J'avais le temps car il fallait attendre le milieu de la nuit pour aller jeter le corps dans la Loire. Mais je me sentais incapable de transporter, seul, le cadavre. J'avais aussi besoin d'être rassuré. Alors j'ai appelé Bastien. Je lui ai tout raconté et je lui ai mis le marché en main : s'il m'aidait, il aurait sa part d'héritage. Il n'a pas hésité longtemps et est venu me soutenir. On a rédigé la lettre ensemble. C'est lui qui a eu l'idée de la citation d'Horace, ça collait bien avec le personnage.

Abert révèle alors l'erreur commise et demande à Karim s'il a trouvé *L'Art poétique* d'Horace :

— Oui, je viens de le cocher.

— Apporte-le-nous, s'il te plaît.

Le policier ouvre le volume au chapitre 3, indiqué par Adrien Dufrêne. Et à la ligne 465, il marque un temps de surprise avant de

lire la citation avec un léger sourire :

— C'est en effet un bon choix... Mais ce que vous ne pouviez pas savoir et que je viens de découvrir, c'est que cette édition présente une coquille sur le mot *poète*. Et comme vous n'êtes pas de bons latinistes, vous ne l'avez pas rectifiée comme l'aurait fait immanquablement le professeur de lettres classiques s'il l'avait recopiée lui-même. C'est son ancien élève qui m'a mis sur la piste. *Perdons pas notre latin au profit des pantins*, chantait Brassens.

— Ah oui, intervient Karim, c'est comm' dans Agatha Christie, y a toujours un p'tit caillou qui vient s'glisser dans la mécanique du crime...

— Oui, reprend Miget, on a jeté le corps dans la Loire depuis l'île de la Métairie et on a passé le reste de la nuit à mettre les plus beaux livres en cartons. On était tellement excité tous les deux par ce qu'on touchait, je vous jure, Monsieur l'Inspecteur, qu'on en aurait presque oublié le mort dont le corps devait descendre le fleuve. Vous connaissez la suite...

Abert appelle Chapier sur son portable :

— Commissaire... Vous pouvez suspendre la procédure d'exhumation, c'est le juge qui s'en chargera. J'ai devant moi Monsieur Miget qui vient de passer aux aveux : homicide involontaire, dit-il. Je vous remercie de bien vouloir prévenir le procureur. Nous conduisons le bouquiniste au dépôt. Pouvez-vous charger Laffrette et Patit de venir arrêter Monsieur Toni pour complicité d'assassinat ?

Les acquiescements de Chapier sont inversement proportionnels à sa confusion. Karim propose un verre d'eau à Miget et lui conseille de prendre avec lui quelques affaires.

Les deux policiers abandonnent tous les livres sur place, ils ont maintenant dans l'ordinateur de Karim les listes qui figureront dans le procès-verbal de perquisition, comme la loi l'exige. Elles seront bien sûr versées au dossier pour le juge d'instruction.

Le bouquiniste se laisse conduire sans réaction. En sortant dans la rue, il marque pourtant un temps d'arrêt en regardant d'abord sa vitrine, *Aux belles reliures*, puis le fond de la rue de la Scellerie. Mais il garde le silence.

En fin de matinée, tout est réglé : les deux complices arrêtés, les dossiers remis à la justice et la hache de guerre enfin enterrée par le Grand Sachem. Pour se faire pardonner, il propose même à Abert de partager son repas au *Boccacio*, rue Gambetta. Mais l'inspecteur décline poliment l'invitation, prétextant un rendez-vous galant. Chapier ne peut que s'incliner et, d'un air entendu, lui souhaite un bon appétit :

— Prenez votre temps, mon ami, vous avez beaucoup donné ce

week-end... Pensez un peu à vous !

Karim, qui n'était pas prévu dans l'invitation, s'est écarté et pianote sur son téléphone. Ayant quand même profité de l'échange entre les deux hommes, il lui tarde de se moquer de son chef, pour une fois qu'il en a la possibilité. Chapier parti, Abert rejoint son stagiaire et lui lance :

— Alors, tu viens manger, chéri ?

— Quoi ?? C'est moi, le rendez-vous galant ?...

— Tu ne crois pas quand même que j'avais envie de manger avec Ponce-Pilate et que j'allais te laisser tomber ?! Pour moi, *c'est les copains d'abord. Fluctuat nec mergitur, c'est pas d'la littérature* ! Et puis, avec tout ça, tu ne m'as pas raconté tes aventures avec la petite postière...

— Oh là là, Chef ! Ça, c'est comme les *curiosa*... Mon jardin des délices à moi, on' y touche pas !

Composition : Delphine Panel

Dépôt légal : second semestre 2018

© **LA GESTE** – 2018

11, rue Norman-Borlaug

79260 La Crèche

05 49 05 37 22